



Courrier international

N° 1624-1625-1626 du
16 décembre 2021 au 5 janvier 2022
courrierinternational.com
France : 5,90 €

Afrique CFA 4600 CFA, Allemagne
6,90 €, Andorre 6,90 €, Canada
12,50 €, DOM 7,50 €, Espagne
6,90 €, Grande-Bretagne 6,00 €,
Grèce 6,90 €, Italie 6,90 €, Japon
1000 ¥, Maroc 35 DH, Pays-Bas
6,90 €, Portugal cont. 6,90 €,
Sénégal 3400 CFA, Suisse 6,90 CHF,
TOM 1150 XPF, Tunisie 11,00 DT.

QU'EST-CE QU'ON MANGE **DEMAIN** ?

*Variétés oubliées, nouvelles semences... Les pistes
pour nourrir bientôt 9 milliards d'êtres humains
et changer de régime.*



2021 EN CARTOONS

BRÉSIL — AMAZONIE,
LA DERNIÈRE ROUTE
TECHNO — BRICOLAGE
DANS LES NUAGES
VOYAGES — HAMBOURG -
BERLIN À TROTTINETTE !



Littérature :
l'année africaine

M 03183 - 1624 - F: 5,90 €





**La chaîne
de l'espoir**

Ensemble, sauvons des enfants



PASSEZ L'ESPOIR

ET SAUVEZ LA VIE D'UN ENFANT

Les enfants ont tous le même langage pour dire « l'espoir ».

Depuis toujours, d'où qu'ils viennent, ils le dessinent, rond comme un soleil, ils savent le faire rayonner par-delà les frontières pour le partager avec ceux qui ont le plus besoin de soins. Oui, comme les enfants, nous pouvons tous passer l'espoir et c'est cette Chaîne de l'Espoir qui, chaque année, soigne, opère et sauve 235 000 enfants dans 27 pays.

Soyez aux côtés des enfants.

Faites un don sur www.chainedelespoir.org





LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Qu'est-ce qu'on mange demain ?

p.36

Il s'appelle Ángel León, c'est un chef espagnol réputé, et il va peut-être révolutionner la cuisine avec son "riz de la mer" (zostère marine), qu'il est déterminé à cultiver et qu'il espère bien un jour servir dans son restaurant trois étoiles. Esperanza Gabriel et Elmer Chávez vivent au Pérou. Ils appartiennent au peuple quechua et cultivent "environ 300 types de pommes de terre sur les 4000 variétés comestibles connues, dont une majorité est endémique dans les Andes". **CNN** voit en eux les artisans de l'alimentation du futur. À la veille des fêtes de fin d'année, où il sera forcément question (trop ?) de nourriture, le site de la chaîne américaine nous propose un voyage

passionnant à la découverte des plantes oubliées qui pourraient bien changer la façon dont nous nous nourrissons : du Sénégal, où le fonio, "la graine du paresseux, [...] est pressentie pour devenir un aliment de base dans l'une des régions les plus arides du globe", à Hawaï, où des botanistes tentent de "rendre ses lettres de noblesse" à un arbre mythique, l'arbre à pain ou "arbre de vie", et à son fruit. Les aliments traditionnels sont-ils la clé pour nourrir la planète demain ? C'est en tout cas une piste. "Aujourd'hui, l'humanité tire 75 % de son alimentation de douze plantes et de cinq espèces animales, explique **CNN**. Plus de 90 % des variétés cultivées ont disparu ces cent dernières années, parallèlement à la standardisation de l'agriculture." Il est donc essentiel de diversifier les ressources. Il faudra bientôt nourrir 9 milliards d'êtres humains et, pour cela, il n'y a pas le choix : il va falloir modifier nos modes de production, trouver des solutions moins polluantes, et inévitablement changer

de régime. C'est aussi la conviction de **The Economist**, qui a récemment consacré un dossier au "régime de l'anthropocène". "Le régime alimentaire hypercarné et incroyablement riche en choix qu'ont adopté les populations les mieux loties de la planète provoquerait la stupeur des générations précédentes", écrit l'hebdomadaire britannique. Et inutile de penser que la technologie, qui ne bénéficierait qu'à une poignée de privilégiés, résoudra tout. "C'est une chose que de produire des hamburgers in vitro, c'en est une autre de convaincre les gens de les manger, et c'en est encore une autre d'en produire des milliards à un prix compétitif", explique le magazine. Pour ceux qui ne seraient pas forcément tentés par la perspective de manger des insectes en lieu et place de la dinde, lisez l'article que **Daily Maverick** consacre à un laboratoire sud-africain à la pointe en la matière et qui travaille sur la redécouverte des aliments traditionnels. Il y est

question de richesses nutritives, mais aussi de saveurs. On en revient à Ángel León, le "chef de la mer". Preuve aussi que l'alimentation durable peut s'inscrire dans une certaine idée de la gastronomie. Comme tous les ans, ce numéro, le dernier de l'année, se veut particulièrement riche et varié. En fin de journal, nous revenons sur 2021 en cartoons (l'actualité vue par les dessinateurs du monde entier, mois par mois) et nous décryptons les raisons du succès remarqué des écrivains africains qui ont raflé de nombreux prix ces derniers mois (**The Guardian**). Nous avons privilégié le plaisir de la lecture au travers de longs reportages : en Amazonie, sur la route de la dernière frontière, censée désenclaver Manaus (**El País Brasil**) ; au Mozambique, dans la région du Cabo Delgado, cible d'attaques terroristes depuis 2017 (**Visão**) ; au Japon, où l'arrivée des forces d'autodéfense à Yonaguni, l'île la plus occidentale de l'archipel, située en face de Taiwan, a transformé la vie des

habitants (**Asahi Shimbun**) ; en Allemagne, où un journaliste raconte son drolatique périple pour rallier Berlin depuis Hambourg, à trottinette (**Die Zeit**) ; aux États-Unis, dans le Michigan, à l'école des Pères Noël (**The Washington Post**)... À découvrir enfin, pour nos abonnés et dans certains points de vente (pour 50 centimes de plus) : notre supplément *Courrier ados*, ou l'actualité pour les plus jeunes vue par la presse étrangère, du succès phénoménal de TikTok au retour des sorcières. Merci pour votre fidélité. Avec toute l'équipe de *Courrier international*, nous vous souhaitons de très bonnes fêtes. Nous vous retrouverons pour le premier numéro de 2022 le 6 janvier. D'ici là, l'actualité continue évidemment sur notre site.

En couverture : Photo de Charlotte Love. **Cartoons :** Dessin d'Alex paru dans **La Liberté**, Fribourg. **Littérature :** Dessin d'Ale+Ale, Italie pour **Courrier international**.



Sommaire



RÉTROSPECTIVE p.61

2021 EN CARTOONS

Les variants du coronavirus, les coups d'État, les crises et même les divorces... Les événements de l'année vus par les dessinateurs de la presse étrangère.



KAZANEVSKY, UKRAINE

FRANCE p.18

Les tripes, le cassoulet et moi

Les spécialités culinaires sont défendues par des milliers de confréries. Ce journaliste du **Daily Telegraph** n'a pas eu que des moments faciles avec elles.

INDE p.34

Pigeons volent... et rapportent gros

Au Cachemire, les courses de pigeons ont longtemps été condamnées. Mais cette activité connaît un renouveau, notamment grâce aux réseaux sociaux, note le site **Pari**.

TECHNOLOGIE p.46

Bricolage dans les nuages



MATT KENYON, LONDRES. IKON IMAGES

De l'ensemencement des nuages au captage du dioxyde de carbone, les projets de géo-ingénierie foisonnent dans la zone Asie-Pacifique. Certains scientifiques s'en inquiètent.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

Ha'Aretz Tel-Aviv, quotidien.
Asahi Shimbun Tokyo, quotidien.
El País Brasil (brasil.elpais.com) São Paulo, en ligne. **CNN** (edition.cnn.com) Atlanta, en ligne. **Daily Maverick** (dailymaverick.co.za) Johannesburg, en ligne. **The Daily Telegraph** Londres, quotidien.
Financial Times Londres, quotidien.
The Guardian Londres, quotidien.
History Today Londres, mensuel.
Nikkei Asia Tokyo, hebdomadaire.
Pari (ruralindiaonline.org/en) Bombay, en ligne. **Visão** Lisbonne, hebdomadaire. **Vreme** Belgrade, hebdomadaire. **The Washington Post** Washington, quotidien.
Die Zeit Hambourg, hebdomadaire.



SOMMAIRE

D'un continent à l'autre

6. **Brésil.** La route vers la dernière frontière
10. **États-Unis.** À l'école du Père Noël
12. **Balkans.** Trente ans après, la Yougo-nostalgie
16. **Royaume-Uni.** Tel pair, tel fils
18. **France.** Les tripes, le cassoulet et moi
22. **Mozambique.** En fuite vers nulle part
26. **Juifs d'Orient.** Ma mère, éternellement coincée entre deux mondes
30. **Japon.** Yonaguni, une île sur le pied de guerre
34. **Inde.** Pigeons volent... et rapportent gros

À la une

36. Qu'est-ce qu'on mange demain ?

Transversales

46. **Techno.** Bricolage dans les nuages
50. **Économie.** La pandémie a creusé les inégalités
51. **Signaux.** C'est qui, le big boss de la mangeoire ?

360°

52. **Rétrospective.** Littérature, une année africaine
56. **Voyage.** Berlin, me voilà !
58. **Histoire.** Les mystérieux guerriers des nuages

61. 2021 en cartoons



SUR NOTRE SITE

Plaidoyer. Mettons fin au massacre des sapins de Noël !

Le quotidien belge **De Standaard** s'insurge contre ce gaspillage d'arbres : est-ce bien raisonnable de mettre à la poubelle un végétal qui a mis plusieurs années à pousser ? Il faut en finir avec la culture du jetable, affirme-t-il.

Culture. Les mafieux découvrent Dostoïevski

C'est la génération de mafiosi la plus cultivée de tous les temps. Des chefs incarcérés pendant un quart de siècle se sont passionnés pour Fiodor Dostoïevski et les frères Karamazov, Léon Tolstoï, les philosophes allemands, les théologiens protestants, Virgile et Emmanuel Kant. Un récit du quotidien italien **Domani**.

L'horoscope de Rob Brezsný Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.



Avec certaines éditions de ce numéro, notre supplément

Courrier ados.

Les meilleurs reportages, portraits et enquêtes de la presse étrangère, sélectionnés par *Courrier international*, pour les ados.

À NOS LECTEURS

Courrier international interrompt sa parution pendant trois semaines. **Rendez-vous en kiosque le 6 janvier. Notre site, lui, ne s'arrête pas.** Plongez dans toute l'actualité internationale vue par la presse étrangère, une sélection des meilleurs articles de l'année, des inédits sur courrierinternational.com. Et chaque matin, le Réveil Courrier et ce que vous avez manqué pendant que vous dormiez.

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- ☐ 1 AN (52 numéros) au prix de **119 €** au lieu de ~~218,80 €~~ *
- ☐ 1 AN (52 numéros) + **6 hors-séries** au prix de **149 €** au lieu de ~~269,80 €~~ *

RCO21BO004

☐ Monsieur ☐ Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2021>
ou téléphonez au 03.21.13.04.31 (du lundi au vendredi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Étranger nous consulter. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.



Courrier international

Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

USA-Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch



Courrier international

Édité par *Courrier international* SA, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Décembre 2021. Commission paritaire n° 0722C82101.
ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (658) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (1612) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (1677), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Responsable du numérique Joffrey Ricome Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (1631), Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delport (1698), Fatima Rizki (1730), 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 1748) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 1695), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 1636), Catherine Guichard (Allemagne, Autriche, Suisse allemande, 1604), Carole Lyon (Belgique, 1736), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 1974), Beniamino Morante (Italie, 1972), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Béranger Dominici (Pologne), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carolin Lohrenz (chef de rubrique, 1693) AMÉRIQUES Bérangère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 1614), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 1657), Morgann Jezuquel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 1639), Christine Chaumeau (Asie du Sud-Est, 1624), Zhang Zhulin (Chine, 1747), Carole Dieterich (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiani (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée), MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abirama (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechaï (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Bousson (Afrique australe et Afrique de l'Est) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 1647), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 1615), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360° Marie Béloïl (chef des informations, 1732), Hugo Florent (1674), Delphine Veaudor (1676) HISTOIRE Mélanie Lifschitz (1696)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Gabriel Hassan (éditeur web, 1632), Carole Lyon (éditrice web, 1736), Hoda Saliby (éditrice web, 1635), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 1665) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (1651), Jean-Luc Majouret (1642)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 1735), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Aurore Delvigne, Françoise Hérod, Julie Martin

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichiello (chef de service, 1617), Benjamin Fernandez, Jonnathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thé ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 1641), Lidwine Kervella (1610), Stéphanie Saindon (1653), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 1637), Denis Scudeller (chef de fabrication), Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (1670) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (1666) INFORMATIQUE Denis Scudeller

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 1737), Jessica Robineau (1608) Dialla Konate (1738)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 4535) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Giuseppe Ardiri, Jean-Baptiste Bor, Isabelle Bouchery, Zuhe Valentine Chavez, Cécile Chemel, Anne-Françoise Cochet, Marie-Ange Costantini, Antoine Cuny-Lecalliet, Camille Dalicieux, Marie Daoudal, Guillemette Echallier, Jeanne Fourneau, Philippe Godefroy, Valentine Morizot, Astrid Mouget, Eleonore Nicolas, Marthe Pilven, Anne Romefort, Isabelle Taudière, Léo Thomas, Marie-Laure Theodule, Rachel Teysandier, Maddalena de Vito, Yuta Yagishita, Chenxi Zhang

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Présidente Laurence Bonicalzi Bridier, Directrice générale adjointe, Marketing & Études Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 3868), Directeur délégué, directeur de Marque *Courrier international* David Eskenazy (david.eskenazy@mpublicite.fr, 3863) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noël (sebastien.noel@mpublicite.fr, 3700) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (françois.deren@mpublicite.fr, 3021) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Steeve Dablin (steeve.dablin@mpublicite.fr, 3884)

RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellane (1606) Lucie Madalena (gestion) Droits Eleonora Pizzi (1652) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Brigitte Billiard, Christiane Montillet MARKETING Sophie Gerbaud (directrice, 1618), Véronique Lallemand (1691), Véronique Saudemont (1739), Kevin Jolivet (1689), Martine Prévot (1649), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino

Modifications de services ventes au numéro, réassortissements 0805 05 147 Service clients Abonnements *Courrier international*, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au vendredi de 9h à 18h) Courriel abo@courrierinternational.com Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 119 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in August/December) by Courrier international SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ, and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier international c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org



Origine du papier: Allemagne, 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Étroupissements: Ptot - 0,002 kg/tonne de papier. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres respectueuses de l'environnement et conformes à la norme Blue Angel.

Ce numéro comporte un encart Comptoir des monnaies et médailles sur une sélection d'abonnés en France métropolitaine.



LA DISTILLERIE SAINT JAMES ÉLABORE DEPUIS 1765 DES RHUMS AGRICOLES À PARTIR DU PUR JUS DE CANNE ISSU DE SES PLANTATIONS.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

d'un continent à l'autre. amériques



Brésil. La route vers la dernière frontière

La BR-319 traverse l'Amazonie sur près de 900 kilomètres et désenclave Manaus, isolé dans le nord-ouest du pays. Mais cette "route" est restée en grande partie une simple piste de terre qui attire les aventuriers à la recherche de forêt à déboiser coûte que coûte. Dans la boue et la poussière, ce site brésilien est allé à leur rencontre.

Europe	12
France	18
Afrique	22
Moyen-Orient...	26
Asie	30

—El País Brasil São Paulo

Le soleil est déjà haut. Sept heures du matin viennent de sonner quand, à la station-service, un homme descend d'une camionnette, euphorique. Il fond sur la première femme en vue, se présente avec cérémonie : "Carlinhos Raimundo de Auxiliadora." Et il enchaîne : "Tu as un mari ?" Il empeste l'alcool et agite un billet de 200 reais (31 euros) – on en voit peu au Brésil. Au comble de la joie, il cherche de la compagnie pour fêter cette somme coquette que vient de lui valoir un boulot, mais aussi autre chose. "Il m'arrive un grand bonheur, j'ai enfin pu acheter une parcelle !" À ceux qui lui disent de ne pas tant étaler son argent, il répond en riant, et en mode cow-boy de western : "Moi ! Avec mon calibre 38 à la ceinture !" Avec sa chemise lâchée par-dessus son jean, impossible de savoir s'il est vraiment armé.

Bienvenue à Realidade, la terre promise des adeptes du système D et des pauvres. Et cette station-service est la première qu'on croise sur les 500 premiers kilomètres, du nord vers le sud, de la BR-319, la route la plus

controversée d'Amazonie. Jair Bolsonaro a fait une grande promesse aux habitants de la région, l'une des plus pauvres du Brésil : achever le bitumage de ce grand axe. Une nécessité stratégique pour le développement de l'économie locale, estime-t-il. Parcourir la BR-319 dans son intégralité, de Manaus, capitale de l'État d'Amazonas, à Porto Velho, capitale du Rondonia, plus au sud, permet d'observer à l'œil nu les effets produits par l'afflux de colons, attirés par les belles promesses et les terres à bon prix. La déforestation progresse à toute allure.

Sur le qui-vive. Sur la carte, la BR-319 n'est qu'une toute fine ligne. Vue depuis un drone, c'est une droite ocre perdue dans un océan de verdure, de brocolis dirait-on. Tous ceux qui s'intéressent à la plus vaste forêt tropicale de la planète surveillent attentivement cet axe amazonien : l'issue de ce chantier déterminera si la partie la plus préservée de la forêt continue à protéger la biodiversité et à capturer le CO₂. Et, vu le rôle de régulateur des températures que jouent ces vastes jungles, cela aura des répercussions pour l'ensemble du globe.

Le long de rues non goudronnées dont la terre se transforme régulièrement en gadoue, le village de Realidade aligne les bars et les motels, les camions, les ateliers, les temples évangéliques et les maisonnettes en bois. La commune a récemment grandi au point de se voir dotée d'une école et d'un centre de santé, une croissance qu'elle doit à ces lucratives activités qui attirent des Brésiliens venus

“Le bitumage va encore intensifier les invasions qu'on a vues ces cinq dernières années.”

Jolemia Chagas, SPÉCIALISTE EN AGRONOMIE TROPICALE

de tout le pays, et qui déciment la forêt : coupe illégale de bois, élevage, champs de soja.

Ici, le droit est un concept lointain et très malléable. Dans cette région où les tensions sont toujours élevées prédominent la loi du fait accompli et la méfiance à l'égard de l'étranger trop curieux. On ne vient pas dans le coin par hasard ni en touriste, on vient avec une idée en tête. Tout le monde est en permanence sur le qui-vive. Et il n'y a pas un policier à des centaines de kilomètres à la ronde. Les habitants attendent le bitumage de la route depuis des décennies, convaincus qu'avec lui viendra la prospérité. Pour les scientifiques et les écologistes, ce serait un cauchemar : ils craignent que le monstre qu'ils ont vu grandir à Realidade ne remonte la route pour faire des petits. Les 887 kilomètres de la BR-319 traversent une partie parmi les mieux préservées de cette forêt qui couvre la moitié du Brésil, soit l'équivalent de la superficie de l'Union européenne. Une zone de rivières et de marécages. La moitié de l'année, la route se transforme en borbier. On passe des fermes aux noms évocateurs – “Grande espérance”, “Riche terre”, “Dieu m'a donné”.

Dona Mocinha est particulièrement engagée dans ce combat pour le bitumage. Elle a une auberge au kilomètre 260, des lunettes énormes et de l'énergie à revendre – à 64 ans, elle prend des cours du soir. Elle vit depuis plusieurs décennies à Igapó Açu, un village construit sur pilotis en raison des crues régulières.



“Il fut un temps où, de novembre à mai [la saison des pluies], personne ne passait par ici, personne !” Maintenant que la route est à peu près praticable toute l'année, elle observe de son porche un trafic de camions et de 4×4 plus régulier. “Ils disent que la route bitumée aura un impact écologique, mais franchement, quel impact ? Je ne suis pas biologiste, mais le plus gros impact, ça a été au moment de sa construction” – c'était dans les années 1970, sous la dictature. Un chantier titanesque dans cette région marécageuse, et de ce fait féconde et grouillante de biodiversité. “Sillonée de cours d'eau où abondent les poissons, les crocodiles et les moustiques”, précise Rómulo Batista, de Greenpeace.

Même la sympathique Dona Mocinha, qui appartient à l'Association des amis et défenseurs de la BR-319, est bien consciente que les améliorations qu'apportera la route goudronnée à son existence auront un coût. “Avec le développement viennent la déforestation, l'afflux de colons, la prostitution, la drogue... Mais le pire serait de ne pas avoir la BR-319 pour nos déplacements”, affirme l'aubergiste dans son rocking-chair.

C'est qu'on peut se sentir piégé dans cette région aussi sublime qu'isolée, et la route est l'unique voie terrestre reliant ce Brésil profond à Manaus. Plus vite que le bitume sont venues les pressions pour Dona Mocinha, de la part de compatriotes attirés ici par des perspectives qu'ils pensent fabuleuses et qui lui ont fait

des offres alléchantes. “Beaucoup viennent du Rondônia ou du Mato Grosso. Ils veulent des terres, des terres. Je refuse, je leur dis que je n'ai pas de terrain à vendre, ici c'est une réserve naturelle ! Écoutez, ça fait quarante-quatre ans que je suis ici, jamais je n'ai vendu un lopin de terre. Pourtant j'ai reçu des menaces de mort”, raconte-t-elle.

Vendre des terres sur une réserve naturelle constitue un délit. Mais des deux côtés de la route s'étendent des terrains publics d'une superficie gigantesque. Il n'est pas compliqué de se les approprier moyennant quelques faux documents et des complicités politiques. C'est ce qu'on appelle

en portugais *a grilagem*, “l'accaparement des terres”.

Ce tableau est comme un avant-goût du scénario catastrophe auquel s'attendent les scientifiques, à l'image de Jolemia Chagas, spécialiste en agronomie tropicale, qui a étudié le tronçon de la route compris entre les kilomètres 250 et 280. “Le bitumage va encore intensifier les invasions qu'on a vues ces cinq dernières années”, s'alarme-t-elle. Un phénomène qui charrie avec lui la spéculation foncière, des conflits violents avec la population locale et une aggravation des problèmes écologiques qui a des conséquences très concrètes. Ainsi, “le recul du couvert forestier pèse directement sur la formation de ce que l'on appelle les ‘rivières volantes’ [grands volumes de vapeur d'eau qui se déplacent sous l'effet des vents], qui arrosent une partie de l'Amérique du Sud et jouent un rôle essentiel pour l'agriculture”, explique la scientifique.

Dans la région sont établies des familles, plutôt concentrées aux deux extrémités de la route, qui vivent du commerce et d'une agriculture vivrière. On recense aussi 18 peuples indiens, vivant loin de la route principale. Une piste de terre a été commencée, et vient frôler les terres d'une tribu isolée d'une trentaine de personnes, probablement des descendants des Jumas ayant survécu à un massacre, en 1964, explique Pedro da Silva, du Conseil indigéniste missionnaire.

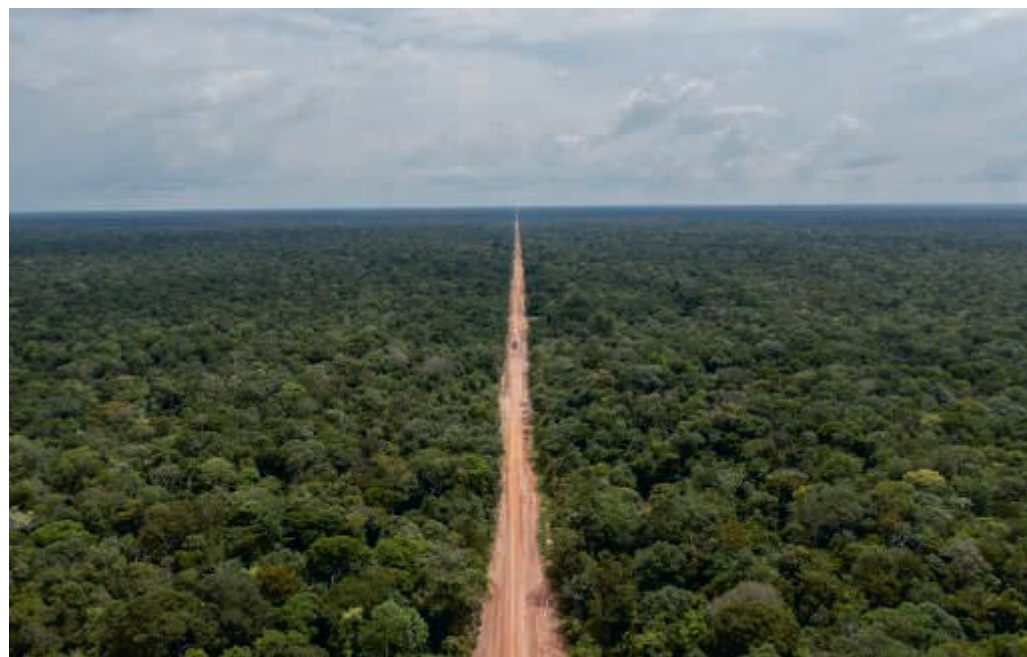
← À Manicoré, dans l'État d'Amazonas, en octobre 2021. Une maison en bordure de la BR-319.

↓ Inaugurée en 1976, la route est devenue impraticable par manque d'entretien.

Photos Avener Prado

Avec l'augmentation du trafic routier ont surgi des restaurants, des fermes, des églises. Sur la route défilent des camions, des voitures surchargées où l'on a mis toute sa vie pour partir s'en chercher une meilleure ou conclure une mirobolante affaire (licite, ou non), des motards quinquagénaires poussés par la soif de l'aventure. En partant de Manaus, la BR-319 commence par une belle chaussée aux voies soigneusement signalisées de jaune, flanquées de bas-côtés blancs. Mais très vite, voilà l'Amazone, et pas de pont : il faut prendre un bac pour rejoindre la suite de la route sur l'autre rive. Ici le transport fluvial, quoique cher et lent, fait partie du quotidien.

Déforestation. Kilomètre 198, fin de l'asphalte. Bienvenue sur le “tronçon du milieu”, dont le revêtement a disparu à la fin des années 1980, faute d'entretien. Un malheur pour les uns, mais une chance qui, combinée à la création de réserves naturelles et indiennes à cette époque, a permis à cette région d'être moins abîmée par → 8



↓ À Manicoré, dans l'État d'Amazonas, en octobre 2021. Dona Mocinha tient une auberge au kilomètre 260 de la BR-319. Elle est très engagée dans le combat pour le bitumage. Photo Avener Prado

7 ← la présence humaine que d'autres pans de l'Amazonie. Et quand on circule en 4×4 dans la réserve écologique, nul besoin d'être un naturaliste aguerri pour s'en rendre compte. Les arbres et la végétation sont si denses qu'ils forment comme un mur infranchissable aux regards. Les satellites le montrent mieux encore, en photographiant des parcelles de trois mètres carrés afin d'évaluer l'ampleur et la vitesse des destructions de la forêt tropicale.

La déforestation, qui progressait déjà, est devenue galopante sous la présidence de Bolsonaro. Avec 11 000 kilomètres carrés détruits en 2020, elle a atteint son plus haut niveau depuis douze ans – c'est comme si l'Amazonie avait perdu, chaque minute, l'équivalent de trois terrains de foot, explique Greenpeace. Joeliton Silva, un *fazendeiro* ["exploitant agricole"] de 53 ans, ne nie pas la déforestation.

Calculs. Il y contribue d'ailleurs depuis des années en se chargeant d'ouvrir des voies de passage dans la végétation pour ceux qui viennent ensuite abattre les essences les plus chères – c'est un secteur lucratif. Il met au défi les journalistes de dire "la vérité", à savoir que, selon lui, la forêt est si grande que ces destructions sont dérisoires. À rebours du consensus, cet homme affable cite un scientifique selon lequel "l'action humaine a des effets insignifiants sur les températures". Il a même fait ses calculs : "Au rythme actuel, il nous faudrait cent quarante ans pour déboiser 10 % du Brésil." Ce discours, il le diffuse aussi sur YouTube, avec des vidéos qu'il réalise chez lui, dans les faubourgs de Realidade, la cité des aventuriers.

L'inquiétude que suscitent dans la communauté internationale les menaces sur la flore et la faune amazoniennes est démesurée, insiste Joeliton Silva – c'est un prétexte que brandissent des étrangers cupides pour mieux s'approprier les richesses naturelles du Brésil. Propriétaire de deux exploitations d'un total de 6 400 hectares, il en a mis une en vente faute d'avoir rencontré le succès dans son projet de pisciculture. Car on fait dans l'élevage de poissons ici, même s'il y en a plein dans ce paysage éminemment aquatique. Verser



dans des activités illégales n'empêche certainement pas Joeliton Silva de dormir : de toute façon, dit-il, déboiser légalement est impossible. Il a bien essayé, c'est compliqué, et de plus ça ne rapporte pas. Mieux vaut prendre la loi par-dessus la jambe, c'est plus lucratif.

Ce fervent partisan de Bolsonaro nous montre avec fierté une vidéo dans laquelle on le voit prendre dans ses bras le ministre des Infrastructures affirmant "la BR-319 est en train de se concrétiser". Bolsonaro clame à qui veut l'entendre que la protection de l'environnement est un frein au développement – un discours qui donne des ailes à une exploitation prédatrice, à la loi de l'argent facile et à l'impunité. Le Brésil se débat avec son image de grand méchant du combat écologique. C'est le triomphe d'une "idée perverse qui veut que, puisque le reste du monde l'a fait pour se développer, la déforestation est un prix à payer", constate Fernanda Meirelles à Manaus, au siège de l'Observatoire BR-319, une alliance d'ONG. "Nous ne sommes pas contre cette route, mais avant qu'on bitume, nous voulons que soient résolus les problèmes de titres fonciers, de contrôle, de gestion des réserves écologiques", explique-t-elle. Elle liste les innombrables défis à relever, puis conclut avec un sourire rêveur : "Je rêverais d'une passerelle en hauteur."

Dona Mocinha l'aubergiste

a participé aux consultations publiques organisées dernièrement, preuve s'il en fallait que le processus administratif avance. Le gouvernement de Bolsonaro a relancé le projet comme aucun de ses prédécesseurs ne l'avait fait. Il manque encore l'approbation du chantier, ou non, par l'Ibama, l'Institut brésilien de l'environnement et des ressources naturelles renouvelables. Parmi les personnes que nous avons rencontrées, personne ne croit à un rejet, mais les ONG viennent rappeler que les populations indiennes auraient déjà dû être consultées. Viendra ensuite le nerf de la guerre, le financement du chantier.

Souvent, un camion s'embourbe et la circulation est coupée net.

Souvent, un camion s'embourbe et la circulation est coupée net, même en cette fin de saison sèche. Une remorqueuse arrive à la rescousse. Le poids lourd patine de façon impressionnante. Aulcides Costa, 49 ans, chauffeur d'un de ces engins, est lui-même resté coincé huit jours. "Au bout de cinq jours, nous n'avions plus ni nourriture ni eau minérale." Ces régions vivaient isolées de tout, jusqu'à ce qu'Internet ne vienne leur ouvrir une fenêtre sur le monde et assurer leur divertissement pendant la longue saison des pluies. Aujourd'hui, n'importe

qui peut connaître l'état de la route en temps réel, grâce aux quelque 46 groupes WhatsApp de l'Association des amis de la BR-319, 10 000 membres au compteur.

À mesure que l'on avance vers le sud surgissent des clairières au bord de la route. De plus en plus nombreuses, de plus en plus grandes. Tout à coup, des vaches et encore des vaches, qui broutent paisiblement. La scène bucolique ne dit rien de ses effets délétères sur l'Amazonie. Le bétail et le déboisement au profit de l'élevage sont les principaux responsables des émissions de gaz à effet de serre au Brésil – elles ont même continué d'augmenter pendant la pandémie, alors même qu'elles s'effondraient partout ailleurs, avec l'arrêt brutal de l'économie. Après la coupe des arbres, les pâturages [autorisés pour le déboisement] ouvrent la voie à l'accaparement des terres, et ensuite arrivent les champs de soja [interdits]. Derrière le chaos apparent, il y a bien un modus operandi.

Pour l'entrepreneur Antonio Graças, 71 ans, pas de doute : c'est maintenant ou jamais. Dans son hangar, à Careiro de Castanho, parmi les matelas, les appareils électroménagers et les ventilateurs, il assure qu'il n'y a pas plus favorable qu'un président formé dans les casernes et nostalgique de la dictature, flanqué d'un ministre des Infrastructures qui fut militaire en Amazonie,

pour reprendre un projet lancé par les généraux il y a un demi-siècle. Ceux-ci avaient défriché la forêt pour construire des routes, ils avaient donné des terres à des colons. En pleine guerre froide, l'obsession était de peupler cette immensité habitée depuis des millénaires par des peuples autochtones, pour empêcher quiconque de s'en emparer. "Intégrer pour ne pas livrer", tel était le slogan de l'époque.

Contrôle. Antonio Graças espère de tout son cœur que Bolsonaro ne manquera pas cette occasion. "S'il ne donne pas le premier élan pour qu'une entreprise réalise 100 kilomètres, une autre un autre tronçon de 100 kilomètres, etc., on n'en sortira pas. Seul Dieu en décidera." Pour l'entrepreneur, il n'y a aucun risque de voir se multiplier les délits environnementaux, car l'État est là – il énumère ensuite, pour preuve, une longue liste d'agences ayant un pouvoir de contrôle. Sur le papier, c'est vrai, mais dans la pratique c'est tout autre chose. Sur le dernier tronçon de la BR-319, au niveau de son croisement avec la mythique Transamazonienne, on arrive à Humaitá. Ici, en 2017, une foule avait mis le feu au siège de l'Institut brésilien de l'environnement et des ressources naturelles renouvelables. Aujourd'hui, la végétation commence à envahir les ruines. L'ex-général Hamilton Mourão, le vice-président brésilien, le reconnaît : le bitumage va accroître le risque de déforestation, et il faudra augmenter la surveillance, mais grâce à ce chantier la police fédérale pourra aussi être plus présente dans ces régions isolées.

— **Naiara Galarraga Gortázar**
Publié le 7 novembre

SOURCE



EL PAÍS BRASIL

São Paulo, Brésil
brasil.elpais.com

Le portail brésilien du grand quotidien espagnol *El País* a été lancé fin 2013 à São Paulo, quelques mois après la création de son espace consacré à l'Amérique latine sur son site web. La rédaction de São Paulo est renforcée par une antenne à Rio de Janeiro.

Il y a mieux que faire surveiller votre maison par la voisine

orange™



Maison Protégée
Alarme et Télésurveillance

19

**€99
/mois***

pendant 12 mois, puis 24,99 €/mois
pour un appartement.
Engagement 12 mois.

- Matériel inclus, sans frais d'installation⁽¹⁾
- Centre de télésurveillance 24/24
- Application mobile pour piloter à distance votre alarme⁽²⁾

0 800 00 86 36

Service & appel
gratuits

Offre soumise à conditions réservée aux abonnés particuliers Orange/Sosh (mobile ou internet) pour les logements en France métropolitaine d'une surface jusqu'à 300 m² et dont la valeur des biens mobiliers ne dépasse pas 100 000 €. Frais de résiliation de 50 €. Conditions sur telesurveillance.orange.fr

*Tarif pour une maison : 29,99 €/mois pendant 12 mois puis 34,99 €/mois. Promotion valable pour toute 1^{re} souscription (même titulaire, même adresse) du 07/10/2021 au 05/01/2022. (1) Le technicien détermine l'emplacement des détecteurs suite au diagnostic personnalisé, afin de sécuriser les axes stratégiques et les zones de valeur. Matériel inclus hors options complémentaires payantes. (2) Téléchargement et service gratuits hors coût de connexion variable selon l'offre détenue. En cas de résiliation avant la fin de la période initiale d'engagement, les mensualités d'abonnement restantes excluant les remises éventuelles sont dues, sauf en cas de résiliation pour motif légitime. Maison Protégée est une offre de télésurveillance proposée par Orange Télésurveillance (SASU au capital de 33 610 000 € - Siège social : 1 avenue du Président Nelson Mandela 94110 Arcueil - RCS Créteil 824 353 973), titulaire de l'autorisation d'exercer AUT-094-2117-05-16-20180654177 délivrée par le CNAPS. L'autorisation d'exercice ne confère aucune prérogative de puissance publique à l'entreprise ou aux personnes qui en bénéficient.

ÉTATS-UNIS

À l'école du Père Noël

Dans le Michigan, une école très particulière accueille des Pères et Mères Noël venus de tout le pays pour se former aux spécificités du métier. Et découvrir quelques trucs pour épater les enfants.



—The Washington Post
Washington

En 1931, des millions d'Américains faisaient la connaissance du Père Noël moderne, à travers des publicités Coca-Cola mettant en scène un joyeux barbu aux joues roses portant un costume rouge bordé de blanc. Immédiatement, les Pères Noël se sont multipliés comme des petits pains, en particulier dans les grands magasins. Des employés étaient le plus souvent chargés d'endosser le costume.

En 1937, à Rochester, dans l'État de New York, un fermier du nom de Charles W. Howard, Père Noël

de grand magasin à ses heures, mène sa petite étude de marché et en conclut que le secteur peut monter en gamme. C'est ainsi que naît une autre tradition de fin d'année : une école saisonnière, où des élèves vont pouvoir se perfectionner dans l'art délicat de l'incarnation de Santa Claus. C'est que, dans l'ensemble, les Pères Noël étaient souvent mal fagotés, malhabiles dans leurs interactions avec les enfants, et mal informés sur des sujets aussi cruciaux que l'élevage des rennes (ah... les sempiternelles questions sur Rudolph et son nez rouge !).

Autant d'enseignements que pouvait dispenser Charles Howard

qui, dix-huit années durant, fut Père Noël sur le char le plus spectaculaire du grand défilé de Thanksgiving des magasins Macy's, à New York. Peu avant sa mort, en 1966, le fondateur passa le relais à un confrère du centre du Michigan. C'est donc à Midland, dans le Michigan, à environ 200 kilomètres au nord-ouest de Détroit, qu'a eu lieu, en octobre dernier, pendant trois jours, la 84^e session annuelle de la Charles W. Howard Santa Claus School.

"Nous sommes ensemble pour faire grandir en vous l'esprit du Père Noël", annonce Tom Valent, 71 ans, le visage rasé de près, directeur de l'école et Père Noël depuis pas moins de quarante-sept ans. Devant lui, 200 Pères et Mères Noël venus de tous les États-Unis sont rassemblés dans un auditorium doté (par le plus grand des hasards, insiste Tom Valent) de fauteuils vert sapin et de moquette rouge vif.

Tom Valent et son épouse Holly ont repris l'École des Pères Noël en 1987. "Ça a toujours bien fonctionné, et je suis 100 % convaincu que ça fonctionnera toujours, assure-t-il. Je ne vous dis pas que je suis le meilleur Père Noël, je mentirais. Mais j'aime tellement ça."

Vu de l'extérieur, l'art d'être Père Noël peut sembler un jeu d'enfant : il suffit d'enfiler un costume rouge et blanc (éventuellement par-dessus un faux ventre) et de débouler avec un grand sac plein de jouets sur l'épaule, ou bien de trôner dans un grand fauteuil en demandant aux enfants s'ils ont été bien sages toute l'année, en tonnant de temps à autre "Ho, ho, ho !". Pourtant, les stagiaires de l'École des Pères Noël, qui ont déboursé chacun 500 dollars, vont ingurgiter une foule d'enseignements : anecdotes autour de la légende de saint Nicolas, conseils marketing ou d'exercice physique, astuces de déguisement et petits trucs pour répondre aux questions pièges des petits curieux et grands farceurs.

Car il faut veiller à répondre par des bobards crédibles qui n'entachent pas le mythe. "Je suis un menteur professionnel", se vante en riant Michael Beurer, venu se préparer pour incarner le Père Noël à la parade de Pontiac (Michigan). "Les gamins me testent parfois, en me demandant si je connais bien leur adresse pour livrer les cadeaux, alors je leur donne des coordonnées : '25 degrés nord, 44 degrés ouest',

par exemple. Ils me répondent : 'Mais non, Père Noël, moi j'habite à telle adresse !' Je réplique que pour venir par les airs j'ai besoin de coordonnées géographiques."

Le fait est que le programme de l'école est proprement impressionnant. Les enseignants, dont les Valent, sont bénévoles, et les frais, précise Tom, servent à couvrir la location de la salle, les repas et le transport pour les excursions. Un coach vocal préconise ainsi, pour entretenir une voix bien rauque toute la saison des fêtes, de boire des infusions relevées de piment de cayenne. Deux infirmières viennent présenter quelques exercices pour rester en forme et donner des conseils de nutrition. Mais c'est un grand manitou du marketing qui suscite l'intérêt le plus vif de l'assistance, en suggérant aux participants de demander aux magasins d'installer leur stand de photos avec le Père Noël à l'extérieur, sur les parkings, pour mieux faire venir les familles que n'attire guère la foule des centres commerciaux

Il faut répondre aux enfants par des bobards crédibles qui n'entachent pas le mythe.

en ces temps de pandémie.

La peur du virus disparaît, évidemment, quand le Père Noël se présente en visio – ce qui se fait manifestement beaucoup déjà, à en croire les nombreux sites, tels Hire Santa, Santa's Club, JingleRing et Talk to Santa. Michael Beurer dit avoir ainsi réalisé 350 visites virtuelles sur Zoom, l'année dernière. En échangeant avec les parents avant l'appel vidéo, il peut épater les enfants en montrant qu'il les connaît, bien plus que lors d'une rencontre "en vrai".

"Je me souviens d'une grande sœur qui commençait à ne plus trop croire au Père Noël, raconte-t-il. Alors les parents m'ont donné quelques infos, et je lui ai dit : 'Olivia, tu as bien aimé les produits de beauté que je t'ai offerts l'année dernière ? Elle n'en revenait pas, elle se disait visiblement 'Ah mais en fait, il existe !'"

Si l'on en croit les intéressés, on n'est pas Père (ou Mère) Noël pour l'argent. Quelques participants au stage, cependant, ne sont pas là uniquement pour l'esprit de Noël : la rumeur raconte

que certains de leurs camarades gagnent plus de 100 000 dollars par saison. Michael Godfrey, originaire de Pahoa (Hawaï), est le plus jeune des stagiaires, il s'est lancé à force d'entendre sa mère lui dire qu'il ressemblait au Père Noël, explique-t-il – il est certes trapu, mais il n'a ni les cheveux blancs ni une barbe particulièrement fournie. "J'ai fait de tout : informaticien, livreur, chauffeur de taxi, toujours des petits boulots qui ne me menaient nulle part, raconte-t-il. Être Père Noël professionnel, c'est un créneau porteur. Selon l'endroit, un débutant peut se faire entre 25 et 75 dollars l'heure." De son côté, Tom Valent dit ne connaître personne qui ait fait fortune dans le secteur.

Comme dans tout rassemblement d'amateurs passionnés, l'ambiance et la convivialité comptent autant que le programme officiel. Mais les Pères Noël ne sont pas toujours tendres les uns envers les autres, explique Robert Auer, venu d'Alabama : "On pense toujours que les autres vont nous ôter le pain de la bouche." Durant ce stage, pourtant, enseignants et élèves ont semblé ravis de partager leurs bons conseils. "Je vous jure, il n'y avait pas un seul Père Noël méchant dans le lot !" se réjouit Robert Auer.

Et puis Holly Valent est montée sur scène, sublime dans sa robe de velours rouge parée de poignets de fourrure blanche, pour demander à l'assistance de lui chanter la sérénade. Quelque 200 personnes se sont alors levées et ont entonné en chœur une version si joyeuse et si juste de *Jingle Bells* qu'on aurait cru un enregistrement. Mais non, c'était bien réel – tout comme la plupart des longues barbes et des ventres replets. "J'ai regardé autour de moi, je n'ai vu personne qui ne chantait pas, raconte Robert Auer, il y avait une joie incroyable." L'esprit de Noël, à l'état pur.

—Steve Friess

Publié le 6 décembre

SOURCE



THE WASHINGTON POST

Washington, États-Unis

Quotidien, 475 000 ex.

washingtonpost.com

Le grand quotidien de la capitale américaine, racheté en 2013 par Jeff Bezos.



Ouvrons la science!

Aujourd'hui, les réserves de biosphère désignées par l'UNESCO recouvrent 5% de la surface du globe et contribuent déjà à l'objectif de 30% de conservation de la biodiversité d'ici 2030. L'objectif est que 100% de la population mondiale s'en inspire. Pour y parvenir, nous devons mieux partager les connaissances, les pratiques et les solutions des 275 millions de personnes qui expérimentent déjà une vie en harmonie avec la nature au sein de ces territoires.

L'avenir dépend de notre capacité à réconcilier cette diversité des savoirs, à faire travailler ensemble décideurs, citoyens, secteur privé et chercheurs. En partageant mieux les connaissances sur les écosystèmes, les traditions pratiques et les savoirs locaux et autochtones, nous construirons à la fois une science plus riche et des sociétés plus solidaires. Un mouvement mondial est lancé et l'UNESCO vient d'en adopter la feuille de route, sous la forme de la première recommandation mondiale pour la science ouverte.

L'UNESCO appelle ses États membres à :

- consacrer au moins 1% de leur PIB à la recherche. Aujourd'hui, quatre pays sur cinq consacrent moins de cette proportion à la recherche
- développer des financements favorables à la science ouverte et à s'assurer que toute recherche financée par des fonds publics respecte les valeurs fondamentales de la science ouverte
- investir dans les licences libres, le partage des données et des infrastructures et soutenir les chercheurs à toutes les étapes de leur carrière



Devenez un ambassadeur
de la science ouverte
Rejoignez le mouvement
#ScienceOuverte



unesco





Balkans. Trente ans après, la Yougo-nostalgie

Malgré tous ses défauts, l'ancienne République fédérale fut un pays dont beaucoup se souviennent avec affection, trois décennies après sa désintégration et en dépit des guerres horribles qui ont suivi.



—Vreme (extraits) Belgrade

Il y a une dizaine d'années, Predrag Lucic, écrivain et journaliste croate de renom, l'un des fondateurs et rédacteurs de l'hebdomadaire satirique de Split *Feral Tribune*, affirmait : « La Yougoslavie était notre Union européenne, rêvée par les meilleurs et détruite par les pires. » Dans une certaine mesure, il n'avait pas tort, car l'idée de la Yougoslavie reposait, de fait, sur les mêmes principes que l'actuelle UE, à savoir que différents peuples, diverses religions, cultures et traditions peuvent constituer une communauté fonctionnelle dans le respect mutuel.

Le processus de désintégration de la Yougoslavie a fait remonter à la surface les « pires ». Ceux qui l'ont détruite n'étaient pas seulement les héritiers d'un nationalisme barbare, mais également des criminels qui, pour réaliser leurs idées démentes et s'enrichir

copieusement, n'ont pas hésité à se salir les mains dans un conflit sanguinaire. Certains sont toujours au pouvoir. En regard du contexte actuel, l'existence d'un État aussi composite et multiethnique nous semble de nos jours incroyable. À se demander si, dans le fond, nous n'aurions pas tout simplement rêvé ce pays.

Malgré ses défaillances considérables, la République socialiste fédérative de Yougoslavie (RSFY), issue de la Seconde Guerre mondiale en 1945, suscite encore beaucoup d'émotions trente ans après son effondrement et en dépit des guerres effroyables qui ont suivi.

D'aucuns diront qu'il y avait deux Yougoslavie : l'une croulant sous le poids d'une énorme bureaucratie, d'hommes politiques autoritaires et archaïques disposant d'un important appareil répressif ; l'autre qui jouissait d'une culture très riche, d'une société humaine, d'une

économie forte, d'une réputation internationale et même – dans sa dernière phase – d'une grande liberté de pensée et d'expression.

D'autres diront encore qu'il y avait plus de pluralisme politique en RSFY que dans les États multipartites de la région actuelle. Les nostalgiques se souviennent de cette autre Yougoslavie, affirmant que les États qui en sont issus ont sauvegardé ce qu'il y avait de pire en elle : les appareils répressifs surdimensionnés, doublés de puissants services secrets et d'une bureaucratie inflexible.

Il n'y a pas de consensus sur la date de l'effondrement de la deuxième Yougoslavie. La majorité des spécialistes en histoire contemporaine évoquent le 25 juin 1991, date à laquelle

«C'était la plus grande création politique de l'histoire des Slaves du Sud.»

Husnija Kamberovic,
HISTORIEN

les Parlements de la Slovénie et de la Croatie ont décrété leur indépendance. D'autres arrêtent le 22 mai 1992, quand les Nations unies, presque un an plus tard, ont reconnu ces deux États. Certains iront plus loin dans le passé pour rappeler que la Yougoslavie s'est scindée en 1974, après l'adoption d'une nouvelle Constitution qui l'a transformée en confédération, tandis que d'autres prétendront, à juste titre, que la disparition de la Yougoslavie correspond à l'arrivée au pouvoir de Slobodan Milosevic en Serbie, en 1986.

Un grand État. Le processus de désintégration de la Yougoslavie aura duré longtemps, près de deux décennies, pour se terminer avec l'indépendance du Monténégro en 2006 et la proclamation unilatérale de celle du Kosovo en 2008.

Trente ans après l'éclatement, la Croatie et la Slovénie sont membres de l'Union européenne, alors que les autres pays piétinent encore sur le long chemin, pénible et incertain, de l'adhésion. La région est toujours en proie aux nationalismes résultant des guerres désastreuses des années 1990. Les fantômes du passé errent sans répit. La rhétorique de la haine nationaliste qui dominait dans la seconde moitié des années 1980 et au cours des années 1990 est plus que jamais présente.

En Serbie, ceux qui sont à l'origine des conflits et des crimes de guerre des années 1990 sont de retour au pouvoir et la Bosnie-Herzégovine reste otage de ses élites nationalistes. Le Monténégro fait face à de graves turbulences internes, le Kosovo nage dans un vacuum politique, tandis que la Macédoine du Nord ne s'est pas encore remise des années du régime autoritaire de Nikola Gruevski.

Les différentes « notes libres » [non-papiers, documents diplomatiques diffusés à titre non officiel] qui ont circulé dans la région cette année proposant de nouveaux découpages des territoires laissent à penser que le processus de démantèlement de l'ex-Yougoslavie n'est peut-être pas achevé. Les pessimistes n'excluent pas de nouvelles guerres.

Cependant, malgré les nationalismes, la culture a fait tomber

les barrières existantes. Qu'elle soit élitiste ou populaire, on peut parler d'une culture commune de l'espace ex-yougoslave. Celle-ci prouve que les citoyens et les peuples de cette région sont inextricablement liés et attachés à une histoire et un destin identiques.

L'historien bosniaque Husnija Kamberovic, spécialiste de l'histoire moderne de l'Europe du Sud-Est, dit se souvenir de deux Yougoslavie : « La première : un beau pays qui m'a formé, que j'ai traversé de long en large, dans lequel j'ai étudié, commencé à travailler et profité de ma jeunesse ; l'autre : un pays où ma jeunesse a pris fin, où ma joie de vivre s'est transformée en un enfer dans lequel il me fallait survivre. »

Dans les années 1970 et 1980, la Yougoslavie était confrontée à de graves problèmes, admet Kamberovic, « mais, en même temps, cet État était la plus grande création politique de toute l'his-

«Cet État a apporté un esprit de liberté, d'émancipation et d'égalité.»

Milenko Bodirogic,
ÉCRIVAIN ET ÉDITEUR

toire des Slaves du Sud. C'était le seul grand État des Balkans qui bénéficiait d'une renommée internationale. Toutes les tentatives de création de nouveaux grands États-nations sur les ruines de la Yougoslavie ne sont que des caricatures vouées à un échec historique », affirme-t-il.

Le journaliste Aleksandar Kocic a quitté la région lors de l'éclatement de la Yougoslavie. Il est actuellement maître de conférences à l'université Napier d'Édimbourg. Il estime que la RSFY avait de nombreux défauts, notamment l'absence de démocratie, une bureaucratie très lourde et une économie inefficace. « Mais aussi des qualités : une scène culturelle et musicale très riche, une belle diversité ainsi qu'une bonne réputation dans le monde. J'étais fier d'être Yougoslave. Aujourd'hui, je ne ressens plus le même lien émotionnel avec la Serbie », dit-il.

Milenko Bodirogic, écrivain et éditeur de Novi Sad, dans le nord de la Serbie, considère que « la Yougoslavie avait ses → 14



**Protéger votre maison
ne suffira plus demain...**





Frontière de l'ex-république fédérative socialiste de Yougoslavie (1945-1992) et son morcellement en 7 États souverains

Chronologie

1941 — L'armée allemande envahit le royaume de Yougoslavie, qui est démantelé. La résistance communiste, dirigée par Josip Broz Tito, se met en place dans tout le pays. En 1945, elle compte 800 000 combattants.

29 novembre 1945 — À la tête du Conseil antifasciste de libération nationale (Avnoj), Tito proclame le nouveau gouvernement yougoslave. Naissance de la République populaire fédérale de Yougoslavie, constituée de six républiques – Monténégro, Serbie, Croatie, Bosnie-Herzégovine, Slovaquie, Macédoine.

1948 — Rupture avec Staline et le communisme soviétique.

1961 — Tito préside la première Conférence des pays non alignés, prônant une troisième voie entre l'Est et l'Ouest.

1971 — Modification de la Constitution : chaque république obtient le statut d'État fondé sur la souveraineté des peuples. Décentralisation.

4 mai 1980 — Mort de Tito.

1990 — Instauration du multipartisme.

1991 — La Slovaquie et la Croatie déclarent leur

indépendance, suivies, un an plus tard, par la Macédoine et la Bosnie-Herzégovine. Début de la guerre et de la dissolution de la Yougoslavie.

1995 — Fin de la guerre entre la Croatie et les forces serbes. Les accords de Dayton mettent fin aux combats interethniques en Bosnie-Herzégovine.

1998 — La guerre éclate dans la province du Kosovo, entre les rebelles albanais indépendantistes et les forces armées de la Serbie.

1999 — Fin de la guerre du Kosovo, après l'intervention de l'Otan qui bombarde Belgrade.

2004 — La Slovaquie rejoint l'Union européenne (UE).

2006 — Par référendum, le Monténégro vote pour l'indépendance et quitte la Communauté étatique de Serbie-et-Monténégro.

2008 — Le Kosovo déclare son indépendance, décision que la Serbie refuse toujours de reconnaître.

2013 — La Croatie intègre l'Union européenne.

2021 — La Bosnie-Herzégovine, le Kosovo, le Monténégro, la République de Macédoine du Nord et la Serbie demeurent candidats à l'adhésion à l'UE.

12 ← défauts, comme toutes les créations humaines, parce que, Dieu merci, ce n'est pas Dieu mais les hommes qui l'ont créée". Toutefois, ajoute-t-il, "cet État a apporté un esprit de liberté, d'émancipation et d'égalité. Dans cette optique, la mort de la Yougoslavie a une signification globale et historique, parce que ce fut un tournant qui a mis fin au principe d'espoir dans un monde meilleur. Quant à mon attachement à la Yougoslavie, il suffit peut-être de dire qu'avec sa disparition je suis devenu apatride."

Ivica Dikic, écrivain et journaliste croate de Bosnie, et scénariste de la série télévisée populaire *Novine* (*The Paper*, ou "Le Journal", en français, distribuée par Netflix), avait 14 ans lorsque la Yougoslavie s'est effondrée. "À cette époque, je ne me rendais pas compte de ses défauts, ni de ses avantages. C'était le pays dans lequel je vivais et que je soutenais dans tous les sports", se souvient Dikic.

Répression. "Même aujourd'hui, je pense que les deux Yougoslavie étaient de grands projets, très ambitieux", déclare Dikic. La Yougoslavie de Tito [Josip Broz, résistant communiste, président de la Yougoslavie de 1945 à 1980] a constitué un grand pas en avant en termes de cohabitation interethnique et de modernisation dans presque tous les domaines de la société. Toutefois, le déficit démocratique et le manque de libertés individuelles et politiques sont devenus au fil du temps un fardeau trop lourd, surtout dans le contexte de l'effondrement du communisme en Europe. Comme si la société yougoslave et ses élites politiques n'avaient pas eu la capacité à porter ce projet complexe sans recourir à la répression policière et à l'intimidation. L'avènement du multipartisme et de la démocratie a été perçu comme l'occasion de favoriser seulement la libération identitaire et nationale, et rien d'autre."

Le politologue serbe Radivoje Jovovic n'avait que 7 ans en 1991. Même pour lui, la Yougoslavie a été un projet important en tant que communauté qui appartenait à tous ses peuples à parts égales. "Certes, les défauts de la Yougoslavie étaient nombreux, notamment son régime politique autoritaire. Mais, d'un autre côté, cet État assurait d'importants

droits à ses citoyens : la gratuité des services d'éducation et de santé, une mobilité sociale importante et la promotion des idées progressistes, telles que l'antifascisme, l'égalité des sexes, la décentralisation. Tout cela constituait les atouts de la Yougoslavie", explique Jovovic.

Pour Kocic, à Édimbourg, les Yougoslaves n'ont pas réussi à créer une communauté démocratique capable de survivre ou tout du moins d'empêcher les

"La Yougoslavie des émigrés, des chantiers et des clubs vit toujours."

Ivica Dikic, JOURNALISTE CROATE

effusions de sang au moment de sa chute. "La désintégration sanglante de la Yougoslavie est la conséquence de cet échec. On peut spéculer sans fin pour savoir à qui la guerre a profité, à qui elle a permis de s'enrichir, etc. Mais en substance, les communistes (qui ont retourné leur veste) ne pouvaient, ni ne voulaient plus s'occuper de l'avenir du pays", dit-il.

Pour Radivoje Jovovic, "les pays issus de l'ex-Yougoslavie ont rejeté, à quelques exceptions près, tous les acquis positifs de l'ancien État commun en conservant ses défauts : entre autres, un service de sécurité de l'État peu transparent et très puissant et une culture politique autoritaire. On a abandonné l'héritage antifasciste, l'idée de justice sociale et d'égalité, ainsi que celle d'État laïc et de décentralisation."

Selon l'écrivain et éditeur Milenko Bodiogic, la Yougoslavie impliquait un espace économique, culturel et linguistique commun, aujourd'hui découpé, émietté, quasi mutilé. "Les nouveaux États issus de l'ex-Yougoslavie fondent leur raison d'être et leur indépendance sur des mensonges, le déni de l'antifascisme et des acquis progressistes. Réfutant ces valeurs, les nouveaux pays ont construit leur identité sur le révisionnisme et la résurgence des mouvements qui ont collaboré avec les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale", explique-t-il.

Sous diverses formes, la "yougo-nostalgie" est présente dans toutes les parties de l'ancien État. Certains l'associent

au regret de la jeunesse, toujours plus belle dans les souvenirs que dans la réalité. Mais le politologue Jovovic réfute ces affirmations. "Les gens ont naturellement tendance à arranger et à embellir leurs souvenirs personnels, mais ils s'inscrivent toujours dans un contexte social plus large. Si j'ai de merveilleux souvenirs d'enfance et d'adolescence, je n'ai aucun souvenir agréable des années 1990 et du régime de Milosevic. Je ne peux pas dire que je suis 'yougo-nostalgique', j'avais 7 ans au début de la guerre, mais je ressens une nostalgie envers une certaine idée de la Yougoslavie", explique-t-il.

À Novi Sad, Milenko Bodiogic affirme ne pas être "yougo-nostalgique" et ne pas regretter l'ex-Yougoslavie. Il rappelle que la Yougoslavie serait aujourd'hui un pays anachronique : "Ce que je regrette, ce sont certains principes sans aucun doute émancipateurs sur lesquels ce pays a été créé. En ce sens, je suis tout simplement un Yougoslave sans Yougoslavie."

Pour le journaliste croate de Bosnie Ivica Dikic, un très petit nombre de gens ont la nostalgie de la Yougoslavie au sens politique : "Ils regrettent plutôt un espace culturel commun qui existe aujourd'hui encore, sans la dimension politique. Les émigrés des pays issus de l'ex-Yougoslavie, qu'ils soient Croates, Bosniens, Serbes, Macédoniens ou Kosovars, travaillent ensemble sur les chantiers en Allemagne, en Autriche ou en Suisse. Ils se fréquentent, fêtent ensemble leurs anniversaires, s'entraident, se disputent au sujet de la politique et du foot... La Yougoslavie des émigrés, des chantiers et des clubs vit toujours."

— Nedom Sejdinovic
Publié le 24 juin

SOURCE

VREME

Belgrade, Serbie
Hebdomadaire, 25 000 ex.
vreme.com

"Le Temps" assure un suivi bien documenté et approfondi de l'actualité politique, économique et culturelle. Ses commentateurs indépendants sont connus pour leur critique avertie des crises qui secouent la scène politique.





Assurance et Banque

... si nous ne nous investissons pas aussi pour la planète.

Parce que les choix que l'on fait en tant qu'assureur sont un accélérateur de notre action en faveur de la planète, AXA a multiplié par 10 ses investissements pour l'écologie depuis 2017 avec un objectif de 25 milliards d'euros d'ici à 2023.

Tous nos engagements sur axa.com/climat

Know You Can*

***La confiance est une force.**

AXA. Siège social : 25 avenue Matignon 75008 Paris.



↑ Dessin de Morten Morland
paru dans *The Sunday Times*,
Londres.

ROYAUME-UNI

Tel pair, tel fils

La chambre haute du Parlement britannique compte toujours 92 lords héréditaires sur ses bancs. Un anachronisme politiquement explosif, auquel les intéressés s'accrochent depuis des siècles. Récit.

—**Financial Times** Londres

Le comte de Devon n'est pas peu fier des "délicieuses cream teas" que l'on sert au château de Powderham, l'imposante forteresse du sud-ouest de l'Angleterre que sa famille occupe depuis 1390. Cette collation – du thé accompagné de scones, de crème épaisse et de confiture de fraises – a été servie pour la première fois par l'un de ses prédécesseurs du comté au XI^e siècle, a-t-il souligné dans son discours inaugural à la Chambre des lords.

Du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, Charles Peregrine Courtenay, 19^e comte de Devon, parle de son entreprise comme d'une "PME familiale vieille de 700 ans". Le château de Powderham se visite, de même

que la ferme, le café et le magasin de souvenirs attenants. On est bien loin de la PME classique. Les tours crénelées de la forteresse surplombent un vaste domaine peuplé de daims.

Les Courtenay ont tout ce que l'on peut attendre de l'aristocratie anglaise. Ils sont arrivés avec Aliénor d'Aquitaine en 1154 et un de leurs ancêtres, Richard Courtenay, est enterré avec Henry V à l'abbaye de Westminster, après être mort de dysenterie dans la tente du roi lors du siège d'Harfleur, en 1415. "Deux hommes unis par une relation très intime", comme le dit l'actuel comte, un badge arc-en-ciel épinglé sur sa veste de gentleman-farmer. La saga familiale renferme quelques "jolies histoires d'amour non conventionnelles", admet-il.

Tout n'a pourtant pas toujours été rose. "Nous avons été décapités

plus d'une fois", rappelle le comte à propos de certains de ses prédécesseurs. Il reconnaît aussi que son épouse, A. J. Langer, ex-actrice des séries *Alerte à Malibu* et *Angela*, 15 ans, rencontre dans un bar à Las Vegas, ne correspondait pas précisément au "parti idéal" que sa famille envisageait pour lui. Diplômé de la prestigieuse école privée d'Eton, cet homme de 46 ans à l'air digne sous sa mèche au vent irradie d'opulence bucolique. Il semble être né pour régner. Et d'une certaine manière, en vertu d'une bizarrerie particulièrement

Le népotisme caractéristique de la Chambre des lords fait régulièrement scandale.

baroque du système britannique, Charlie Courtenay règne en effet toujours aujourd'hui.

Si cela fait plus de vingt ans que le gouvernement travailliste de Tony Blair a déboulonné l'essentiel des 750 aristocrates de la Chambre des lords, la chambre haute du Parlement britannique, un obscur accord de derrière les fagots a toutefois permis à 92 lords héréditaires de visser leur séant sur des places "temporairement" réservées.

Inutile de préciser qu'ils sont toujours là – et que cela dure depuis des siècles. De par sa naissance, le comte de Devon est autorisé à participer aux débats de la Chambre des lords, une assemblée habilitée à revoir les propositions législatives et qui fait souvent obstacle à la Chambre des communes, pour décider des lois du pays.

La Chambre des lords est l'un des trois piliers du pouvoir britannique, avec la Couronne et la Chambre des communes. C'est une assemblée peuplée de ducs, comtes, vicomtes, barons et autres spécimens de l'aristocratie britannique. Avant Blair et sa tentative de moderniser l'institution en 1999, la quasi-totalité de ces sièges étaient transmis de

génération en génération, quasi exclusivement aux héritiers mâles.

Voté en 1999, le House of Lords Act a mis fin au droit vieux de 700 ans qui permettait à tous les lords de siéger et voter dans cette assemblée. Maintenant que la plupart des pairs héréditaires ont été expulsés, elle est surtout constituée de membres désignés par des responsables politiques faisant leur marché parmi des ex-députés, avocats, médecins, acteurs ou athlètes nommés "pairs à vie" – un titre qui ne peut pas se transmettre.

Organe boursoufflé. Le népotisme caractéristique de la Chambre des lords fait régulièrement scandale. Début novembre, *The Sunday Times* a révélé que le Parti conservateur offrait systématiquement des sièges à la Chambre des lords à un petit groupe de multimillionnaires ayant contribué au financement du parti pour plus de 3,53 millions d'euros.

Avec près de 800 membres, la Chambre des lords constitue l'un des organes législatifs les plus boursoufflés du monde. Seule l'Assemblée nationale populaire de Chine compte plus de représentants. Le fait qu'aucun de ses

membres ne soit directement élu est pour beaucoup une insulte à la démocratie. Et le fait qu'une poignée d'entre eux ne doivent leur présence qu'à leur naissance est encore plus scandaleux. Pour ne rien arranger, la totalité des 92 pairs héréditaires sont des hommes blancs. Et comme la plupart des titres nobiliaires se transmettent de père en fils, cette coterie au sang bleu a peu de chances de faire de la place à la diversité.

En vertu de l'accord "temporaire" conclu avec le gouvernement Blair, le nombre de lords héréditaires est fixe : quand l'un d'eux meurt ou se retire de la Chambre, une élection extraordinaire a lieu pour désigner un remplaçant, choisi dans une liste de plus de 200 prétendants lords héréditaires. L'élu est sélectionné par des pairs héréditaires

Les programmes des candidats oscillent entre vacuité et authentique absurdité.

déjà membres de la Chambre des lords et souvent issus du parti venant de perdre un de ses représentants. Il en résulte le scrutin "démocratique" le plus étrange de la planète. Et c'est ainsi que le comte de Devon a obtenu un siège à la Chambre des lords en 2018.

Une quarantaine de ces élections partielles ont été organisées depuis 2002, date du premier remplacement d'un lord héréditaire. Les programmes des candidats oscillent entre vacuité et authentique absurdité. En 2015, le comte de Limerick concluait sur ces mots : "Retranchés depuis vos lignes arrière, votez donc pour que je joigne aux vôtres mon derrière."

Il y a quelques mois, un duel entre lords du Parti conservateur a opposé le vicomte Mountgarret, qui n'avait "rien à déclarer" pour appuyer sa propre candidature, à lord Ashcombe, qui listait parmi ses accomplissements sa participation "aux courses hippiques et [son] amour du jardinage".

Un lord se démarque toutefois et affirme que ce système d'élection partielle va "au-delà de la caricature". Lord Bruce Grocott, ancien conseiller de Tony Blair, milite depuis des années pour la fin de ce dispositif. Sa prochaine offensive – sûrement vouée à

l'échec – devrait avoir lieu dans les semaines à venir, quand il présentera un nouveau projet de réforme.

Aucune femme. "Je ne peux pas croire que l'on accepte d'avoir 92 sièges sans une seule femme et pas le moindre représentant d'une minorité ethnique", martèle l'ancien maître de conférences. De fait, au-delà de ses lointains cousinages avec les Normands et la maison des Plantagenêts, l'aristocratie britannique n'est pas réputée pour sa diversité. Sur les 204 pairs héréditaires éligibles à une élection partielle en cas de vacance, on ne dénombre qu'une seule femme. Et "elle n'a pas l'air de vouloir se présenter", soupire Grocott.

Auparavant, les pairs héréditaires ne comptaient qu'une seule femme dans leurs rangs : la 31^e comtesse de Mar, une femme de caractère qui s'est retirée l'an dernier, à l'âge de 79 ans, déclarant qu'elle ne souhaitait pas devenir comme certains de ses collègues, "qui errent derrière leur déambulateur et ont besoin de gens pour leur dire où ils vont".

Tandis que nombre de pairs héréditaires affirment ne siéger à la Chambre des lords que dans l'attente d'une véritable réforme de l'institution, le comte de Devon, lui, est convaincu que l'aristocratie a un rôle à jouer dans la chambre haute du Parlement, notamment parce qu'elle incarne une forme de continuité avec le passé. "Les différents systèmes politiques forment une immense cacophonie, dit-il, la continuité est en elle-même quelque chose d'instimable." La survivance de 92 pairs héréditaires dans l'appareil législatif britannique au XXI^e siècle en dit long sur l'immuabilité de l'aristocratie et le génie qu'elle manifeste pour détourner la volonté de l'État à son profit.

Triomphalement élu en 1997, Tony Blair n'avait pas fait mystère de ses intentions. Le programme du Parti travailliste indiquait sans ambages que "le droit des pairs héréditaires à siéger et à voter à la Chambre des lords sera [if] aboli par la loi". Si, vingt-cinq ans plus tard, ils sont encore là, c'est grâce à un homme en particulier : Robert Michael James Gascoyne-Cecil, 7^e marquis de Salisbury.

Cela fait plus de quatre siècles, depuis le règne d'Elisabeth I^{re}, que cette famille excelle dans

Chronologie

XIII^e siècle. — En 1295, le roi Édouard I^{er} crée une assemblée composée de membres du clergé et de la noblesse ainsi que de représentants issus des comtés et des villes.

XIV^e siècle. — Émergent deux chambres distinctes. Les représentants des comtés et des villes se réunissent dans la Chambre des communes. La noblesse (lords temporels) et les clercs (lords spirituels) forment la Chambre des lords.

XV^e siècle. — Les lords temporels siègent de manière quasi exclusivement héréditaire. On les désigne également par le terme de *peers*, "pairs" en français.

XVII^e siècle. — Le Bill of Rights de 1689 institue la primauté du Parlement sur le monarque. Une loi votée en 1694 instaure le principe d'élections régulières à la Chambre des communes.

XIX^e siècle. — Un texte législatif crée de fait

les premiers "pairs à vie", nommés par le monarque.

1911. — Le Parliament Act limite les pouvoirs de la Chambre des lords : les pairs ne peuvent bloquer l'adoption d'une loi, mais seulement en retarder le vote. Le bicamérisme britannique est donc, comme en France, davantage favorable à la chambre basse du Parlement.

1963. — Les femmes sont autorisées à devenir pairs héréditaires.

1999. — Le Premier ministre travailliste, Tony Blair, limite à 92 le nombre de pairs héréditaires. Une mesure temporaire, dans l'attente d'une véritable réforme de l'institution.

2011. — Un projet de loi présenté par la coalition entre les conservateurs et les libéraux-démocrates au pouvoir propose de faire passer la Chambre des lords de 800 à 300 membres, pour l'essentiel élus. L'idée est abandonnée un an plus tard.

l'art d'influencer le pouvoir. Au XIX^e siècle, trois marquis de Salisbury ont endossé le rôle de Premier ministre. À la fin des années 1990, l'actuel tenant du titre – alors chef des lords conservateurs – a conclu un accord avec Tony Blair pour le maintien d'un certain nombre de lords héréditaires en attendant la seconde phase de la réforme censée redessiner les contours de la chambre haute – seconde phase qui, bien sûr, n'est pas arrivée. "L'accord devait durer six mois", glousse-t-il aujourd'hui. Comment Salisbury s'y est-il pris ? Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas conté cette histoire.

En 1998, Salisbury met en garde Tony Blair : si ce dernier n'accepte pas le maintien d'un petit nombre de pairs héréditaires, la chambre haute se livrera à un jeu de massacre législatif, les aristocrates useront et abuseront de leur pouvoir d'obstruction parlementaire pour bloquer les lois les plus urgentes du Premier ministre. "Ma stratégie consistait à leur faire peur,

se souvient le lord de 75 ans et ancien banquier. Je leur ai promis que ce serait un vrai carnage, pire que Verdun. Je n'y croyais pas, ça aurait été constitutionnellement inacceptable, mais je l'ai quand même dit."

Pris de peur, Blair demande à lord Derry Irvine, chef des lords travaillistes, de parvenir à un compromis avec Salisbury. "Derrynous a proposé 15 pairs héréditaires. Je me suis dit qu'il fallait être ambitieux,

Les défenseurs de la démocratie enragent, impuissants face à ce système.

donc j'ai dit : pourquoi pas 100 ? On m'a répondu que c'était ridicule." À la fin, Irvine a toutefois cédé devant ce coup de sang bleu.

Cela fait plus d'un siècle que se succèdent les tentatives pour réformer cet élément très britannique de la "démocratie". À chaque fois, les débats parlementaires s'enlisent. Le Premier ministre abandonne la partie et s'en retourne à

des affaires plus pressantes. Jacob Rees-Mogg, ministre chargé des Relations avec le Parlement de l'actuel gouvernement conservateur, reconnaît qu'il est "délieusement tordu" que les pairs héréditaires puissent élire leurs propres remplaçants et qu'il est "assez incroyable" que ces élections constituent l'aspect le plus démocratique de la chambre haute. Mais selon lui, plus la Chambre des lords paraît absurde, plus il y a de chances pour qu'elle reste discrète.

"Comment réformer la Chambre des lords sans réduire le pouvoir de la Chambre des communes ?" s'interroge Rees-Mogg. Car si les lords avaient plus de légitimité démocratique, ils pourraient être tentés de défier les députés élus de la Chambre des communes – ce qui pourrait aboutir à "une impasse, comme aux États-Unis".

Nombreux sont ceux qui estiment que la situation n'a que trop duré. Mais, comme la plupart de ses prédécesseurs, Boris Johnson a d'autres priorités. L'aberration démocratique que constituent les lords héréditaires et leurs étranges élections se poursuit au XXI^e siècle – et toujours sans date d'expiration. Et les défenseurs de la démocratie continuent d'enrager, impuissants face à ce système.

Le 19^e comte de Devon admet que la situation n'est pas près d'évoluer. "C'est un problème trop difficile à régler, dit-il. Si on se débarrasse [des lords], il faut les remplacer par autre chose. Et personne ne veut décider par quoi. Je pense qu'à l'heure actuelle la présence des lords héréditaires est une chose pertinente et précieuse." Il existe d'autres aspects de la société qui reposent sur le principe héréditaire, poursuit-il, citant l'exemple du patrimoine transmis dans une famille. Alors pourquoi pas le droit de siéger dans une assemblée législative ?

Courtenay se souvient avec émotion du discours inaugural, à la fin des années 1990, de son père à la Chambre des lords – qu'il avait écouté depuis les marches du trône réservé à la reine pour son discours annuel au Parlement. Certains mots sont gravés dans sa mémoire : "C'était un bon discours. En résumé, il disait : 'Je n'ai jamais voulu être ici, mais je le suis parce que nous avons toujours été ici. Cela fait partie du travail.'"

— George Parker

Publié le 11 novembre



france

Gastronomie.

Les tripes, le cassoulet et moi

Les spécialités régionales, mets traditionnels ou plaisirs liquides, sont défendues par des milliers de confréries. Ce journaliste britannique est membre de plusieurs d'entre elles. Et il n'a pas vécu que des moments faciles.



✎ Dessin de Kazanevsky, Ukraine.

—The Daily Telegraph
Londres

J'ai reçu au cours de ma longue et éminente existence un certain nombre de distinctions – mon certificat "Savoir rouler à vélo", un badge de scout cuisinier, la 4^e place au palmarès des meilleurs journalistes du Nord-Ouest, édition 1987. Aucune, cependant, ne m'a autant marqué que celles dont m'a gratifié le monde de la gastronomie française. En ces temps de pandémie et de doute existentiel, elles sont encore pour moi source de réconfort. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de mériter les honneurs de l'Académie universelle du cassoulet !

J'ai ainsi été honoré par trois des plus prestigieuses confréries gastronomiques de France. Au nombre de 1 500 environ dans le pays, ces institutions ont pour vocation de promouvoir et de défendre diverses traditions culinaires françaises, et à cette fin elles rendent gloire régulièrement à des individus qui promettent de faire à leur recette, ou produit, une contribution gargantuesque. Je me compte parmi ceux-là, aux côtés notamment du prince Albert de Monaco.

En les distinguant, les confréries confient aux heureux élus une charge d'ambassadeur. Ma première récompense m'est venue de la Confrérie de la pouteille et du manouls, plus concentrée sur le second, en

l'espèce, un plat typique de la paysannerie lozérienne d'autrefois – et qui en dit long sur la dureté de l'existence qu'on menait sur les causses. Ces pauvres montagnards, contraints de vendre de leurs bêtes les morceaux de viande les plus nobles, devaient se contenter des reliefs les moins ragoûtants. D'où les manouls, un salmigondis de panse et de tripes de mouton dont l'aspect est presque aussi répugnant que fascinant – imaginez que vous avez été avalé

par un mouton et devez vous en échapper à la seule force de vos dents, vous aurez une idée des sensations. De là à en conclure que le meilleur de la gastronomie mondiale a d'infâmes racines rurales, il n'y a qu'un pas, que vous êtes en droit de franchir.

Aujourd'hui que tout le monde a les moyens de se faire livrer une pizza et que la survie ne tient plus à ces bons vieux petits plats, voilà qu'on les érige au rang d'objet patrimonial. C'est la larme à l'œil que les Lozériens (et bien d'autres) leur clament haut et fort leur attachement. Les plats défilent en grande pompe, dans des cortèges où l'on porte le costume d'apparat. Tout cela est fort pittoresque – malheureusement, les manouls n'en sont pas pour autant rendus comestibles.

Le salmigondis gluant se trouvait dans mon assiette. Une vingtaine de personnes m'observaient.

Je dois reconnaître que je n'avais pas encore mesuré cet aspect des choses quand la *confrérie** me convia, comme invité d'honneur, à l'un des dîners qu'elle organise régulièrement. On avait pensé, j'imagine, qu'un peu d'ouverture à l'international ne pouvait pas nuire. Mon rôle ? Présider la table, me faire servir des manouls avec une certaine cérémonie, les goûter et les proclamer officiellement dignes des convives.

Le salmigondis gluant se trouvait désormais dans mon assiette, donc, et une bonne vingtaine de personnes en costume de cérémonie m'observaient. Il était hors de question que je mange ce truc-là. Je pris un morceau de pain, le rompis pour en déposer des morceaux dans la sauce que je dégustai ensuite en faisant comme s'il s'agissait de manouls. "Mmmm", fis-je d'un air réjoui, ce que mes commensaux interprétèrent comme un "oui".

"Vous avez aimé, alors ?" me pressa mon voisin de table, un haut dignitaire de la *confrérie**. "Les mots me manquent", reconnus-je. La conversation roula ensuite sur le rugby, l'œnologie, les Windsor. Je terminai ce dîner heureux, convaincu d'être un privilégié et un grand amateur → 20



GREY GOOSE®

VODKA



LA VODKA
100% FRANÇAISE



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

18 ← de manouls, déterminé à en vanter les mérites partout où je me rendrais – pour peu que jamais plus on ne dépose devant moi une assiettée de la chose.

Les confréries gastronomiques sont les descendantes indirectes des corporations médiévales. La toute première de l'histoire aurait été la jurade de Saint-Émilion, fondée en 1199 non par des Français, mais par notre roi Jean sans Terre. En cette époque bénie, nous régnions sur l'Aquitaine, et le roi Jean délégua l'administration de la cité et de ses vignes à la jurade, un groupe de notables, en échange d'un accès privilégié à leurs vins fins. Peu de temps après, c'est la guilde des ayeurs, ou rôtisseurs d'oies, qui vit le jour à Paris, suivie de dizaines d'autres corporations.

Toutes interdites pendant la Révolution de 1789, elles ont ressuscité au ^{xx}e siècle sous forme de groupements folkloriques. Ces confréries nouvelles exaltent plusieurs passions françaises : celle de la robe d'apparat et du chapeau à large bord, celle des processions de rue et celle, aussi, des longs discours fleuris qui, dans un style pseudo-médiéval, pratiquent l'humour façon coup de maillet sur la tête. Peu importe. Nous avons envers les Français qui manquent de finesse humoristique un devoir d'indulgence – le contraire serait malvenu de la part des compatriotes du [comique] Benny Hill.

Recette de légende. Bref, ces *bons vivants**, avec leur allure à mi-chemin entre le druide et l'érudit excentrique, s'amuse visiblement comme des petits fous à tenter de réconcilier dignité et gourmandise, et ils ne sont pas loin d'y arriver. Peut-être les avez-vous déjà vus, réunis sur une place ou un marché dans une ville française un jour de fête. Goûteurs d'boudin de Pruniers-en-Sologne, mangeurs de queues de bœuf ou chevaliers du hareng de Dieppe, tous œuvrent ainsi à

rendre à la gastronomie sa juste place dans la longue marche de l'histoire de France.

Une histoire dans laquelle le cassoulet, évidemment, tient un rôle de premier plan. Cette recette de légende serait née, dit-on, pendant la guerre de Cent Ans,

J'y regarderai sans doute à deux fois avant de remanger quatre cassoulets en deux jours.

lors du siège de Castelnaudary par les Anglais. Bientôt menacés de famine, les assiégés se résolurent à mettre en commun tout ce qu'il leur restait pour nourrir leurs troupes. Les soldats ainsi ravagés s'en furent illico bouter l'Anglais loin de leur cité.

Depuis lors, le cassoulet est resté comme l'incarnation – sous forme de ragoût – d'une certaine fougue méridionale. En tant que détenteur du très convoité diplôme du dégustateur délivré par l'Académie universelle du cassoulet, je ne souffrirai aucune contradiction sur le sujet. L'obtention de ce titre nécessite d'ingurgiter le plat en quantité remarquable (quatre cassoulets en deux jours, en ce qui me concerne) tout en restant capable de quitter la table sans l'aide d'un treuil. Cela se mérite.

En contrepartie, le dégustateur diplômé a pour mission de défendre la tradition culinaire contre l'agresseur. Pour l'heure, l'occasion ne s'est pas présentée à moi. On l'a vu, le cassoulet est de nature pugnace. Le cassoulet sait se défendre. Le cassoulet connaît même les querelles intestines. La guerre civile, d'une certaine façon. De Carcassonne à Toulouse en passant par Castelnaudary, on se déchire sur ce qu'il faut mettre dans le cassoulet, et sur la paternité de la recette authentique. Des haricots, de la saucisse, de l'ail, du porc confit, nous sommes

d'accord. Mais quid du mouton ? Oie ou bien canard ? Et la tomate, bon sang de bois, que penser de la tomate ? Pour qui habite l'une ou l'autre de ces trois villes, les positions sont irréconciliables. En réalité, vous pouvez balancer dans votre cassoulet à peu près tout ce qui vous tombe sous la main – en période particulièrement difficile, on a même vu la pie passer à la cassole.

Une fois ces questions résolues (ou plutôt écartées), on continue de s'écharper sur le nombre de passages au four. Trois ? quatre ? cinq ? Je m'alignerai sur la tradition, qui veut que la croûte soit crevée sept fois, pour un concentré délicat des saveurs et un croustillant idéal – or, je le rappelle, je fais autorité, en ma qualité de seul Britannique diplômé sur le sujet. Cela dit, permettez-moi de dire, quel que soit le prestige qui m'ait été conféré, que j'y regarderai sans doute à deux fois avant de remanger quatre cassoulets en deux jours (le souvenir de mes entrailles jouant de la cornemuse reste quelque peu traumatique).

Mettons donc le cap sur Châteauneuf-du-Pape, dans le sud de la vallée du Rhône. Parmi les confréries bachiques, ou vineuses, infiniment plus nombreuses que celles consacrées à d'autres breuvages ou aliments, l'Échansonnerie des papes fait partie des plus prestigieuses, toute vouée qu'elle est à la promotion de vins parmi les plus célèbres du terroir français. Quoique fondée en 1967, elle entend renouer avec le ^{xiv}e siècle et l'illustre passé pontifical de la région. Les papes avaient fui Rome pour Avignon, où ils établirent leur palais, tandis que dans la cité voisine de Châteauneuf-du-Pape, ils construisirent leur résidence d'été et développèrent le vignoble et la viticulture.

Si les vins prospèrent toujours, il ne reste aujourd'hui du château que le grand cellier voûté. C'est

là que, plusieurs fois par an, les échansons en robe lie-de-vin se réunissent pour introniser les impétrants, ainsi nommés échansons à leur tour. J'ai appris à cette occasion que l'échanson était jadis l'officier chargé de servir à boire à un roi, un pape ou un prince. De nos jours, il arrive que l'échanson soit lui-même un prince : Albert de Monaco a ainsi été intronisé par l'Échansonnerie des papes il n'y a pas si longtemps. Pléthore d'autres célébrités ont été honorées, de Barbara Hendricks à Montserrat Caballé en passant par Andrew Sheridan, Paul Bocuse et le champion du monde de Formule 1 Mika Häkkinen, ainsi qu'une foule de vedettes françaises inconnues au bataillon chez nous.

Dégustation à l'aveugle. Il y a aussi, donc, des quidams dans mon genre. Le statut d'échanson de Châteauneuf-du-Pape est sans doute la seule chose que j'aie en commun avec le prince Albert. Tête couronnée ou roturier, cependant, le cérémonial est identique. Les hommes et les femmes en robe lie-de-vin sont sur la scène, les impétrants assis devant eux, avec derrière eux l'assemblée composée de quelque 150 vignerons et autres invités. Je fus ainsi intronisé lors de la même soirée que l'ancien international de football Éric Carrière, le champion olympique de combiné nordique Fabrice Guy et le fondateur de l'Indian Wine Academy, Subhash Arora. Pour chaque impétrant, un échanson matois prononce une petite biographie – le mien avait découvert que j'avais rencontré ma femme, française, à Preston (Lancashire), dans le quartier de la gare, preuve que ces gens-là prennent leur travail de recherche au sérieux.

Les candidats se voient ensuite présenter deux verres de vin, à déguster à l'aveugle, pour déterminer lequel est bien du châteauneuf-du-pape. "Est-ce

celui de droite, ou bien CELUI DE GAUCHE ?" m'a demandé l'échanson matois, moustachu de surcroît. À ma réponse (celui de gauche, donc), il a lâché "Bravo", l'assemblée a applaudi, j'ai prononcé quelques mots sur mon intérêt pour le vin, plus porté sur la quantité que sur la qualité (la plaisanterie est, force m'est de l'admettre, tombée à plat), et un dîner aux chandelles nous fut servi. Rien d'élaboré (j'ai le souvenir d'une pintade un peu sèche), mais que demande le peuple ? J'étais désormais digne de servir le vin aux rois. Je mettais mes pas dans ceux du prince Albert et de Montserrat Caballé. J'avais reçu un magnum de vin rouge, une grosse clé suspendue à un ruban et un diplôme. Aujourd'hui, je dois rendre à l'Échansonnerie ce que l'Échansonnerie m'a donné. Merci donc de bien vouloir chopiner autant de châteauneuf-du-pape que vous le pouvez sans nuire à votre bonne santé et à votre teint frais. Ce nectar est celui des papes et des princes, vous saurez bien vous en contenter.

—Anthony Peregrine
Publié le 2 septembre

* En français dans le texte.

SOURCE



THE DAILY TELEGRAPH

Londres, Royaume-Uni
Quotidien, 840 000 ex.
[telegraph.co.uk](https://www.telegraph.co.uk)

Atlantiste et antieuropéen sur le fond, pugnace et engagé sur la forme, c'est le grand journal conservateur de référence. Fondé en 1855, il est le dernier des quotidiens de qualité à ne pas avoir abandonné le grand format. Son agenda est très prisé, en raison notamment du Court Circular qui présente chaque jour les activités de la famille royale.



L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.
À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

PERLINO PROSECCO

*Idéal en Spritz**



SIREN 572 056 331

*RECETTE COCKTAIL SPRITZ : PROSECCO PERLINO ÉLABORÉ À PARTIR DE RAISINS DE LA RÉGION DE VENISE, AMER ITALIEN, EAU GAZEUSE, DEMI-TRANCHE D'ORANGE, GLAÇONS.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



afrique

Mozambique. En fuite vers nulle part

La province du Cabo Delgado, dans le nord du pays, est la cible d'attaques terroristes depuis 2017. Dans cette région riche en gaz et en pétrole, les autorités combattent les groupes djihadistes comme les trafiquants de drogue. La population civile, elle, se réfugie dans des camps de fortune.



—Visão (extraits) Lisbonne

Joaquina est soleil, Joaquina est force, elle est résilience et espérance. Elle porte tout cela sur elle, lumineuse dans son tee-shirt jaune parfaitement assorti à son grand sourire et à son regard déterminé. Joaquina, 66 ans, n'est pas prête à se laisser mourir, pas plus dans les attaques contre son village de Chinda, où elle cultivait la noix de cajou sur sa *machamba* [parcelle], que dans la forêt où elle a passé trois semaines à fuir avec sa famille.

En juin dernier, ils sont partis sans rien. Aujourd'hui, ils survivent avec peu de choses à Montepuez, à 300 kilomètres de chez eux, dans un des camps de réinstallation créés pour accueillir ces déplacés – ces derniers mois, près de 15 000 familles sont arrivées.

“Si c'était possible, je rentrerais demain, lâche Joaquina, la voix pleine d'une tristesse indicible. Ici la terre n'est pas bonne, on n'arrive pas à faire pousser quoi que ce soit.” “Mais nous sommes vivants!” tempère Cristóvão qui, à 67 ans, ne compte guère retourner là où il vivait – il y a perdu l'espoir, et son fils de 17 ans. “Il vendait des bananes sur le bord de la route. Ils sont arrivés, ils l'ont tué”, raconte le vieil homme, le regard vide.

Les meurtriers de son fils “étaient habillés tels des soldats, ils se comportaient tels des soldats”, dit-il, avant de hausser les épaules comme pour nous inviter à tirer nos propres conclusions. Cristóvão a fui Mocímboa da Praia. “Je ne retournerai pas dans un endroit où je peux être tué sans même savoir par qui.”

La province du Cabo Delgado, dans le nord du Mozambique, est, depuis 2017, le théâtre de violents

attentats : des villages entiers se sont vidés, plus d'un millier de personnes sont mortes, les blessés sont innombrables.

Or c'est aussi dans cette région qu'à lieu le plus gros investissement global réalisé au Mozambique : la construction de ce que l'on appelle déjà la “Cidade do Gás”, la “cité du gaz”. Comme le précisait l'année dernière Paul Taylor, directeur du département pétrole et gaz de Standard Bank, “ces investissements, à hauteur de 125 milliards de dollars [115 milliards d'euros] à l'horizon 2025, peuvent apporter au Mozambique un développement colossal et solide. Le Mozambique possède, pour l'exploration gazière, trois atouts sans égal : une position centrale, géographiquement parlant, parfaite pour l'exportation aussi bien vers l'Asie que vers l'Europe, une concentration formidable de réserves sur une superficie restreinte et, enfin, un non-alignement politique qui lui permet de vendre à n'importe quel État.”

✓ Joaquina, 66 ans, et sa famille ont dû fuir leur village de Chinda. Ici, en novembre, près d'un camp de réfugiés de Montepuez. Photo José Carlos Carvalho.

“Mais tout cela s'inscrit dans un contexte pluriel, complexe, marqué aussi par le fondamentalisme religieux, le trafic d'héroïne et l'isolement de la province”, reconnaît Paul Taylor. Un diagnostic que vient confirmer l'enquête que nous avons menée sur le terrain, pendant douze jours, sur quelque 2 000 kilomètres.

Ici, comme Cristóvão l'a constaté concernant les assassins de son fils, l'uniforme de l'armée centrale n'est pas un gage de sécurité. Le semblant de paix dont peut jouir par moments la région est assuré par des troupes étrangères, venues du Rwanda ou du Botswana. Et elles ne sont pas là par altruisme : enrayer la violence ici, c'est lutter contre sa contagion par-delà les frontières.

Errance. “Le premier attentat à Mocímboa da Praia, en 2017, est survenu deux mois exactement après la décision des autorités de mettre fin à une exploitation de pierres précieuses, informelle certes, mais qui faisait vivre de nombreuses familles et alimentait d'autres activités économiques, de la vente de produits de base à la prostitution. Cet écosystème économique garantissait la survie de beaucoup”, raconte un fin connaisseur de la région.

Si, vu d'Europe, on se focalise sur l'idée que ces attentats sont le fait de Daech, à peine a-t-on atterri à Pemba, chef-lieu de la province, que les doutes l'emportent sur les certitudes. “Je ne sais pas quel est l'objectif, qui ils sont, ce qu'ils veulent, ce qu'ils aiment”, résume Verónica, assise devant la porte de la maison qu'elle loue depuis peu à Pemba. Son errance à elle a duré quatre semaines, à partir du jour où son petit-fils est venu la prévenir :

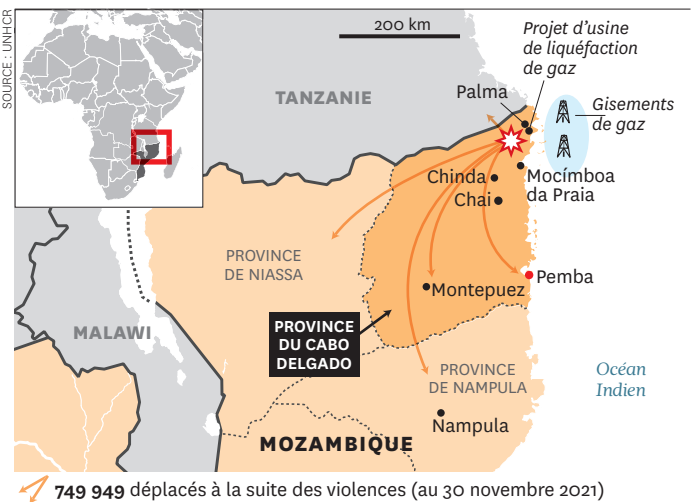
“Ils arrivent.” Elle a dû abandonner sa parcelle. Et Calton, 13 ans, n'a pas eu besoin d'en dire plus, ni de le dire deux fois, pour que sa grand-mère comprenne qu'il fallait fuir. Verónica, 77 ans, a emmené dans son sillage son fils, sa belle-fille et ses six petits-enfants. Elle a laissé derrière elle son village de Muambula, direction le *mato*, la forêt basse, où la famille s'est cachée trois semaines durant. “Il n'y avait ni eau ni nourriture, rien que ce qu'on parvenait à trouver sur le chemin.” Arrivés à Chai, près de Macomia, ils ont réussi à monter dans un *chapa*, un taxi collectif, qui les a conduits à Pemba.

“Je ne sais pas comment trouver une parcelle, s'inquiète Verónica. Ici, il n'y a que du manioc, et nous ne recevons pas de nourriture [des ONG]. C'est très dur.” “Dona Verónica”, comme on l'appelle respectueusement, n'a aujourd'hui ni argent ni grand espoir, mais elle ne se résout pas à rejoindre un camp de déplacés, où pourtant l'aide alimentaire est assurée par diverses agences internationales, dont le Programme alimentaire mondial de l'ONU. “Dans ces camps, il n'y a pas d'école et je tiens à ce que mes petits-enfants soient scolarisés. Aller à l'école, c'est avoir un avenir”, insiste-t-elle, en faisant de grands signes à Calton, qui revient de classe. Le jeune garçon est soutenu par Helpeo, une ONG portugaise spécialisée dans les projets d'éducation.

Appuyés contre la façade de terre et de bambou d'une maison qui se résume à trois pièces vides, les autres ont le regard perdu vers l'horizon. Les neuf membres de la famille dorment sur des *capulanas* [tissus traditionnels mozambicains] dans l'une des trois → 24



REPORTAGE



1% pour la planète, un grand pas pour la biodiversité

crédit photo : Adobe Stock

Si toutes les grandes marques donnaient 1% de leur chiffre d'affaires pour préserver la planète, nous ferions un pas de géant pour la préservation de la biodiversité, des forêts et leurs écosystèmes. Les entreprises ou les marques affichant le logo 1% for the Planet reversent 1% de leur chiffre d'affaires à des associations environnementales. Rejoignez les 1000 entreprises françaises déjà engagées, pour que l'émerveillement sur notre planète perdure.

onepercentfortheplanet.fr



**FOR THE
PLANET**



Jardin BiO étic, marque d'alimentation biologique, est membre 1% for the Planet, et soutient l'association *Kalaweit* qui œuvre pour la préservation de la biodiversité en Indonésie, notamment la protection des grands singes et de leur habitat. Jardin BiO étic a également soutenu plus de 150 projets de préservation de la nature en 2021.

Jardin BiO étic est une marque de Compagnie Léa Nature, dont 18 des marques adhèrent au mouvement mondial 1% for the Planet. Depuis 2007, 16 millions d'euros ont été reversés à plus de 2200 projets de protection de la nature (à fin 2021) et 2,6 millions d'euros sont désormais reversés chaque année.

22€ pièces ; dans une autre, une demi-douzaine de casseroles jonchent le sol. La troisième est totalement vide – comme les estomacs qui, depuis deux jours, n'ont rien vu passer d'autre que quelques fruits glanés sur les arbres. Et cette denrée elle aussi se fait rare, car les fruits commencent à s'abîmer vite avec la chaleur.

La vie, la mort, il y a comme une règle d'équilibre universel. Lura a quitté Mocímboa da Praia sans rien emporter, mais avec un enfant dans son ventre. *“Je regrette d'être devenue maman aussi jeune”*, reconnaît-elle, les yeux pleins de tristesse, en berçant Luran, presque 1 an aujourd'hui. Ici, il est rare d'entendre une mère parler ainsi. À 17 ans, Lura devrait encore aller à l'école ; elle espère y retourner quand son petit garçon aura grandi. C'est un survivant. Quand ils se sont enfuis, Lura et sa famille avaient mis le cap sur Mueda, mais de nouvelles attaques les ont contraints à poursuivre leur route. Ils sont tous arrivés sains et saufs à Nampula, où ils ont été accueillis par leur cousin, Joaquim Chimuémé. Ce dernier partage ainsi ses maigres revenus et sa maison, dont les occupants sont passés du jour au lendemain de cinq à 14 personnes.

Aide alimentaire. *“Ces guerres qu'il y a aujourd'hui dans notre pays, ce sont des guerres inutiles. Si Samora Machel [premier président du Mozambique indépendant] était de ce monde, les choses se passeraient autrement. Le népotisme, le régionalisme et le tribalisme font du mal”*, estime Joaquim Chimuémé.

Les Mozambicains parlent peu des conflits dans le Nord. Certains par peur, d'autres par ignorance, d'autres encore par désintérêt, et une majorité parce qu'ils n'ont pas l'énergie de ressasser ces maux qui les ont privés du peu qu'ils avaient. Pourtant, la situation est grave.

L'exécutif, contacté par nos soins, n'a pas souhaité répondre à nos questions. Le président de la république du Mozambique, Filipe Nyusi, assure plancher sur le problème, mais le temps passe et le nombre de déplacés dans la province du Cabo Delgado a atteint le chiffre record de 769 000 personnes, sans compter les 77 000 dans celle de Nampula, et les 55 000 dans celle de Niassa. Selon les derniers chiffres du Réseau des



systèmes d'alerte précoce contre la famine (Fews, dans son acronyme en anglais), 866 000 personnes auront besoin d'aide alimentaire, et la situation ne s'améliorera pas avant juin 2022, au plus tôt.

“Les choses vont mal pour nous, ce pays a de nombreux problèmes très graves”, poursuit Joaquim Chimuémé, l'un des rares à nous parler sans crainte. Il s'exprime dans un portugais soigné, signe qu'il lit et apprend dans cette langue. Au Mozambique, beaucoup utilisent une autre langue véhiculaire. Nous sommes ici chez les Makuas et les Makondés, des peuples qui ont une langue propre et n'ont pas besoin d'en parler une autre – le makua est le premier idiome parlé dans le pays. *“Ces jeunes sont perdus et ils se livrent à des atrocités par ignorance. Les plus vulnérables se font embringer par ces groupes qui profitent de leur misère”*, poursuit-il.

Des groupes qui ne sont pas tous forcément liés à Daech. Il faut d'ailleurs le dire : ici, la cohabitation entre les différentes religions est tranquille. La majorité musulmane a vu ses rangs grossir ces dix dernières années avec l'arrivée de migrants somaliens, d'où

“Ces jeunes sont perdus et se livrent à des atrocités par ignorance.”

Joaquim Chimuémé,
UN HABITANT DE NAMPULA
QUI A RECUEILLI DES PROCHES

une hausse du nombre de femmes portant le voile intégral, mais les différentes communautés vivent ensemble en paix.

“Penser que les musulmans sont un problème, c'est méconnaître cette réalité. Les chefs religieux et les communautés de croyants elles-mêmes travaillent souvent ensemble pour mieux répondre aux problèmes concrets qui se présentent”, confirme Carlos Almeida, coordinateur national de l'ONG Helpo au Mozambique.

Et dans les camps, les déplacés, toutes religions confondues, partagent le même sort. Quel que soit leur dieu, leurs prières ne sont visiblement pas entendues. Devant les tentes s'accumulent des panneaux solaires miniatures. Téléphones portables et radios sont en train de charger, seul moyen pour les habitants du camp de rester connectés à ce monde qui ne les regarde pas.

Ici, dans les regards, ceux des adultes comme des enfants, le désespoir est immense. Les petits jouent, mais les traumatismes, la tristesse, la faim les consomment. L'aide des ONG ne peut pas tout, et le silence des autorités est assourdissant. Les autorités locales ignorent le nombre exact de familles installées dans les camps, et les écoles, des lieux sûrs très convoités pour les enfants, ne peuvent pas tous les accueillir.

Jamesi parcourt tous les jours plusieurs kilomètres pour aller en classe. Il veut aller à l'école pour devenir militaire quand il sera

grand, pour défendre les gens contre les attaques comme celle qui a obligé sa famille à fuir, en avril 2020. Comme ses oncles, tantes et cousins, assis autour de nous, c'est grâce à l'aide de soldats qu'il a pu partir et rejoindre Vila Macua – mais, depuis, la terreur ne l'a pas quitté.

“Nous manquons de vêtements, d'argent, de nourriture... Un jour on mange, un autre, c'est la faim.”
UNE RÉFUGIÉE À VILA MACUA

À l'école, les journées passent plus vite, et grâce au projet Mozambiques, une entreprise de l'économie sociale et solidaire fondée par un Portugais il y a une dizaine d'années et qui fournit des vélos aux élèves dans le besoin, le temps de trajet pour s'y rendre a été raccourci.

“Ici, nous manquons de tout. Nous manquons de casseroles, de vêtements, de nourriture, d'argent... Un jour on mange, le lendemain c'est la faim”, raconte une tante de Jamesi qui contrebalance la tristesse de son constat d'un grand sourire. Zena, 13 ans, est une cousine de Jamesi et veut devenir infirmière : elle a envie de pouvoir, plus tard, aider ceux qui en ont besoin, comme elle et sa famille aujourd'hui, explique-t-elle. Sa grand-mère l'écoute, enchantée. Elle est bien placée pour mesurer l'importance de continuer l'école,

✎ **Jeune Mozambicaine, réfugiée dans un camp.**
Photo José Carlos Carvalho.

en particulier quand on est une fille : outre l'intérêt évident de l'éducation, être scolarisé, c'est bénéficier d'un repas, et pour les filles, réduire les risques d'une grossesse précoce, qui empêcherait de sortir du cycle de la pauvreté.

Pauvreté endémique. Selon les derniers chiffres de la Banque mondiale, au Mozambique, près de 60 % de la population vit dans l'extrême pauvreté, avec moins de 1,90 euro par jour. Derrière la statistique, ce sont 15 millions de personnes, et le Mozambique est ainsi, en valeur absolue, le pays du monde abritant le plus grand nombre de pauvres. Or ce chiffre ne baisse pas avec le temps, malgré les avertissements des organisations qui œuvrent sur le terrain, malgré les investissements étrangers qui s'accompagnent toujours de grandes promesses de salut pour la population locale.

Le projet de Cité du gaz n'a pas fait exception, et les habitants de la province du Cabo Delgado y placent depuis des années tous leurs espoirs. Début 2021, Total a fait évacuer tous ses collaborateurs affectés à ses chantiers dans la province, et certains consortiums, comme celui formé par l'italien ENI et le portugais Galp, ont suspendu leurs activités en raison des violences.

C'est dans ce contexte, et avec des promesses sans cesse repoussées à demain, que Joaquina, Verónica, Lura, Cristóvão et les autres tentent de survivre. Car derrière les statistiques de la Banque mondiale, les graphiques et les feuilles de calcul des ONG qui tentent d'illustrer ce drame qui ébranle depuis cinq ans le nord du Mozambique, il y a des êtres de chair et d'os.

— **Margarida Vaqueiro Lopes**
Publié le 2 décembre

SOURCE



VISÃO

Lisbonne, Portugal
Hebdomadaire, 108 000 ex.
visao.sapo.pt

En 1993, le vieux tabloïd en noir et blanc *O Jornal* se muait en un newsmagazine haut en couleur. Propriété du suisse Edipresse, le titre est le deuxième hebdomadaire d'information portugais, derrière *Expresso*.

64', le monde en français

▼ L'actualité internationale décryptée par le monde francophone 7j/7 à 18h.



© CL2P - Christophe Lartige

Regarder le monde
avec attention

**TV5
MONDE**

tv5monde.com/64minutes





—Ha'Aretz (extraits) Tel-Aviv

Certains disent que plus noire est la baie, plus sucré est le jus. Je dis que plus sombre est la chair, plus profondes sont les racines.” – [Le rappeur américain] Tupac Shakur.

Sur un siège de l'hôpital Ichilov de Tel-Aviv, mon regard est attiré par le journal. Je le ramasse et l'ouvre à la page 2. “Regarde”, dis-je à ma mère. Elle plisse les yeux, ne comprenant pas tout de suite. “Ah!” s’écrie-t-elle, étonnée, avant de répéter mon nom avec inquiétude, comme si sa parution dans un journal le lui rendait étranger et qu’elle essayait de ne pas mal le prononcer. Elle a l’air contente, mais cela ne nous rapproche pas davantage. Au contraire. La distance creusée entre nous par une foule de détails biographiques n’en est que plus concrète.

Je la félicite pour ses cheveux qui commencent à repousser. Depuis qu’elle est tombée malade un an auparavant et qu’elle les a perdus, elle s’est mise à porter des bonnets de laine, ressemblant ainsi à son père, lequel ne retirait jamais son chapeau de laine, même lors des fêtes. Peut-être mon grand-père préférerait-il ce couvre-chef à la kippa? Peut-être était-ce une habitude qu’il avait emportée de son village des montagnes de l’Atlas, et à laquelle il s’était accroché à Hatzor Haglilit, la ville juive de Galilée [fondée en 1953 près de Safed, au nord du lac de Tibériade] où il s’était installé et où il est désormais enterré?

Un beau teint. Ses yeux se tournent vers mon bras qui est presque collé au sien. “Tu es noire, tu vas souvent à la plage?” Elle ouvre le haut de son chemisier pour me montrer qu’elle aussi prend des couleurs, ajoutant non sans plaisir que nous avons en commun un beau teint. Lorsque ma mère me portait dans son ventre, ma grand-mère Chawa, la belle-mère de mon père, ashkénaze, lui donnait de grands bols de fraises à la crème. Ma mère, une adolescente de 17 ans, mangeait sagement. Chawa était originaire d’Europe et portait des écharpes en fourrure de renard. Sa maison était garnie de miniatures en cristal, ainsi que d’un lustre en cristal poli, ce qui fascinait ma mère.



← Iris Leal avec son père, venu de Pologne.

↓ Et avec sa mère, arrivée du Maroc. Photos courtesy of the Leal family



Juifs d'Orient. Ma mère, éternellement coincée entre deux mondes

Cette romancière israélienne livre l’histoire de sa mère, juive marocaine qui a émigré en Israël, où elle a épousé un Ashkénaze. Un récit autobiographique qui rappelle le clivage tenace entre Juifs orientaux et occidentaux dans ce pays et les injustices subies par les Mizrahim et autres Juifs considérés comme “d’Orient”.

Quand elle avait fini la préparation sucrée, jusqu’à la dernière goutte, elle courait vomir, et quand elle revenait, en larmes et à bout de souffle, ma grand-mère lui tapotait le dos : “Ce n’est pas grave, l’important, c’est que quelque chose soit entré.” Ma mère ne savait pas alors que, dans son dos, ma grand-mère se vantait de noyer ses fraises de crème pour que je ne sorte pas de son ventre aussi noire qu’elle.

Ma mère supporte patiemment ma compagnie dans les salles d’attente de l’enfer, s’assied sagement dans le cabinet du médecin et laisse sa fille poser les questions. Jamais ma mère ne pourrait imaginer que, la nuit précédente, sa fille si assurée n’a pas trouvé le sommeil, se tournant et se retournant dans son lit, et que, dans la salle d’attente, ses tripes se tordent d’une terreur qu’elle s’efforce de ne pas trahir. “De quoi as-tu peur?” lui demandais-je, alors que ses genoux s’agitaient. Avant notre premier rendez-vous

Pour ma mère, “un Ashkénaze est éduqué. Il est sûr de lui, arrogant et tout lui est dû.”

à l’hôpital Ichilov, je lui ai dit que le médecin était éthiopien. Elle a réagi par un “ah” neutre, avant d’ajouter : “Je ne sais pas quoi dire.” Cela veut dire que, jusqu’à ce qu’elle connaisse mon sentiment et, donc, ce qu’on attend d’elle, elle préfère garder le silence. Ce qui est une nette amélioration par rapport à la réaction de ma grand-mère paternelle, lorsque mon père “lui a ramené une immigrante du Maroc”.

Comment résumer l’histoire familiale? Mon père est né à Krasnobrod, une bourgade [majoritairement juive] de la province de Lublin, dans le sud-est de la Pologne actuelle. Lorsque, au début de la Seconde Guerre mondiale, le 23 septembre 1939, la Gestapo a investi la ville, assassiné ses habitants juifs et pillé leurs biens, il est parvenu à fuir vers l’est avec ses parents et sa sœur, jusqu’en Sibérie. Après trois années d’errance et la mort de sa femme de la fièvre typhoïde, mon grand-père a mis mon père et sa sœur sur un bateau rempli d’autres enfants réfugiés pour rejoindre la Palestine via l’Iran.

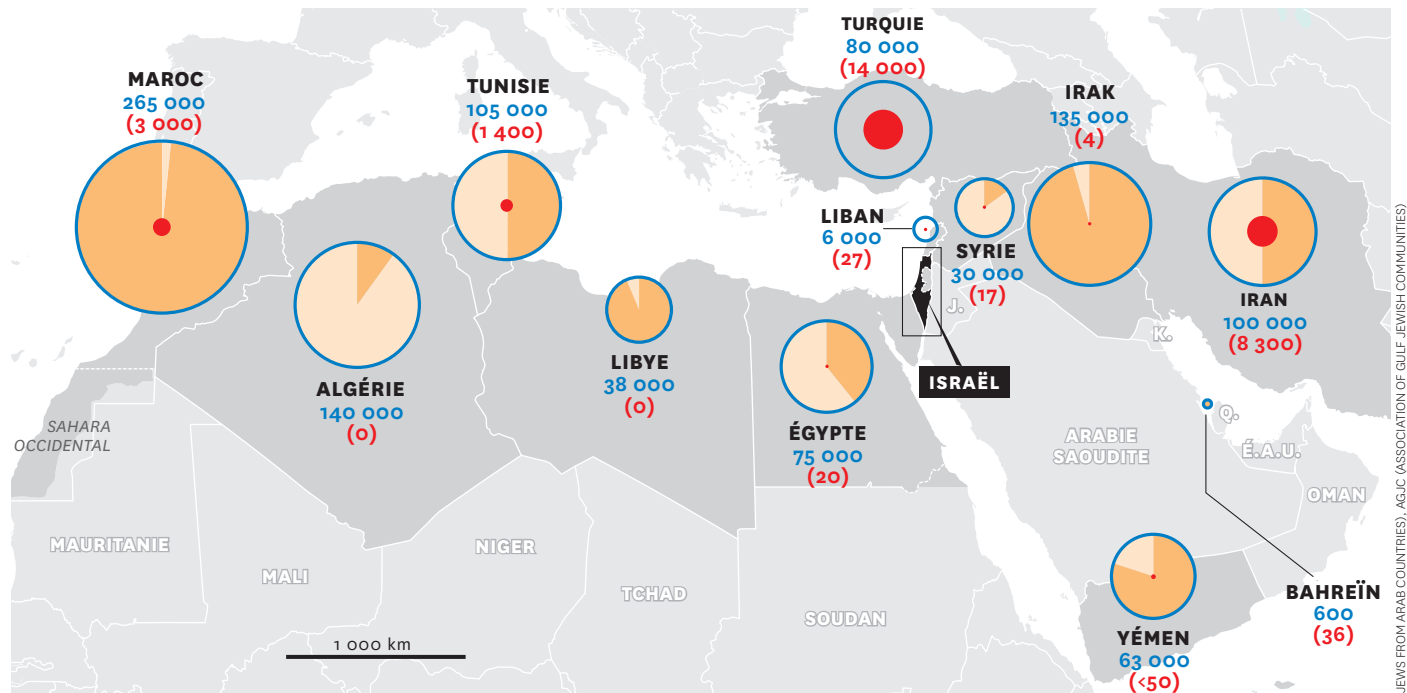
Sa tante célibataire les a accueillis dans sa maison du kibboutz Ramat Hakovesh [situé dans le centre d'Israël]. Lorsque mon grand-père a, à son tour, immigré en Israël avec sa nouvelle épouse, Chawa, mon père a refusé de s'installer avec eux à Bnei Brak [ville ultra-orthodoxe proche de Tel-Aviv]. Il a ensuite suivi une formation en agronomie au kibboutz Ashdot Yaakov [situé au sud du lac de Tibériade]. C'est là qu'il a rencontré ma mère.

Produits antipoux. Ma mère est née à Casablanca, au Maroc, et a immigré en Israël en 1957 avec sa mère, ma grand-mère maternelle, Suleika Nidam. Hananya, son frère aîné, avait déjà immigré avec leur père. En Israël, ils s'étaient séparés, le père s'installant à Hatzor Haglilit et le fils à Kiryat Gat [ville juive orientale proche de la bande de Gaza fondée en 1955]. Quant à la mère et la fille, elles avaient rejoint Marseille et attendu un navire pour Israël pendant des mois dans un camp de candidats à l'émigration. Après avoir été évidemment pulvérisées de produits antipoux dans le port de Haïfa, elles avaient été envoyées au kibboutz Maoz Haïm [au sud du lac de Tibériade] et à nouveau lavées et désinfectées. Quelques mois après son arrivée, ma mère est partie seule pour le kibboutz Ashdot Yaakov. Là, dans le réfectoire, elle a vu mon père la regarder avec un regard mêlé, comme elle l'apprendrait plus tard, de 35 % d'admiration et de 65 % de certitude qu'elle serait son épouse. Je suis leur seule enfant.

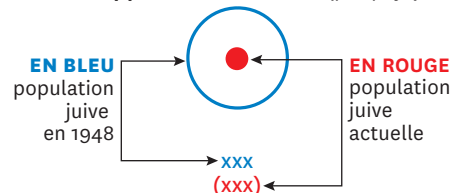
Il n'y a pas longtemps, j'ai demandé à ma mère ce que le mot "ashkénaze" signifiait pour elle. "Un Ashkénaze est éduqué", a-t-elle d'abord répondu, hésitante, avant de poursuivre : "Il est sûr de lui, arrogant et tout lui est dû." Leur mariage n'a tenu que deux ans, mais il a façonné à vie l'identité de ma mère, laquelle en livre un récit digne d'une version israélienne de *My Fair Lady*. Mon père, raconte-t-elle, a veillé sur l'éducation de son Eliza Doolittle et l'a envoyée à la bibliothèque du kibboutz avec une liste de tous les classiques européens du XIX^e siècle traduits en hébreu.

Ma mère a toujours prétendu que ses parents ne savaient ni lire ni écrire. Or, dans les années 1920 et 1930, le Maroc était maillé par le

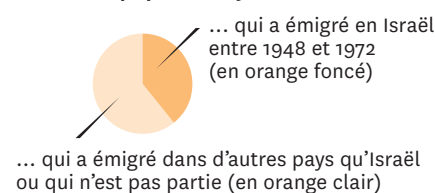
Les communautés juives au Moyen-Orient et en Afrique du Nord



Nombre approximatif de Juifs (par pays)



Part de la population juive...



À la veille de la création de l'État d'Israël, en 1948, plus de 900 000 Juifs vivaient au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Il en restait actuellement moins de 30 000.

plus important des réseaux éducatifs juifs du pays, l'Alliance israélienne universelle. Il y avait, certes, aussi les réseaux orthodoxes Otzar Hatorah et Ohalei Yosef Yitzhak, mais l'Alliance s'enorgueillissait d'une vision éclairée, européenne, du monde. L'horizon qu'elle promettait à ses élèves était l'intégration dans la société française. Quant aux réseaux orthodoxes, c'étaient des agents de l'orthodoxie juive, certes, mais européenne. Les Européens [juifs] étaient perçus comme des civilisateurs et les indigènes [juifs] comme de futurs civilisés. Ce faisant, les Juifs du Maroc furent tiraillés entre la préservation de leur culture d'origine et l'intégration dans la culture de la puissance coloniale [française]. On perçoit des réminiscences de cette gratitude indigène dans la façon dont ma mère prononce "École centrale" avec l'accent français. C'est l'école française qu'elle fréquentait à Casablanca, laquelle n'appartenait pas aux réseaux d'enseignement juifs.

Ma grand-mère avait décidé que sa fille se nourrirait directement à la source : "la belle Paris".

J'ai longtemps cru que le fait d'être devenue écrivaine alors que mes grands-parents marocains étaient analphabètes était en quelque sorte une victoire de l'esprit ou de l'éducation sur l'ignorance. Ce n'est que récemment que j'ai commencé à douter du récit de ma mère. Comme celle de beaucoup de Juifs d'Afrique du Nord, la conscience de ma mère s'est façonnée à partir de souvenirs, mais aussi d'oublis. Quand je lui ai demandé pourquoi ma grand-mère n'était pas allée à l'école, alors qu'elle avait grandi à Casablanca, elle a haussé les épaules. Les parents de ma grand-mère venaient de Ouarzazate, aux confins de l'Atlas et du Sahara, et cela lui a semblé une preuve suffisante : "Dans le village de ton grand-père, il n'y avait pas d'école juive." Même si je n'ai jamais pu trouver le nom du village natal de ce dernier, j'ai entre-temps découvert qu'il n'y avait pas de village

avec plus de trente Juifs qui ne disposait pas de sa petite synagogue où tous les enfants apprenaient la langue liturgique. Et, dès lors que ma grand-mère a grandi à Casablanca, il est plus que probable qu'elle ait fréquenté l'école pendant au moins cinq ans.

L'histoire des membres de ma famille paternelle originaires d'une bourgade polonaise, les professions qu'ils y exerçaient, leur éducation et leur mode de vie, tout cela est parfaitement documenté et ma mère peut en faire le récit tel que mon père → 28

UNE HISTOIRE MOUVEMENTÉE

De Téhéran à Casablanca en passant par Mascate, Bagdad, Alger et d'autres villes du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord, les communautés juives à travers cette partie du monde, berceau historique du judaïsme, ont évolué



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

au gré de l'évolution des relations entre leurs pays et l'État hébreu, des flux migratoires, des mouvements d'indépendance ou encore des conflits internes et des accords de paix. Marginalisation, éradication, instrumentalisation ou renouveau, alors que l'Institut du monde arabe présente "Juifs d'Orient, une histoire plurimillénaire" jusqu'au 13 mars, *Courrier international* revient sur cette histoire mouvementée. Une série de huit articles à découvrir chaque jour, du 19 au 26 décembre.

→ La mère d'Iris Leal a reçu de ses parents un prénom français, Yvonne.

Photo courtesy of the Leal family



27 ← le lui a livré. Alors, pour-quoi sa présentation de sa propre famille soulignait-elle un côté primitif et sous-développé, et non la beauté et la puissance de ses ancêtres Imazighen, les “hommes libres”, comme les Berbères se désignent? Selon son humeur, ma mère se montrait parfois prête à reconnaître l'injustice institutionnalisée en Israël. Mais, d'une part, elle ressentait une profonde nostalgie pour ses années passées au kibboutz et pour ce que son mari, un survivant de la Shoah originaire d'Europe orientale, lui avait donné : la normalité d'une identité avec un vernis occidental, ce, au prix d'un mariage à 16 ans et d'une grossesse à 17 ans. D'autre part, même si elle ne l'a jamais admis ouvertement, elle s'est longtemps perçue comme une Ashkénaze par procuration. Malgré tout son amour pour ses parents, elle se sentait culturellement supérieure à eux, ainsi qu'à son second mari et à ses autres enfants.

En quittant mon père et en me laissant à sa garde, elle a vite compris qu'elle renonçait à jamais à ses privilèges, à son passeport pour la société hégémonique [ashkénaze] israélienne. Au début, elle a vécu à Kiryat Gat avec sa mère, Suleika, et près de son frère. Il

y a deux anecdotes familiales remontant à la période où j'ai vécu avec elle et Suleika. Dans la première, ma grand-mère ashkénaze, Chawa, m'aurait trouvée en train de manger dans des poubelles dans la rue, m'aurait ramenée chez elle et aurait juré de ne jamais me rendre à ma mère (et ce fut le cas). Dans la seconde, ma mère aurait découvert que j'avais échangé dans une épicerie son nouveau balai contre un sorbet au

Ma mère s'est perçue longtemps comme une Ashkénaze par procuration.

citron. Ces deux histoires sont différentes, mais j'y vois les germes du conflit narratif centré sur mes origines ethniques et qui s'est renforcé à la suite du divorce de mes parents. Dans la version A, les deux femmes *frenk* [terme yiddish péjoratif pour nommer les Orientaux ou Mizrahim, les Juifs d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient] restaient assises toute la journée sans veiller aux besoins de la gamine. Dans la version B, l'influence polonaise avait transformé la gamine en une *Zydowska* [terme polonais péjoratif pour

désigner les Juives d'Europe orientale], âpre au gain du haut de ses 3 ans.

Finalement, ma mère a déménagé à Hatzor Haglilit avec son nouveau mari afin d'être proche de son père, de son frère et de sa demi-sœur. Elle voulait une tribu, un sentiment d'appartenance communautaire. Pleine de ressources, elle a appris à conduire, est devenue aide-soignante, a dirigé une crèche et a envoyé son mari rénover une petite maison du sud de Tel-Aviv, qui appartenait aux parents de ce dernier. Quand il eut fini de goudronner le toit, de carreler la cour, de blanchir les murs et d'aménager une chambre pour sa maman, ma mère s'y installa avec les enfants. Elle s'est

ensuite mise en quête d'un emploi. Elle a été embauchée dans une crèche de la Wizo [Organisation internationale de femmes sionistes], dans le quartier populaire de Hatikva, et en est ensuite devenue la directrice. Enfin, au bout de trente longues années, elle récupérerait en quelque sorte le passeport de la société israélienne dominante [ashkénaze], qu'elle avait perdu en quittant mon père. Mais les fantômes du passé reviennent toujours. Ma demi-sœur, la fille préférée de ma mère, est la gouvernante de l'une des familles les plus riches d'Israël. Ma mère dit qu'ils la traitent bien et qu'elle est comme un membre de la famille. Mais je vois bien l'amertume dans les yeux de ma mère. Après toutes ces années, le destin la force une fois de plus à tomber en admiration devant des Ashkénazes nantis.

Quelque chose s'est effondré chez ma mère lorsqu'elle s'est séparée de sa famille d'origine, s'est installée au kibboutz, s'est mariée, a accouché et a essayé de toutes ses forces de s'adapter aux exigences de l'environnement culturel qui l'avait adoptée. Dès lors, elle a été prise dans une tension permanente entre invention de soi et abnégation :

comment être et comment ne pas être soi-même, le tout appris sur le tas. Elle a rapidement appris, sans se poser de questions, et nous, ses enfants, avons dû vivre avec les conséquences. Après que les autorités israéliennes lui ont imposé un nouveau patronyme, avec un manque scandaleux d'imagination, elle n'a fait que s'éloigner de sa culture d'origine, progressant sans cesse mais n'aboutissant en définitive nulle part. Ma mère n'a jamais pu retrouver le chemin vers la personne qu'elle était et est restée éternellement coincée entre deux mondes, là où je suis moi-même coincée en sa compagnie.

Mimouna. Cependant, ces dernières années, elle semble peu à peu se délester de tout ce drame et le transmettre dans son intégralité, à moi, l'unique enfant issue de son mariage avec un Ashkénaze. Plus elle vieillit, plus elle se débarrasse des usages appris jadis au kibboutz et semble retrouver un peu de son essence marocaine, comme un émigré retrouve son pays natal. Elle s'est remise à parler un arabe marocain approximatif, à glisser une image du célèbre rabbin marocain Baba Salé dans un cadre et à célébrer la Mimouna [fête marocaine concluant la semaine de la Pâque juive] dans sa cour, évoluant entre les tables vêtue d'un caftan turquoise brodé de fils d'or, un plateau de *moufletta* [crêpes traditionnelles marocaines] dans les mains.

Sa maladie a aussi réveillé autre chose. Pendant des années, son entourage l'avait appelée “Ahouva”. Ce n'est que récemment que j'ai découvert sur sa carte d'identité qu'elle était enregistrée sous le prénom français que ses parents lui avaient donné, “Yvonne”, et c'est ainsi que le personnel de l'hôpital l'appelle.

Malheureusement, aucun crédit ne m'a été octroyé pour m'être enfermée dans l'identité juive orientale en geste de reconnaissance envers la jeune Juive de Casablanca qui, à 17 ans, me porta dans son ventre. Aucun crédit, sinon le droit d'être privée à égale mesure de deux moitiés, la blanche et la noire, et, dans le fond, d'être condamnée à un sentiment d'aliénation.

— Iris Leal
Publié le 31 mars

Les Orientaux, majoritaires en Israël

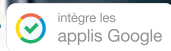
●●● À l'échelle de la population juive israélienne, il est difficile d'évaluer avec précision la proportion de Juifs orientaux (ou Mizrahim), c'est-à-dire ceux dont les aïeux sont originaires du Maghreb et du Moyen-Orient. D'une part, les recherches israéliennes mêlent le plus souvent Séfarades et Orientaux. Or les premiers avaient pour langue maternelle le ladino, aussi appelé judezmo ou judéo-espagnol, tandis que les seconds parlaient majoritairement un dialecte arabe, judéo-arabe ou judéo-araméen. D'autre part, l'existence de centaines de milliers de couples mixtes ashkénazes-orientaux brouille quelque peu les estimations. Un critère pertinent serait plutôt le sentiment d'appartenance des Juifs israéliens. Selon ce critère, sur une population juive estimée à 7,3 millions d'âmes en 2020, 45 % s'identifient comme Orientaux ou Séfarades, 44 % comme Ashkénazes et 3 % comme Beta Israël (ou Éthiopiens)*. Par ailleurs, les Ashkénazes se subdivisent parfois entre Ashkénazes au sens strict – originaires d'Europe – à l'exception de l'ex-Union soviétique – et russophones issus de l'immigration ex-soviétique des années 1990, ces derniers ayant un profil culturel différent, très largement athée et pratiquant un bilinguisme russe-hébreu. Si l'on tient compte de cette distinction, les Orientaux, qui représentent 45 % de la population, constituent clairement le premier groupe “ethnique” juif d'Israël face à 30 % d'Ashkénazes au sens strict et 14 % d'ex-Soviétiques.

* Source : Noah Lewin-Epstein et Yinon Cohen, “Ethnic origin and identity in the Jewish population of Israel” in *Journal of Ethnic and Migration Studies* (2018).

Le smartphone qu'on aime, à prix magique.



Google est une marque de Google LLC. DAS : Tête 0,554 W/kg. Tronc 0,954 W/kg. Membres 1,930 W/kg.



xiaomi 11T | 5G

1 €⁽¹⁾

Grâce au Forfait
Sensation avec
**Avantages
Smartphone
150 Go** après
remboursement.

3106
appel gratuit



en boutique



bouyguestelecom.fr

Déploiement progressif du réseau 5G (3,5 GHz et 2,1 GHz), principalement en zones urbaines avec offre et mobile 5G compatibles. Couverture sur [bouyguestelecom.fr](https://www.bouyguestelecom.fr).

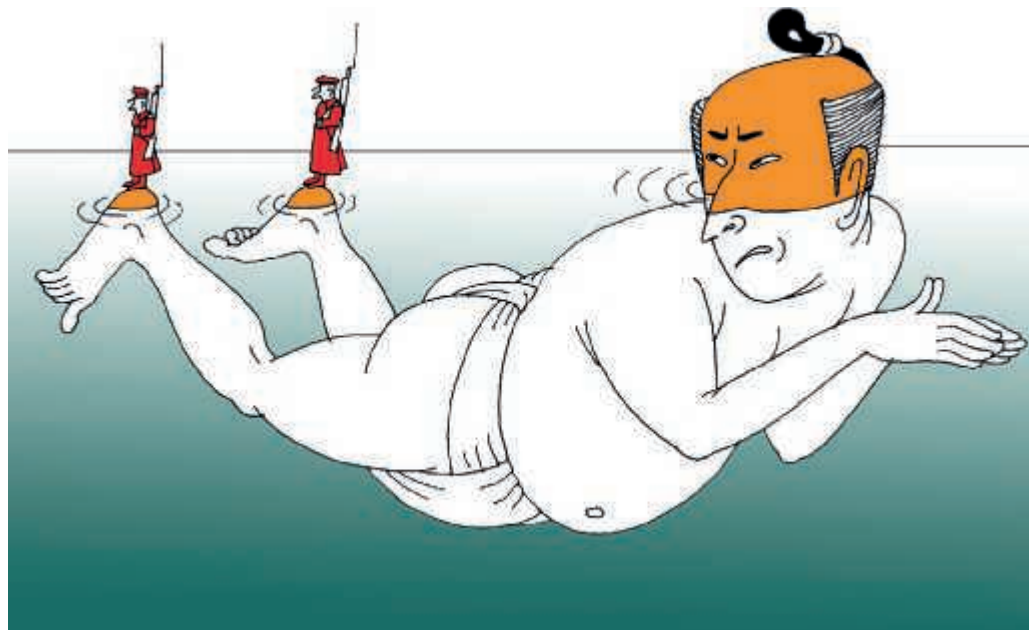
Offre valable du 30/11 au 11/01/2022 pour la souscription à ce forfait (54,99 €/mois), engagement 24 mois. France métropolitaine. (1) Soit 1 € payé après 50 € de remise immédiate et après 70 € remboursés sur demande sous 8 semaines après réception du dossier conforme. Conditions en boutique et sur le coupon de remboursement.



asie

Japon. Yonaguni, une île sur le pied de guerre

L'installation d'une garnison des forces d'autodéfense transforme radicalement l'île la plus occidentale de l'archipel, située en face de Taïwan. Visite avec un journaliste de ce grand quotidien japonais.



✓ Dessin de Tiounine paru dans Kommersant, Moscou.

—Asahi Shimbun Tokyo

Il y a cinq ans, les forces d'autodéfense se sont implantées à Yonaguni, l'île la plus occidentale du Japon. Initialement divisée sur la question, la population locale a choisi de vivre en symbiose avec les forces d'autodéfense, devenues indispensables aux activités de l'île et au développement de ses infrastructures. Dans ce climat, ceux qui s'opposent toujours à la présence militaire ou s'en inquiètent ont de plus en plus de mal à s'exprimer. À la mi-octobre, je suis allé visiter l'île, qui s'étend sur 11 kilomètres d'est en ouest.

Yonaguni se situe à 510 kilomètres au sud-ouest d'Okinawa [île principale de l'archipel des Ryukyu]. Un vol direct aller-retour relie quotidiennement les deux îles. À la descente de l'avion, l'humidité de l'air colle à la peau. Habitée par 1700 personnes, l'île fait 27 kilomètres de

circonférence. Sans tarder, j'ai pris la route au volant d'une voiture de location. Ici, les champs de canne à sucre et les pâturages contrastent avec la terre rouge. L'agriculture et la pêche sont les principales ressources économiques de la population.

Je suis allé vers Sonai, dans la partie orientale de l'île, où se situent la mairie et l'unique clinique des trois agglomérations.

Shotaro Maja, 35 ans, y tient un magasin de plongée en bord de mer. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de la présence des forces d'autodéfense. [En vertu de la Constitution adoptée en 1947, après la défaite du Japon durant la Seconde Guerre mondiale, le pays ne peut se doter

d'une armée pour des opérations extérieures. Mais des forces d'autodéfense chargées de la sécurité intérieure ont vu le jour. Depuis 2007, un ministère de la Défense a été créé et le statut des forces d'autodéfense renforcé.] *"J'imaginais des véhicules au motif camouflage patrouillant à travers l'île, mais la réalité est totalement différente."* Il éprouve de la sympathie pour les soldats, en première ligne face aux typhons qui balaient fréquemment l'île. Avec eux, il participe aux opérations de nettoyage du rivage, une manière d'apprendre à les connaître.

Classes par niveau. Accueillant quelque 200 militaires et leurs familles, la garnison nouvellement créée a eu un effet visible sur la démographie déclinante de l'île. En quittant Sonai, je me suis dirigé vers l'est pour visiter la plus grande des trois écoles primaires que compte Yonaguni. Sur les 69 élèves, 9 sont des enfants de militaires. À la pause de midi,

les écoliers gambadaient dans la cour. Avant l'installation de la garnison, en mars 2016, le nombre d'élèves diminuait chaque année, une classe à niveaux multiples avait remplacé l'école primaire en 2014-2015, mais depuis mars 2016, et l'arrivée des familles de militaires, elle a pu être supprimée. *"Les classes par niveau sont plus faciles à gérer et offrent aux élèves un environnement éducatif plus favorable"*, se réjouit le directeur de l'école, Atsushi Shimabukuro, 54 ans.

Pour la population locale vieillissante, les militaires, qui participent aux activités de nettoyage et aux manifestations organisées dans les agglomérations, occupent une place toujours plus essentielle. Omniprésents il y a encore dix ans, les banderoles et panneaux contre l'implantation des forces d'autodéfense ont aujourd'hui pratiquement disparu. Le dernier panneau, signe de cette opposition, se

"Ma plus grande crainte est que Yonaguni devienne une île militaire."

Kyoko Yamaguchi,

HABITANTE DE L'ÎLE DE 63 ANS

trouve à mi-chemin entre l'école primaire et la mairie, dans un enchevêtrement de ruelles. Ses caractères, en partie effacés, proclament : *"Non à la base des forces d'autodéfense, revitalisons notre île tous ensemble!"*

Pour en savoir plus sur les changements intervenus, j'ai rencontré Chiyoki Tasato, 64 ans, conseiller municipal habitant Sonai et opposant aux forces d'autodéfense. *"Même ceux qui s'inquiètent de leur présence le gardent pour eux. L'île est devenue bien triste"*, commence-t-il par dire en secouant la tête. Lorsque le projet de garnison a vu le jour, ses partisans soutenaient qu'il stimulerait la démographie et l'économie locales. Les opposants comme Chiyoki Tasato affirmaient pour leur part que l'arrivée des forces d'autodéfense ferait de Yonaguni une cible pour l'ennemi et nuirait à la paix et à la richesse naturelle de l'île. Le mouvement d'opposition a faibli après le référendum organisé en 2015, qui a vu le "pour" l'emporter de 187 voix.

À Yonaguni, les militaires et leurs familles représentent aujourd'hui 10 % de l'électorat. Les conseillers municipaux qui militaient autrefois avec Chiyoki Tasato se sont peu à peu tus, et les habitants sont désormais nombreux à détourner le regard lorsqu'ils croisent ce dernier dans la rue. Lors de l'élection du maire, en août dernier, la question de la présence militaire était absente des débats, les trois candidats en lice ayant soutenu l'implantation des forces d'autodéfense. *"Le vote des forces d'autodéfense est aujourd'hui décisif dans les élections locales"*, déplore M. Tasato. Les élections municipales auront lieu l'année prochaine. *"Les gens comme moi ne pourront sans doute même plus se présenter, a-t-il poursuivi en grommelant. En toute bonne foi, comment peut-on encore parler d'indépendance ou de démocratie dans ces conditions?"*

Ayant entendu dire que certains habitants de Higawa, dans le sud, continuaient de s'opposer à la présence militaire, j'ai quitté le centre de l'île et les champs de canne à sucre pour aller à leur rencontre. Tombée amoureuse de la nature et de la beauté de Yonaguni, Kyoko Yamaguchi, femme indépendante de 63 ans, a quitté Tokyo pour venir s'installer ici il y a quarante ans. Agacée par le projet d'implantation des forces d'autodéfense, elle s'y est opposée. Depuis l'installation de la garnison, six ou sept habitants continuent de manifester modestement. Mme Yamaguchi dit également qu'il est devenu difficile de s'exprimer contre la présence militaire. Pourtant, elle continue de militer. *"La base est déjà construite, nous ne pouvons pas y faire grand-chose, mais la présence des forces d'autodéfense ne doit pas s'intensifier. Ma plus grande crainte est que Yonaguni devienne une 'île militaire' sans que nous nous en rendions compte."*

Mais quel genre d'activités les forces d'autodéfense installées à Yonaguni mènent-elles? Je me suis rendu à Kubura, dans la partie occidentale de l'île, où se trouve la garnison. Depuis le site militaire, juché sur une petite montagne offrant une vue à 360 degrés sur la mer, 170 gardes-côtes des forces d'autodéfense terrestres surveillent, jour et nuit, l'espace maritime et aérien environnant à l'aide → 32



REPORTAGE

Les 200 soldats de la garnison et leurs familles représentent aujourd'hui 10 % de l'électorat.



Je ne pensais pas pouvoir faire bouger les lignes.

Mais j'avais tort. Je fais partie de l'équipe de développement durable et quand on a une idée pour améliorer les choses on a la satisfaction d'être écoutés et de voir certaines idées se réaliser. Par exemple, avec mon équipe nous avons fait adopter l'éco-pâturage sur plusieurs entrepôts en France.

Toufik, Responsable développement durable



30 ← de radars. Ils suivent le mouvement des avions et des navires étrangers, notamment autour des îles Senkaku [rattachées au Japon, elles sont revendiquées par Taïwan et par la Chine], à environ 150 kilomètres de là, relevant le type d'appareils et d'autres informations.

Auparavant, les forces d'auto-défense étaient quasiment absentes des îles du Sud-Ouest, considérées comme un "désert défensif". "La garnison pionnière de Yonaguni a été établie en vue de combler ce vide", explique le commandant de la base militaire, Toshiaki Koga, 40 ans. Après l'installation de la garnison de Yonaguni, le ministère de la Défense a également mis en place des unités balistiques terrestres sur les îles de Miyako et d'Amami Oshima. Une base doit aussi être installée sur l'île d'Ishigaki.

Contre-torpilleur. La présence régulière de navires chinois autour des îles du Sud-Ouest explique le déploiement des forces d'auto-défense dans la région. En septembre, un contre-torpilleur de la marine chinoise a manœuvré entre Taïwan et Yonaguni. Le commandant Koga a souligné l'importance stratégique de la garnison. "Il est essentiel d'assurer une présence et une surveillance à la frontière du pays 24 heures sur 24, 365 jours par an."

Dans le même temps, conscient des divisions qu'a connues l'île au sujet de l'implantation des forces d'autodéfense, le chef de la garnison tient à ce que les familles de militaires s'intègrent et participent à la vie locale. Les logements officiels ont été répartis dans les trois agglomérations afin de garantir un lien avec chacune d'elles. Le commandant Koga, lui-même en poste avec sa famille, s'occupe par ailleurs d'un club sportif local. En plus de leurs activités quotidiennes, les forces d'autodéfense développent les infrastructures de l'île sur le budget du ministère de la Défense. À la demande de la ville, un terrain de sport a été aménagé dans l'enceinte de la

garnison en novembre de l'année dernière. La piste de course a été spécialement conçue avec neuf couloirs – au lieu des huit habituels – pour que les trois agglomérations puissent concourir en trois équipes lors des rencontres sportives de l'île, où l'athlétisme est très populaire.

Une usine d'incinération des déchets a également été mise en service en août dernier. Les déchets étaient jusque-là enfouis directement, sans être incinérés. Quatre-vingt-dix pour cent des coûts de la construction, environ 2,38 milliards de yens [18,6 millions d'euros], ont été supportés par le ministère de la Défense. Avec le revenu provenant de la location du terrain de la garnison, d'environ 15 millions de yens [117 000 euros] par an, la municipalité a rendu les repas scolaires gratuits en 2014, avant même l'achèvement du site militaire. "Il est fondamental de créer un environnement dans lequel la population locale nous fasse confiance et nous soutienne, notamment dans notre mission de surveillance quotidienne", indique le commandant Koga, mettant en

"Nous dépendons désormais économiquement des forces d'autodéfense. C'est malheureux."

Kenichi Itokazu,
MAIRE DE SONAI

avant les efforts d'intégration des forces d'autodéfense et le financement d'infrastructures par le ministère de la Défense.

Quels bénéfices la ville a-t-elle tirés de l'implantation des forces d'autodéfense? À Sonai, le maire, Kenichi Itokazu, 68 ans, élu pour la première fois en août dernier, m'explique : "Nous n'avons pas été en mesure de redynamiser l'île par nous-mêmes et nous dépendons aujourd'hui économiquement des forces d'autodéfense. C'est malheureux." Pour le maire, la municipalité, de plus en plus dépendante

des subventions du ministère de la Défense, a perdu du terrain ces cinq dernières années.

Depuis l'installation de la garnison, le revenu moyen de Yonaguni s'est hissé parmi les plus élevés de la préfecture en dehors de l'île d'Okinawa. Cependant, le revenu des habitants d'origine n'a pas augmenté; le revenu des militaires s'y est simplement ajouté. La démographie locale décrit de nouveau une courbe descendante. "C'est absurde si, d'un côté, le nombre de militaires augmente, mais que, de l'autre, des habitants s'en vont", s'indigne le maire en forçant le ton. Pourtant, en raison de l'activité croissante des navires chinois dans la zone, il juge les forces d'auto-défense encore insuffisantes. "Si à l'avenir le gouvernement nous demande d'accueillir des troupes supplémentaires, je coopérerai, quitte à mettre en jeu ma carrière politique", assure-t-il.

Un déploiement supplémentaire est déjà prévu à Yonaguni. Selon une déclaration du ministre de la Défense, Nobuo Kishi, en août dernier, la création d'une nouvelle "unité de guerre électronique" est envisagée à l'horizon 2023. Celle-ci aurait pour rôle de brouiller les communications ennemies en situation d'urgence. Il se peut ainsi que la fonction de la garnison, jusque-là limitée à la surveillance, change considérablement.

En continuant vers l'ouest au-delà de la garnison, j'ai atteint le monument marquant le point le plus occidental du Japon. Par temps clair, Taïwan est visible de l'autre côté de la mer de Chine orientale. Au-delà s'étend la Chine continentale. Dans un contexte de tension croissante entre les États-Unis et la Chine autour du détroit de Taïwan, Yonaguni n'a jamais été aussi importante pour la défense du Japon. La crainte de ses habitants de voir leur île transformée en "île militaire" est en passe de devenir réalité.

— **Shinichi Fujiwara**

Publié le 20 novembre



Contexte

Le spectre d'un conflit armé dans le détroit de Taïwan

●●● Le 15 janvier 2020, le journaliste de la **BBC** John Sudworth demande à la présidente taïwanaise, Tsai Ing-wen, quelle est la probabilité d'une guerre avec la Chine? "À aucun moment on ne peut exclure l'éventualité d'une guerre", répond-elle, avant d'ajouter : "Il est très important d'avoir le soutien de la communauté internationale." Près de deux ans plus tard, le 1^{er} décembre 2021, l'ancien Premier ministre japonais Shinzo Abe déclare, lui, qu'"un danger pour Taïwan est un danger pour le Japon. Par conséquent, un danger pour l'alliance Japon-États-Unis", en suggérant que ni son pays ni les États-Unis ne pourraient rester sans réagir si la Chine attaquait Taïwan. Ces propos ont provoqué la fureur de Pékin. "Soixante-seize ans après

la capitulation du Japon à la fin de la Seconde Guerre mondiale, certains politiciens japonais de droite glorifient toujours leur passé militaire", rétorque **China Daily**. "Les propos aberrants d'Abe entraîneront le Japon dans l'abîme", avertit le quotidien. Les promesses très musclées se multiplient. Quand Wang Wenbin, porte-parole du ministère des Affaires étrangères chinois, promet que "quiconque ose revenir à l'ancienne voie du militarisme et défier les limites du peuple chinois s'expose à un bain de sang!", Hu Xijing, rédacteur en chef du journal nationaliste **Huanqiu Shibao**, assure quant à lui que "quiconque voulant empêcher la réunification de la Chine devra sacrifier la vie de ses soldats comme barrière".



SIX PIEDS SUR TERRE

D'autres voix pour un monde durable

UN NOUVEAU PODCAST SIGNÉ **ID4D** **Courrier international**

À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE



Notre Véritable Petit Beurre est fait en France, avec du blé plus durable.

Comme Petit Écolier,
LULU la Barquette, Paille d'Or,
Pepito, Thé...



DU BON BLÉ POUR DE BONS BISCUITS LU

Le blé est l'ingrédient principal de nos biscuits LU, cela nous donne des responsabilités.
C'est pourquoi, en 2008, nous avons créé la Charte Harmony
pour cultiver un blé plus durable.



Blé soigneusement sélectionné

tracé et contrôlé pour
garantir la qualité de
nos biscuits.



Proche de nos biscuiteries

Les champs des agriculteurs
sont situés le plus proche
possible de l'endroit où nous
produisons nos biscuits.



Plus respectueux de l'environnement

3% de la surface des champs
est réservée à des fleurs pour
attirer et protéger les insectes
pollinisateurs.



En partenariat avec les agriculteurs

Plus de 1000 agriculteurs français
appliquent la Charte et reçoivent
une prime à la tonne de blé.

Découvrez en plus sur : harmony.info.

✎ Dessin d'Eva Vázquez paru dans *El País*, Madrid.

INDE

Pigeons volent... et rapportent gros

Dans le nord du pays, les courses de pigeons ont longtemps été condamnées par la société. Mais cette activité traditionnelle connaît un renouveau, notamment grâce aux réseaux sociaux. Et les paris sont très lucratifs.



—Pari Bombay

Le printemps est arrivé à Srinagar, la capitale d'été du Jammu-et-Cachemire [partie du Cachemire administrée par l'Inde], et des nuages légers glissent dans le ciel bleu d'avril. Dans le quartier de Solina, sur le toit-terrasse de sa maison à trois étages, Shabir Ahmad se prépare pour un vol d'essai.

Ce fonctionnaire de 35 ans est colombophile (*kotarbaaz*, en kashmiri). *“Mes oiseaux n'aiment pas le ciel gris. Ils sont enrhumés depuis novembre, car l'hiver est rude ici”*, explique-t-il.

En sortant du pigeonnier, quelques oiseaux viennent se poser sur une structure en bambou. Shabir s'empare alors d'une tige de bambou de 8 à 10 pieds [2,5 à 3 mètres environ] et la fait courir le long de la structure. Ses tapotements, légers mais rapides, frôlent les pattes des pigeons, qui prennent bientôt leur envol, le premier de la saison.

Pendant que le jeune homme nous parle, l'un d'eux se dirige vers un nuage gris. Un faucon fond alors sur lui et le prend en chasse. Sans quitter la scène des yeux, Shabir se met à siffler. Les deux oiseaux sont loin, mais il continue à siffler. *“Le pigeon comprend ce signal, explique-t-il. Plus il vole haut, plus il risque de se faire attaquer par les faucons et les aigles.”* En silence, nous observons l'oiseau – l'un des quelque 400 de Shabir – revenir vers nous.

Passe-temps. Son colombier en bois accueille plusieurs espèces de pigeons, aux couleurs variées. *“Certains noms de races viennent du kashmiri, d'autres sortent de mon imagination : Kalewozul, Zaag Cheen, Doub, Teddy, Zira, Saharanpuri...”* Shabir énumère les noms à toute allure tandis qu'il ouvre la porte de la volière et transperce un sac de maïs. Il nourrit ses volatiles deux fois par jour, à l'aube et à la tombée de la nuit, et leur donne régulièrement de l'eau.

Les *kotarbaaz* comme Shabir peuvent dépenser entre 5 000 et 10 000 roupies par mois [entre 58 et 115 euros environ] pour nourrir leurs pigeons. Le jeune homme leur donne aussi des fruits secs, des pois chiches crus, de l'huile de moutarde et des compléments alimentaires riches en protéines pour leur permettre de prendre des forces avant les courses.

Mohammad Salman élève lui aussi des pigeons. Il est vendeur de rue dans le quartier de Dalgate, à Srinagar. Sa famille est colombophile depuis la fin des années 1980, alors il sait qu'élever des champions est un travail de longue haleine : *“Il faut six mois environ pour préparer la saison. D'abord, les oiseaux couvent leurs œufs bien au chaud dans la volière,*

au plus fort de l'hiver. Chaque année, j'accueille près de cent oisillons, mais ils ne sont pas tous taillés pour la course.” Les concurrents sont sélectionnés grâce aux vols d'essai qui précèdent la saison. Les pigeons peuvent voler plusieurs heures d'affilée avant de rentrer. Il faut environ quarante jours pour les apprivoiser et développer leur instinct de retour au pigeonnier, afin qu'ils ne s'échappent pas, explique Mohammad.

Les passionnés comme lui connaissent bien l'histoire des pigeons voyageurs et leur rôle militaire : durant la Première Guerre mondiale, l'armée allemande utilisait des pigeons pour effectuer des missions de reconnaissance, grâce à des caméras fixées sur leur poitrine. Leur capacité à voler à haute altitude pendant des heures constituait un avantage de taille.

Zareef Ahmad Zareef, célèbre poète et historien local, étudie les courses de pigeons depuis plusieurs décennies.

“L'élevage de pigeons est un passe-temps et un sport pour nous [les Kashmiris], explique le septuagénaire. Il y a trente ans, chaque mohalla [quartier] comptait au moins trois ou quatre éleveurs. Nous avons adapté un sport [de l'État] du Pendjab.” Il fut un temps où



REPORTAGE

chaque vendredi matin, près de 50 colombophiles venus de toute la vallée se retrouvaient au marché de Kak Mohalla, dans le quartier de Nowhatta, pour troquer ou vendre les pigeons qu'ils avaient capturés.

Shabir a découvert les courses grâce à son frère aîné, Fayaz. Celui-ci n'est pas retourné au pigeonnier depuis son mariage. *“Les [familles] hésitent à marier leurs filles à des éleveurs de pigeons, car ils risquent de tomber du toit dans l'excitation des courses, analyse Zareef. C'est une activité qui a longtemps été condamnée par la société.”*

Shabir repère soudain un *Kalewozul* dans le ciel – une espèce très recherchée de pigeon blanc à tête rouge. *“Il appartient à un autre éleveur”*, constate-t-il. Le pigeon perd un peu d'altitude et, quelques minutes plus tard, vient se reposer sur l'une des tiges de bambou qui joutent la volière de Shabir. Saisissant sa chance, le jeune homme approche son bâton de l'oiseau et lui glisse un nœud coulant autour du cou, comme un lasso. Puis il le fait entrer de force dans le colombier : désormais, le pigeon est à lui.

C'est une pratique normale chez les colombophiles du Cachemire. Si certains l'acceptent volontiers, d'autres préfèrent

“Chaque année, j'accueille près de cent oisillons, mais ils ne sont pas tous taillés pour la course.”

Mohammad Salman,
COLOMBOPHILE

se consacrer uniquement à leurs propres oiseaux. Il y a bien d'autres facteurs qui peuvent priver les éleveurs de leurs protégés. Ce jour-là, quand ses pigeons rentrent au bercail, Shabir constate qu'il en manque un. "Parfois, ils reviennent le lendemain, blessés", remarque-t-il avec espoir. Certains de ses meilleurs oiseaux ont été victimes de prédateurs. "Ça fait partie des tests. Ils doivent apprendre à se défendre."

Vidéos populaires. Au Cachemire, les premières courses de pigeons tenaient plutôt de l'épreuve en solitaire. Elles étaient particulièrement populaires lorsque [le conflit pour la possession du Cachemire] battait son plein, et que les habitants vivaient cloîtrés chez eux. Les passionnés apprivoisaient des pigeons puis s'affrontaient dans des courses. "À l'aube, plusieurs éleveurs d'un même quartier libéraient leur oiseau puis notaient l'heure de son retour. Celui qui avait volé le plus longtemps remportait la course", explique Shabir.

Aujourd'hui, ce passe-temps est devenu un véritable sport, avec de gros enjeux. Les récompenses sont parfois énormes : jusqu'à 30 000 roupies [345 euros environ] ou une voiture.

C'est en juin que la saison bat son plein, avec des départs simultanés depuis plusieurs toits.

C'est grâce aux réseaux sociaux, et surtout aux vidéos YouTube postées par les éleveurs pakistanais, que la colombophilie connaît une seconde jeunesse au Cachemire. "Les Pakistanais sont nos modèles, et les réseaux sociaux nous ont permis de découvrir leurs pratiques", révèle Shabir en faisant défiler sur son téléphone les vidéos les plus populaires sur le sujet. Contrairement à celui du Cachemire, le climat du Pakistan permet d'organiser des courses toute l'année, et les vidéos des compétitions sont publiées en ligne.

"Grâce à la vidéo, les courses ne sont plus cantonnées à des zones spécifiques. Des éleveurs de tout le Cachemire peuvent désormais s'affronter", se félicite Aftab Ahmad, un kotarbaaz de Solina qui est aussi arbitre depuis 2019. "Les arbitres sont choisis parmi les éleveurs", explique-t-il. Ce sont eux qui fixent les dates des courses et se rendent à l'aube dans chaque pigeonnier pour voir partir les cinq oiseaux choisis

par l'éleveur et enregistrer leur temps de vol collectif. Avant le départ, le juge applique un tampon sur les plumes des concurrents puis surveille leur vol à l'aide de jumelles, jusqu'à leur retour.

Parfois, pendant les courses, les éleveurs font voler d'autres pigeons hors compétition, pour faire diversion auprès des prédateurs et réduire les risques pour les compétiteurs. "C'est autorisé, explique Aftab, car si un pigeon est pris en chasse ou blessé [par un prédateur], il est éliminé et ne peut être remplacé. C'est comme un carton rouge au foot."

Les courses de pigeons attirent de nouveaux éleveurs chaque année. C'est en juin que la saison bat son plein, avec des départs simultanés depuis plusieurs toits. Bien qu'il n'existe aucune donnée concrète sur le sujet, les colombophiles estiment que 70 courses environ sont organisées chaque année, et qu'à peu près un tiers des éleveurs participent au moins une fois.

Cela fait maintenant dix-sept ans que Shabir a pénétré pour la première fois dans un pigeonnier avec son frère, dans leur maison familiale de la vieille ville de Srinagar. "Je me suis attaché à ces oiseaux, témoigne-t-il. C'est comme élever des enfants :

je les nourris, je les vois couvrir, je regarde les pigeonnettes apprendre à voler, et je les soigne lorsqu'ils sont blessés par un prédateur."

"Les vrais amoureux des pigeons font ça pour le plaisir, souligne Mohammad. Un jour, j'ai gagné 5 000 roupies [près de 60 euros] et un trophée, un gage de reconnaissance de la part de mes amis éleveurs. Mais je n'ai jamais fait ça pour l'argent." Une fois le dernier oiseau rentré dans la volière, il verrouille la porte avec précaution. "Ce sont comme mes enfants."

—Mir Yasir Mukhtar
Publié le 14 octobre

SOURCE



PARI

Bombay, Inde
ruralindiaonline.org/en/

Pari est un site qui se définit à la fois comme un média vivant et comme une ressource d'archives. Il est dédié à tous les aspects de la vie quotidienne, de la ruralité, de la pauvreté en Inde, et rassemble toutes sortes d'écrits, tant journalistiques que littéraires.



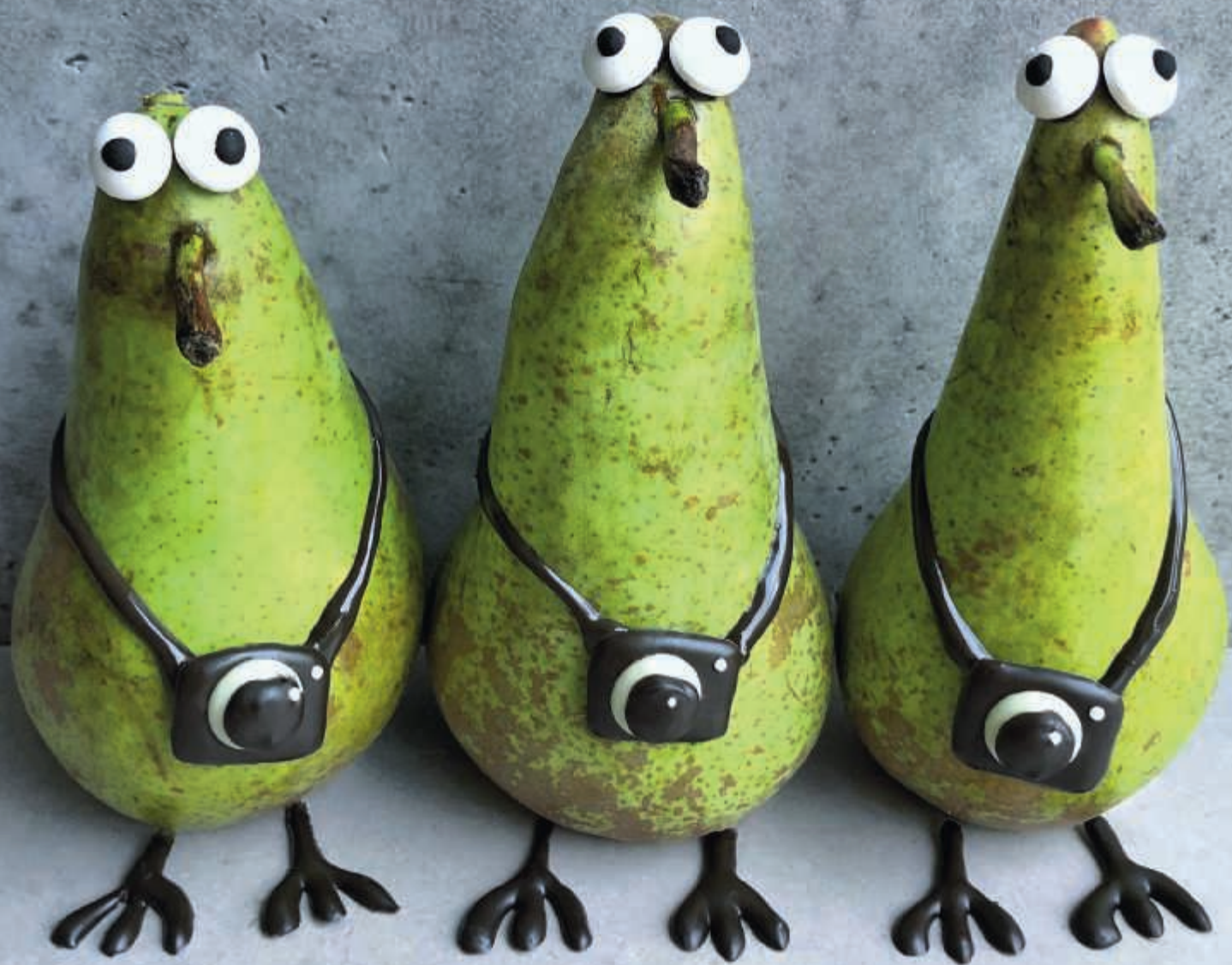
HUGO CLÉMENT
Journal de guerre écologique

Le Livre de Poche

L'ESPOIR RÉSIDE DANS L'ACTION

à la une

QU'EST-CE QU'ON MANGE DEMAIN ?



Nous serons bientôt plus de 9 milliards d'êtres humains sur terre. Neuf milliards de bouches à nourrir. Comment faire pour produire assez d'aliments pour tous sans polluer davantage la planète ? La presse mondiale est allée à la rencontre de celles et ceux qui remettent au goût du jour des variétés de fruits et de légumes oubliés au potentiel surprenant, qui cherchent des semences capables de pousser en zone aride, qui misent sur la technologie. Une chose est sûre, il nous faudra, pour une grande partie d'entre nous, changer de régime.

Allons fouiller dans nos greniers

L'humanité tire 75 % de son alimentation de douze plantes et de cinq espèces animales. Il est essentiel de diversifier ces ressources. Du riz de mer à l'arbre à pain, tour du monde des semences du passé qui pourraient nourrir la planète de demain.

—CNN (extraits) Atlanta

C'est dans les entrailles de poissons qu'Ángel León a entrevu l'avenir des produits de la mer. Petit, le futur chef étoilé avait pour mission de vider les poissons que sa mère cuisinait, ce qui lui a permis d'examiner ce qu'ils mangeaient. *"C'est à partir de là que j'ai commencé à jouer avec la cuisine"*, se souvient-il.

Ángel León, figure emblématique d'Aponiente, un restaurant trois étoiles près de Cadix, dans le sud de l'Espagne, s'inspire de l'océan pour créer des plats dont l'ingéniosité envoûte sa clientèle. Chez lui, tout ou presque est permis : un plat traditionnellement cuisiné avec du veau met la peau de poisson à l'honneur, sur un menu qui propose aussi du plancton.

Selon Ángel León, l'océan est un *"grand garde-manger"*. Il rêve de découvrir de nouveaux ingrédients dans ses profondeurs. Il fait actuellement des expériences avec le riz de mer, une graine extraite de la zostère, plante herbacée des mers de l'hémisphère Nord. La texture de cette céréale est à mi-chemin entre le riz et le quinoa, et elle n'a pas le goût de l'eau de mer, précise le chef, avant d'ajouter qu'on pourrait en tirer de la farine pour faire du pain, des pâtes et des gâteaux.

Déterminé à cultiver ce riz de mer, Ángel León s'est associé au biologiste des milieux marins Carlos Duarte. *"Les prairies sous-marines peuvent être une source d'aliments sains pour les humains, sans que cette culture nécessite d'eau douce, de terres cultivables, d'engrais, d'herbicides ou de pesticides, le tout en piégeant du CO₂",* détaille Carlos Duarte. *Cela paraît presque trop beau pour être vrai, mais c'est pourtant vrai."*

Ne vous y trompez pas, il est indispensable d'explorer d'autres options alimentaires. Aujourd'hui, l'humanité tire 75 % de son alimentation de douze plantes et de cinq espèces animales, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). Plus de 90 % des variétés cultivées ont disparu ces cent dernières années, parallèlement à la standardisation de l'agriculture.

En mettant pour ainsi dire tous nos œufs dans le même panier, nous accentuons la malnutrition et le diabète dans le monde, et nous risquons de saper la viabilité à long terme des récoltes. L'uniformisation des variétés exploitées et leur

production intensive menacent la santé des sols et leur biodiversité et ouvrent la voie aux nuisibles ainsi qu'aux bactéries pathogènes.

Autrement dit, nous devons diversifier notre alimentation et notre agriculture, sans quoi davantage d'êtres humains pourraient être confrontés, à terme, à des pénuries alimentaires. Les scientifiques et les populations du monde entier cherchent à rendre notre alimentation plus durable et trouvent de nombreuses solutions en se tournant vers le passé. De l'Afrique de l'Ouest à l'Amérique du Sud, des plantes et des variétés autrefois courantes, mais tombées en désuétude, révèlent leur potentiel.

Le riz de mer, des prairies marines à la table étoilée de Cadix

C'est le cas du riz de mer, une denrée prometteuse et plus ancienne qu'il n'y paraît. On sait que les Seri (ou Comcaac), ethnies de la région mexicaine de Sonora, mangeaient cette céréale, comme en attestent des preuves remontant

+35 %

DE CROISSANCE ATTENDUE DE LA POPULATION MONDIALE D'ICI À 2050.

Nous serons alors plus de 9 milliards d'êtres humains sur la planète. Mais pour nous nourrir tous, il faudra doubler la production agricole. Pourquoi un tel écart ? Parce que les pays en développement augmentent leur niveau de vie et que leur population passe à un régime de plus en plus carné, donc de plus en plus gourmand en ressources, note **The National Geographic**. Comment nous en sortir, alors que les surfaces dévolues à l'agriculture (cultures et pâturages) représentent déjà plus d'un tiers des surfaces émergées, hors permafrost, et que leur empreinte écologique est lourde ? Le magazine américain propose un plan en cinq étapes. Un : cesser la déforestation. Deux : améliorer les rendements de l'agriculture partout, en ayant recours notamment aux technologies de pointe. Trois : mieux gérer les ressources, économiser l'eau et les intrants, grâce à des connaissances plus précises et grâce aux apports de l'agriculture biologique. Quatre : changer de régime, pour passer à une alimentation moins carnée ; en effet, les surfaces et les ressources mobilisées pour nourrir les animaux d'élevage (bœufs, porcs, volailles, poissons, crevettes...) pourraient être attribuées directement aux humains. Et enfin, cinq : réduire nos déchets, près de 50 % du poids total des aliments sont perdus ou gaspillés avant d'être consommés, rappelle le magazine.

SOURCE



CNN

Atlanta, États-Unis
edition.cnn.com
Fondée en 1980 par le magnat de la presse Ted Turner, Cable News Network (CNN) est la première chaîne d'information continue. Elle est passée dans le giron de Time Warner en 1996. CNN.com a été mis en ligne en 1995. Depuis 2008, le direct CNN y est diffusé gratuitement. Le site produit également des contenus écrits et dispose de sa propre agence de presse depuis 2010.

← Photo Foodbites.

au XVIII^e siècle, explique Juan Martín Bermúdez, directeur de la recherche et du développement et conseiller environnemental pour le restaurant Aponiente. Juan Martín Bermúdez s'est rendu à Sonora, où il a observé les grandes prairies sous-marines qui s'étendent le long du littoral. Des habitants lui ont préparé du riz de mer, mais c'était la première fois en quarante ans qu'ils en cuisinaient.

Sur place, une initiative coordonnée par des écologistes forme des jeunes afin de préserver les traditions, mais ils ont besoin de soutiens, explique-t-il. *"Nous avons le devoir de nous inspirer des populations autochtones et du profond respect qu'elles ont pour les écosystèmes,"* martèle Bermúdez. *Nous sommes sur le point de perdre ces savoirs."*

"Nous devons nous inspirer des populations autochtones et du profond respect qu'elles ont pour les écosystèmes."

Juan Martín Bermúdez, CONSEILLER POUR LE RESTAURANT APONIENTE

Juan Martín Bermúdez les a rapportés en Espagne. Aponiente prévoit de régénérer une partie des zones humides du littoral de Cadix en plantant des zostères importées de Santander, dans le nord de l'Espagne, et de les semer dans les marais salants, dont la plupart sont aujourd'hui abandonnés.

Même si l'expérience est encore balbutiante, Aponiente s'est déjà associé à l'ONG Oceans 2050, dont fait partie Carlos Duarte, afin de recréer des prairies sous-marines dans d'autres régions du monde, comme aux États-Unis, au Mexique et en Europe.

Et Bermúdez précise que les gastronomes ne seront pas les seuls bénéficiaires du projet. *"Si nous plantons des zostères dans ces estuaires, nous attirerons de nombreux invertébrés, de nombreux poissons. La culture du sel, la culture locale, qui est menacée de disparition, trouvera un nouvel élan grâce à cette innovation."*

Ángel León y tient plus que tout, bien plus qu'à l'approbation de ses pairs. *"Découvrir de nouveaux aliments dans la mer m'enthousiasme bien plus que n'importe quelle étoile Michelin,"* insiste-t-il. *Nous laisserons ainsi un héritage bien plus marquant, c'est-à-dire de nouvelles façons de nous nourrir."*

Les pommes de terre andines, une police d'assurance pour le monde

Le jour de son mariage, Esperanza Gabriel a reçu des pommes de terre en cadeau, tout comme son mari, Elmer Chavez. Et à Huancavelica, dans les Andes péruviennes, le couple cultive côte à côte ces dons depuis vingt ans. Ils tirent de la terre des pépites indigo, rose vif, brunes ou blanches ; elles ont toutes des bosses et des protubérances. Ce sont des pommes de terre, mais elles ne ressemblent pas à celles que nous connaissons.

Esperanza et Elmer, qui appartiennent tous deux au peuple Quechua, sont les gardiens de

ces tubercules. Ils cultivent environ 300 types de pommes de terre sur les 4 000 variétés comestibles connues, dont une majorité est endémique des Andes. Ils consomment leur production et en vendent une partie, mais leur activité est aussi une police d'assurance, pour eux et peut-être un jour pour le monde.

“Le lieu où ils cultivent les pommes de terre est une zone à risques”, explique Stef de Haan, chercheur au Centre international de la pomme de terre, à Lima. Les maladies et les aléas météorologiques peuvent frapper, c'est pourquoi multiplier les variétés est “une stratégie pour les atténuer”.

C'est une leçon de bonne pratique agricole. Plus de 1 milliard d'humains consomment des pommes de terre, qui sont la troisième culture vivrière dans le monde après le riz et le blé. Pourtant, on ne vend qu'un très petit panel de variétés dans les supermarchés. Et la monoculture accentue le risque qu'une maladie anéantisse l'intégralité d'une récolte,

Le fonio n'est pas une céréale fragile. Elle peut être cultivée dans des sols rocaillieux, sableux ou acides, et elle nécessite peu d'eau.

comme cela a été le cas en Irlande pour la variété Lumper, dévastée par le mildiou [à partir de 1845]. Une catastrophe à l'origine de la Grande Famine irlandaise (par la suite, des scientifiques ont découvert qu'une pomme de terre sud-américaine comportait un gène résistant à ce mildiou).

“En matière de sécurité alimentaire et de protection environnementale, la diversité agricole est la clé de l'adaptation et de notre avenir”, souligne Stef de Haan. Si nous ne préservons pas dans une banque génétique l'ensemble de ces pommes de terre, nous n'aurons pour ainsi dire aucune option à l'avenir. [Ces exploitations amérindiennes] sont un laboratoire qui n'est pas géré par des scientifiques. C'est un laboratoire qui est depuis plus de dix mille ans aux mains des paysans.”

Le fonio, la graine idéale pour un monde aride

En Afrique de l'Ouest, c'est une céréale surnommée la “graine du paresseux” qui est pressentie pour devenir un aliment de base dans l'une des régions les plus arides du globe.

Le Sahel s'étend sur dix pays au sud du Sahara, où les projections scientifiques annoncent une hausse des températures 1,5 fois supérieure à la moyenne mondiale. Les ravages du dérèglement climatique (sécheresses et crues) frappent déjà les 300 millions d'habitants de cette région, dont plus de 10 % souffriraient d'insécurité alimentaire selon les Nations unies.

Il est urgent de trouver des solutions, notamment dans un pays comme le Sénégal. “Nous devons trouver des plantes adaptées à la sécheresse”, affirme Mame Codou Guèye, chercheuse au Centre d'étude régional pour l'amélioration



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

“Après le burger sans viande, l'œuf végétal”. Une entreprise suisse dit avoir conçu le premier œuf dur végétal du monde. Le journal **Le Temps** décrypte ce marché, qui représente le nouveau terrain de chasse des géants de l'agroalimentaire.

de l'adaptation à la sécheresse (Ceraas), à Thiès, à l'est de Dakar. Cultivé en Afrique de l'Ouest depuis environ sept mille ans, le fonio est “la plante idéale”, souligne-t-elle.

Cette céréale qui pousse vite n'est pas fragile et peut être cultivée dans des sols rocaillieux, sableux ou acides, et elle nécessite peu d'eau et aucun engrais. Mais le fonio n'est pas sans poser de problèmes.

Sanoussi Diakité, ingénieur agronome sénégalais, explique que la production a baissé, car la transformation du fonio est complexe. Un pilage laborieux est indispensable afin de séparer les graines de leur enveloppe, un inconvénient qui l'a poussé à inventer une machine dans les années 1990 : elle permet de décortiquer 5 kilos de fonio en moins de dix minutes, ce qui prendrait des heures en le faisant à la main.

Ce procédé n'est pas encore généralisé, mais le sujet se révèle de plus en plus pertinent, à mesure que les vertus du fonio arrivent aux oreilles du grand public, notamment parce que cette graminée est sans gluten.

Certains sont convaincus que le fonio pourrait devenir une culture d'exportation, et c'est notamment le cas de Pierre Thiam, chef cuisinier sénégalais installé aux États-Unis, qui accommode le fonio dans son restaurant new-yorkais et le vend sous la marque Yolélé dans les supermarchés Whole Foods et sur Amazon.

Nourrir le Sahel est néanmoins la question la plus pressante et cultiver du fonio pourrait avoir d'autres avantages pour les populations locales. Son immense système racinaire freine l'érosion des sols, ce qui est particulièrement pertinent dans une région qui subit une désertification progressive. Sanoussi Diakité évoque par ailleurs le “tapis herbacé” restant une fois le fonio cultivé qui régénère les sols.

“En développant la culture du fonio, nous encourageons la préservation de la biodiversité”, ajoute l'agronome. Tous ces éléments font du fonio une céréale essentielle pour l'environnement.”

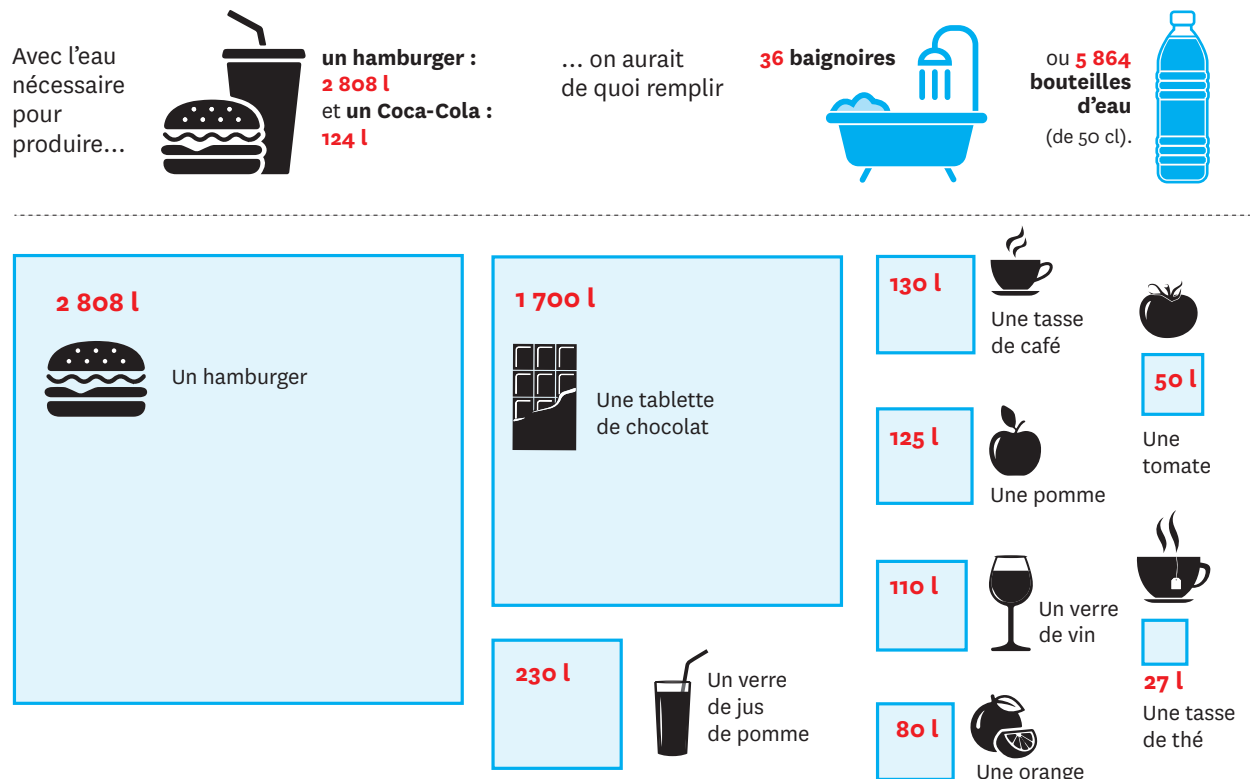
L'arbre à pain ou l'“arbre de vie”

À Hawaï, certaines familles plantent encore un 'ulu à la naissance d'un enfant pour perpétuer une tradition ancestrale liée à un arbre mythique : cette essence endémique de Nouvelle-Guinée a été importée dans l'archipel du Pacifique par des Polynésiens qui se servaient de son bois léger pour construire leurs pirogues, qui tissaient son écorce pour en faire des textiles, qui utilisaient ses feuilles à des fins thérapeutiques et sa sève pour imperméabiliser des surfaces, et qui mangeaient son grand fruit nourrissant. Cet “arbre de vie” portait décidément bien son nom.

'Ulu a ensuite hérité du nom de “fruit à pain”, donné par les Européens, qui trouvaient

Tant d'eau dans nos burgers

L'ONG Water Footprint Network calcule une empreinte hydrique. Par exemple :



L'empreinte hydrique mesure l'utilisation directe et indirecte de l'eau tout au long du processus de la production jusqu'au consommateur.

SOURCE : WATER FOOTPRINT NETWORK



que l'odeur du fruit cuit au feu évoquait celle du pain. Aujourd'hui encore, il conserve une place de choix dans la cuisine traditionnelle, mais l'exploitation de l'arbre a reculé au profit d'autres cultures tropicales.

Diane Ragone travaille pour l'institut Breadfruit sur l'île hawaïenne de Kauai, un organisme qui dépend du Jardin botanique tropical des États-Unis. Elle veut rendre au fruit à pain ses lettres de noblesse. *"L'arbre à pain a de nombreux bienfaits environnementaux"*, explique-t-elle. Sa canopée freine la pluie, protégeant ainsi les sols de l'érosion, et il nourrit plusieurs espèces animales, dont des oiseaux rares.

Il sert aussi aux humains, explique Noel Dickson, agronome au Jardin botanique. L'arbre à pain est, certes, difficile à faire pousser sous certains climats, mais il se plaît beaucoup sous les tropiques et nécessite peu d'attention par rapport à d'autres plantes. *"Il est difficile, surtout à Hawaï, d'être agriculteur et de gagner assez d'argent pour payer les factures"*, souligne Noel Dickson. *Souvent, c'est parce qu'il faut*

acheter des outils ou d'autres choses, comme de l'engrais. Un agriculteur peut réduire les coûts, diversifier son activité et exploiter l'ensemble de ses terrains en faisant de l'arbre à pain le socle de son agroforêt."

Le fruit à pain peut être consommé à diverses étapes de sa maturité : encore vert, le fruit a le goût du cœur d'artichaut ; mûr, il est nourrissant et rappelle le manioc ou la pomme de terre. Sous cette forme, il peut être cuit ou séché pour être transformé en farine. Les fleurs mâles peuvent être confites, ce qui en fait des bonbons.

Faire connaître le fruit à pain en dehors du Pacifique et des Antilles pourrait encourager davantage de personnes à le cultiver et diffuser l'idée que les aliments traditionnels ont le potentiel de protéger la planète et de nourrir ses habitants.

"Il est crucial que l'humanité dispose de cultures durables compatibles avec les spécificités de l'environnement local", insiste Diane Ragone.

—Tom Page

Publié le 1^{er} novembre

Repères

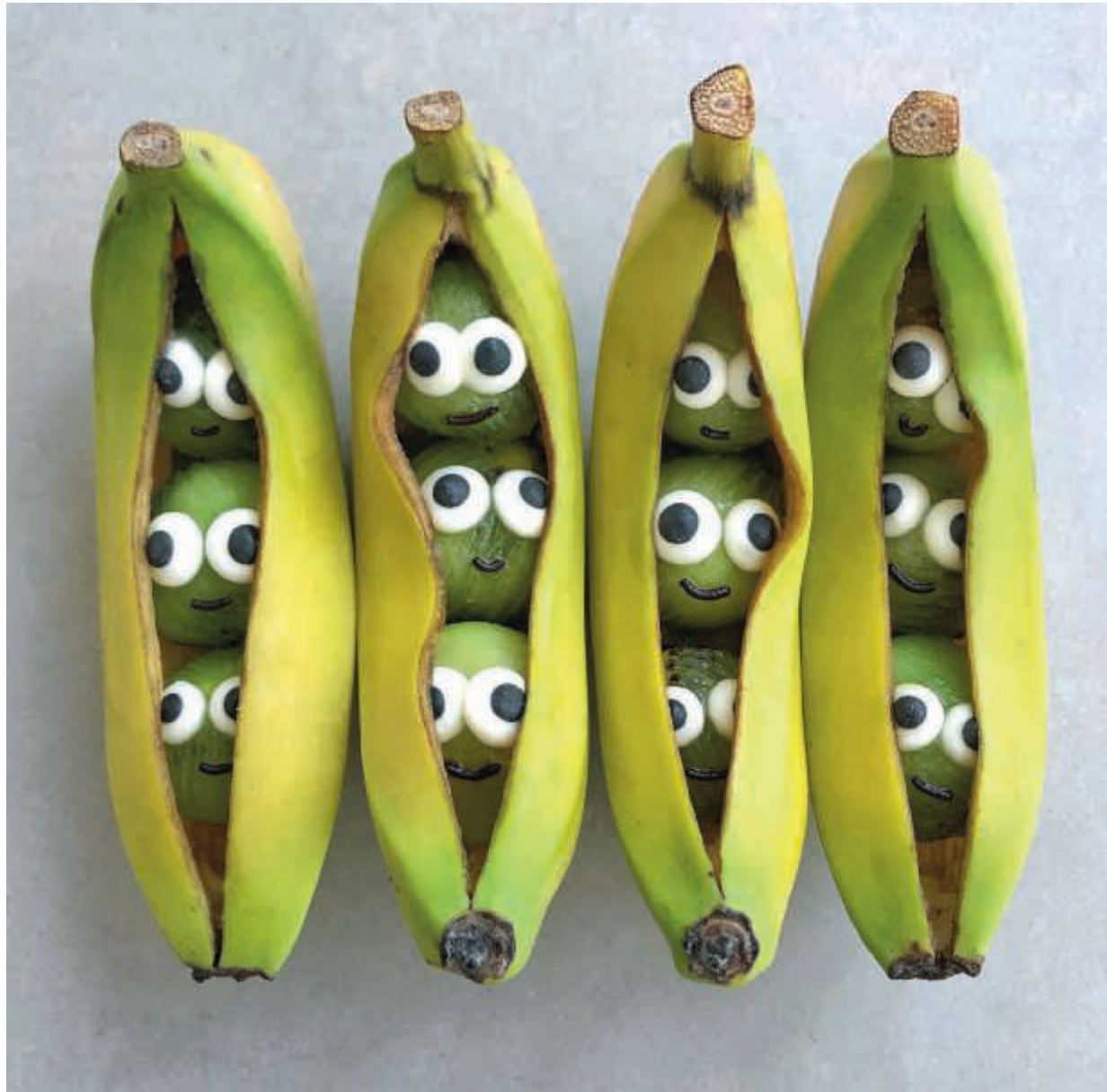
L'intenable régime de l'Anthropocène

●●● *"Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es."* Dans un dossier consacré au *"régime de l'Anthropocène"* – *"quand les désirs humains deviennent une force qui transforme la planète"* – **The Economist** appelle à renverser la maxime du gastronome français Jean Anthelme Brillat-Savarin [1755-1826]. *"Décider d'abord du genre de personne que vous voulez être, et du type d'exploitation des ressources que vous voulez incarner, puis changer le monde de manière à produire une alimentation correspondant à cette vision."* Le régime alimentaire *"hypercarné et incroyablement riche en choix qu'ont adopté les populations les mieux loties de la planète provoquerait la stupeur des générations précédentes"*, observe le magazine britannique. Mais il a également un coût : ce régime est *"cruel pour les animaux et ne tient compte ni de l'avenir des consommateurs ni de celui de la planète"*. *"Et si le système pouvait changer ?"* demande **The Economist** dans une série d'articles consacrés aux nouvelles technologies, outils de transformation du secteur agroalimentaire, capables non pas de maintenir les vieilles formes d'agriculture en les rendant moins cruelles et plus durables, mais de proposer des solutions complètement inédites. *"Les insectes et les algues sont désormais étudiés non seulement pour leur potentiel gustatif, mais comme un moyen de repenser les chaînes alimentaires. Des levures pourraient être programmées pour synthétiser des protéines. [...] L'aquaculture utilisant l'eau salée souterraine promet de fournir des poissons et des fruits de mer frais à des populations vivant loin des côtes"*, affirme le magazine. Mais d'immenses obstacles subsistent, poursuit **The Economist**, alléché mais attentif à ne pas succomber à une *"utopie incohérente et non viable, dopée à la néophilie et permettant à une poignée [de privilégiés] de consommer en préservant leur bonne conscience"*. *"C'est une chose que de produire des hamburgers in vitro, c'en est une autre de convaincre les gens de les manger, et c'en est encore une autre d'en produire des milliards à prix compétitif. L'agriculture verticale dans des tours est peut-être une bonne idée pour l'environnement, mais la culture sur champ reste beaucoup moins chère. [...] Certaines technologies qui semblent aujourd'hui bénéfiques seront source de coûts et de dommages imprévus – exactement comme l'est la viande bon marché."*

↑ Photo Foodbites.

Les photos

Les images qui illustrent ce dossier sont le fruit du travail de l'artiste culinaire danoise **Sine Foodbites**. Elle crée de nouvelles recettes visuelles appétissantes à base de légumes et de fruits et régale ainsi ses enfants et ses 355 000 followers sur Instagram. @foodbites



AU LABO, UN AVANT-GOÛT DU FUTUR

Et si l'avenir de nos assiettes passait par la redécouverte de mets du passé, des insectes aux végétaux oubliés ? C'est le pari d'un laboratoire de recherche sud-africain, qui a entrepris d'étudier les richesses culinaires et nutritives d'aliments traditionnels.

—Daily Maverick Johannesburg

Quand on me parle de fourmis, je me revois dans ce restaurant de Gdansk, en Pologne. Dans le cadre du menu dégustation, on m'avait servi trois variétés de champignons cueillis dans une pinède locale. Les champignons – un bolet jaune, un bolet rude et un bolet moucheté – étaient cuits dans la graisse de canard et fumés au feu de bois. À côté des champignons se trouvaient de minuscules choses noires. Pas de doute possible, c'était bien des fourmis. Le maître d'hôtel m'avait assuré qu'elles étaient très savoureuses : «Elles apportent une note acide et fruitée.» C'était vrai.

Je sais bien que «la consommation d'insectes est une pratique traditionnelle pour un tiers de la population mondiale, principalement en Amérique latine, en Afrique et en Asie», pour reprendre les mots d'un abrégé de la Bibliothèque nationale de médecine. De nombreux amis – qui n'ont généralement tenté l'expérience qu'une seule fois – m'ont également affirmé que les fourmis volantes, frites ou grillées au feu de bois, sont juteuses et délicieuses, mais je ne garantis rien.

N'est-ce pas un peu bizarre que certaines personnes trouvent impensable de manger des insectes, mais salivent d'envie devant des huîtres, se délectent de moules et d'escargots imbibés d'ail, et soient accros au crabe mou ?

C'est en échangeant avec Eric Amonsou, un chercheur en alimentation de Durban [en Afrique du Sud], que le souvenir des fourmis polonaises m'a assailli. «Les insectes font partie

“L'élevage d'insectes a un potentiel énorme. Et je suis convaincu de l'incroyable pouvoir des plantes africaines autochtones.”

Eric Amonsou,
CHERCHEUR EN ALIMENTATION À DURBAN

des superaliments, m'expliquait-il. Ils sont riches en protéines, leur élevage nécessite moins de terre, d'énergie et d'eau que l'élevage traditionnel et laisse une empreinte carbone beaucoup plus faible. Quand je suis allé à l'université du Venda, à Thohoyandou, j'ai vu des vers mopane et d'autres insectes sur les étals des marchés. En Europe, la recherche est très active dans ce domaine, on y étudie notamment des farines et des poudres nutritives pour sportifs à base de criquets.”

Pour qui n'en a pas l'habitude, manger des insectes peut être une véritable épreuve. Eric Amonsou est le premier à l'admettre : «Dans certaines parties du Bénin, d'où [je] viens, les gens consomment des insectes, mais pas dans mon village. Je n'en ai jamais goûté personnellement.”

Les possibilités de recherche et développement dans ce domaine sont très nombreuses en Afrique du Sud, affirme le chercheur. Il est facile d'élever des insectes en cage tout en préservant l'environnement. «J'ai rencontré d'éventuels partenaires en France, témoigne Eric Amonsou. Mais à ma connaissance, notre gouvernement ne fait rien pour encourager ou faciliter ces démarches.”

Au premier abord, les sciences de l'alimentation ne sont pas le volet le plus séduisant de la gastronomie. Mais c'est un secteur d'avant-garde, et tant mieux, au vu des données démographiques. La population mondiale s'élève aujourd'hui à 7,9 milliards d'individus et devrait atteindre 8,5 milliards en 2030, puis 9,9 milliards en 2050. Sans compter le dérèglement climatique, la pollution, les destructions...

De nombreuses alternatives et solutions existent néanmoins, et il faut les explorer, avance Eric Amonsou. *“Notre façon d'élever les animaux, notamment le bétail – à grand renfort d'antibiotiques et de pesticides, sans parler de l'empreinte carbone –, est une bombe à retardement.”*

Un trésor de nutriments. S'il est favorable à la viande de synthèse, Eric Amonsou mise tout de même davantage sur l'élevage d'insectes. *“Il y a un potentiel énorme”,* se réjouit-il. Mais il a surtout une passion bien à lui : *“Je suis convaincu qu'on pourrait exploiter les cultures traditionnelles pour lutter contre la malnutrition, la famine et la pauvreté, pour atteindre nos objectifs de développement durable, préserver l'environnement et encourager une alimentation saine.”*

D'une certaine manière, avec son approche terre à terre de chercheur, il défend les mêmes idées que le mouvement Slow Food : une alimentation bonne, propre et juste, une culture alimentaire locale, le souci de l'origine et de la façon dont nos choix alimentaires se répercutent sur la planète. Et il partage aussi le sentiment de nombreux chefs et gourmets sud-africains – et internationaux – de haut vol, qui défendent les aliments frais, locaux, cueillis sur place, de saison, traditionnels et savoureux, mais aussi la biodiversité, ainsi que les produits bons et sains.

Mais le sujet de prédilection d'Eric Amonsou, que j'avais découvert il y a quelques années lors d'une conférence qu'il animait, c'est *“l'incroyable pouvoir des plantes africaines autochtones”* face aux *“nombreux défis [de la société], notamment le changement climatique, l'obésité, les maladies liées au mode de vie, comme les pathologies cardiaques et le diabète, et l'insécurité alimentaire”*.

Les cultures africaines sont un véritable trésor de nutriments et autres composants bénéfiques pour la santé, assure le chercheur. Les travaux novateurs des scientifiques pourraient permettre la création d'emplois et de nombreux produits commercialisables. À l'heure actuelle, cinq types de cultures sont produits en grandes quantités en Afrique du Sud, et partout ailleurs, explique Amonsou : le riz, la pomme de terre, le maïs, le blé et le soja. Il faudrait les remplacer par des légumineuses, comme le pois bambara – résistant à la sécheresse et parfois qualifié d’*“aliment complet”* car c'est une excellente source de protéines –, mais aussi par des céréales, des tubercules, des légumes feuilles. Les cultures doivent être capables de s'adapter aux variations climatiques et de pousser dans un environnement humide aussi bien qu'aride.

D'après Eric Amonsou, il faut privilégier les espèces riches en micronutriments comme les vitamines, le zinc, le fer et autres minéraux, qui apportent davantage que les aliments classiques,

sont sources d'antioxydants, facilitent l'action des bons microbes et favorisent la santé de manière générale. Il faut également s'orienter vers les aliments qui ne perdent pas tous leurs bienfaits une fois transformés, contrairement à la farine de blé raffinée. *“Elle ne contient plus aucune fibre, plus aucune qualité nutritive. C'est très problématique, en particulier dans les pays en développement”,* met en garde le chercheur.

Eric Amonsou a grandi à Savè, au Bénin. Sur les conseils de ses amis, qui considéraient ces disciplines comme la clé de la réussite, son père l'a orienté vers des études de sciences et d'anglais. Après avoir brillamment terminé le lycée et suivi assidûment un cours intensif d'anglais, Amonsou a intégré l'université d'Ibadan, l'une des plus prestigieuses du Nigeria.

Grâce à ses travaux sur le niébé – cette plante originaire d'Afrique est l'une des plus anciennes consommées par l'homme – au sein d'une équipe internationale, il a ensuite obtenu une bourse de

Il faut s'orienter vers les aliments qui ne perdent pas tous leurs bienfaits une fois transformés, contrairement à la farine de blé raffinée.

l'université du Ghana, où il a effectué un master recherche en sciences de l'alimentation. Après un doctorat dans ce même domaine à l'université de Pretoria, il a signé un contrat de post-doctorat au département de nutrition de l'université du KwaZulu-Natal, à Pietermaritzburg.

En ce moment, Eric Amonsou concentre ses recherches sur le taro. Ce tubercule est bien plus polyvalent qu'on ne pourrait l'imaginer. Un ancien étudiant d'Eric Amonsou fabrique des contenants en *“plastique”* comestible composé de nanocristaux [d'amidon] de taro. Des demandes de brevets ont également été déposées pour des boissons diététiques, dont une à



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

“Les vignerons peuvent-ils s'adapter au changement climatique ?”

Dans cette vidéo, sous-titrée en français sur notre site, le **Financial Times** dresse la liste des régions viticoles qui vont tirer leur épingle du jeu, et de celles qui vont subir de sévères pertes.

← Photo Foodbites.

base de taro et de betterave [et les chercheurs de Durban étudient les propriétés gélifiantes et émulsifiantes du taro, qui pourraient être utiles dans le secteur agroalimentaire].

Eric Amonsou conseille de remplacer la pomme de terre par le taro, meilleur pour la santé. Comme le mucilage du taro – ses bienfaits pour le système intestinal aideront à faire oublier la texture visqueuse de cette substance – ne se dégrade pas lors de la cuisson, l'amidon est libéré progressivement dans l'organisme, ce qui permet d'éviter un pic d'insuline.

Sur le site du département de sciences de l'alimentation de l'université de Copenhague, j'ai découvert une charmante étude impliquant des vers de farine et des sauterelles, deux espèces dont la production est autorisée par l'Union européenne. Dans la présentation de l'étude, Michael Bom Frost, maître de conférences, met en garde : *“Nos habitudes alimentaires doivent changer radicalement si nous voulons parvenir à réduire de 70 % notre influence sur le climat d'ici à 2030, comme s'y est engagé le gouvernement. Mais nous ne pourrions pas convaincre les gens d'opter pour une alimentation plus durable s'ils n'apprécient pas le contenu de leur assiette. Nous avons à cœur de développer l'alimentation de demain, à la fois respectueuse de l'environnement et savoureuse.”* Dans le cadre de ce projet, des petits Danois ont confectionné, puis mangé, des boulettes d'avoine agrémentées de vers de farine et de sauterelles. L'étude aurait montré que certains insectes sont plus rebutants que d'autres, et que les vers de farine pourraient être notre meilleur allié pour une alimentation riche en protéines d'insectes.

Toutefois, il n'est pas toujours facile de trouver les ressources nécessaires pour développer ces innovations, regrette Eric Amonsou, qui a du mal à se procurer du taro. *“Les investisseurs privés refuseront de subventionner nos produits tant que nous n'aurons pas suffisamment de matières premières, c'est-à-dire de végétaux. Il faut que l'État s'engage pour rendre l'agriculture plus attractive, que l'on développe un modèle économique inclusif pour produire les meilleures variétés possibles.”*

Je repense aux fourmis polonaises. Je me demande si Eric Amonsou envisagerait d'étudier les fourmis, après le taro. Je devrais peut-être mettre le sujet sur la table.

—Wanda Hennig
Publié le 12 novembre

Qu'est-ce qu'on boit ?

Les accords vin et insectes



La **fourmi tisserande** a une saveur acidulée, citronnée, qu'un **vin blanc aromatique** aux notes florales et fruitées accompagnera à merveille.



Chenin blanc



Les vins rouges corsés sont les meilleurs compagnons des viandes rouges. La **sauterelle** fait partie des insectes comestibles au goût le plus proche de la viande.



Cabernet sauvignon



Le petit goût de crustacé de la **punaise d'eau géante** se mariera parfaitement avec un **vin blanc aux arômes de beurre**.



Sauvignon blanc

SOURCE : “FOOD & WINE”

SOURCE



DAILY MAVERICK

Johannesburg, Afrique du Sud
dailymaverick.co.za

Le *Daily Maverick* est né sur les cendres de *Maverick*, un magazine d'affaires lancé à la fin de l'année 2005. Mais la société éditrice est emportée par la crise financière de 2008. L'équipe de la rédaction ne renonce pas : elle crée une version en ligne. Audacieux, décalé et réactif, le webzine est devenu l'un des sites phares de la presse sud-africaine.

Religion

Le faux porc est-il **casher** ?

●●● Le mot “porc” était trop difficile à digérer, indique au **Wall Street Journal** le rabbin Menachem Genack, directeur général du plus grand groupe de certification casher du monde, Orthodox Union Kosher. En 2021, son conseil d'administration a rejeté la demande de certification déposée par la société californienne Impossible Foods pour son faux porc d'origine entièrement végétale. Pourtant, “les imitations végétales ont élargi l'horizon culinaire de nombreux juifs pratiquants, indique le journal américain. Le faux fromage a permis l'apparition des cheeseburgers dans les restaurants casher sans enfreindre l'interdiction de mélanger viande et produits laitiers.” Certes, mais les autorités religieuses

ne goûtent guère ces ersatz : on note la même répugnance pour Islamic Services of America, un certificateur halal dont le vice-président fait savoir qu'aucun produit identifié comme du porc ne sera certifié. Selon Timothy M. Hyatt, il est probable que son organisation rejette également les demandes de certification pour toute sorte de viande cultivée en laboratoire, car ce processus “modifie la création de Dieu au niveau de l'ADN”.



Inde

Comment retrouver le goût du mouton ?

●●● “Les gribouillis noirs et blancs sur l'écran granuleux ne signifient rien pour l'œil du néophyte”, prévient le site indien **Scroll**. Mais, pour Vinod Verma, un biologiste de l'Institut Sanjay Gandhi des sciences médicales, à Lucknow, dans l'Uttar Pradesh, “ils sont une source d'euphorie sans limite”. Ces gribouillis, explique **Scroll**, signalent la présence de cellules souches, qui, d'ici “dix à quinze jours”, pourraient “se transformer en cellules musculaires” et peut-être, à terme, en “un morceau de viande de mouton”. “D'ici un an, nous serons capables de la commercialiser”, assure Vinod Verma. Mais la voie de la commercialisation de la viande *in vitro* en Inde est semée d'embûches. “Le plus gros obstacle de tous : obtenir la bonne saveur et la bonne texture. Pour que le mouton ‘cultivé’ se vende, il doit avoir le goût du mouton.” Mais qu'est-ce qui fait que le mouton a le goût du mouton, et le poulet celui du poulet ? “C'est une question avec laquelle plusieurs chercheurs indiens se battent”, indique **Scroll**. L'industrie de la viande *in vitro* est encore naissante en Inde, prévient le site d'information indien. “La diversité culinaire du pays pourrait en partie expliquer cela”, poursuit l'article. Et il faut donc que la viande fabriquée en laboratoire puisse s'adapter à toute sorte de plats. Pour être adoptée par les consommateurs indiens, la viande *in vitro* devra avoir la texture et l'odeur de l'original et être abordable, juge **Scroll**. Mais, surtout, il lui faudra le goût !

Climat

Jusqu'à la lie

●●● Du vin qui vire au sirop, des grappes décimées par le gel... L'urgence climatique change les règles du jeu pour la viticulture. Et, *in fine*, elle les changera aussi pour les amateurs de vin. Dans le centre de l'Italie, sur les terres du chianti, Elena Lapini explique à **The Economist** à quel point décider de la “bonne date pour la récolte” est devenu ardu. Le soleil brûle les grappes, qui donnent un “vin sirupeux et désagréable”. En Bourgogne, les raisins sont cueillis “deux semaines plus tôt qu'à l'époque médiévale”. Certains en profitent, comme l'Allemagne, terre de riesling qui se met au pinot noir, ou la Grande-Bretagne, qui “bénéficie désormais d'un climat idéal” pour le mousseux et “lutte à armes égales avec la champagne”. Cependant, les épisodes

climatiques extrêmes sont de plus en plus fréquents. Le gel en avril a anéanti 90 % de la récolte dans certaines régions françaises, “une perte estimée à 2 milliards d'euros”. Le vignoble que la famille de Samuel Masse exploite “depuis plus de vingt générations” dans l'Hérault est en sursis, raconte **Bloomberg**. “Cette année, le rendement des vignes a chuté de 70 %.” Le viticulteur, qui n'est “plus prêt à parier” sur la monoculture, a repoussé son projet d'olivieraie, la faute aux pluies de l'automne. “Tout l'enjeu, c'est de réussir à faire cette transition, et vite”, dit-il. En Afrique du Sud, avec l'hiver qui dure un mois de plus, François Slabbert, agriculteur de la province du Cap-Nord, veut quant à lui passer aux noix de pécan. Même s'il faut attendre onze ans la première récolte, “cette culture peut être lucrative”, espère-t-il, 95 % de la production du pays étant exportée.

Indonésie

Le pari du “porang”

●●● “Le porang est l'aliment du futur, c'est une nourriture saine, il peut être substitué au riz.” Le quotidien **Kompas** fait écho à l'engouement du président indonésien pour cette plante tubéreuse poussant en abondance dans l'archipel, *Amorphophallus muelleri* (“phallus amorphe”) de son nom savant, en référence à la forme de son inflorescence géante. En 2021, le gouvernement de Joko Widodo a lancé un programme visant à cultiver 100 000 hectares de *porang* avant 2024 (contre 19 950 hectares en 2020), et à développer ainsi une autre option face au riz, imposé comme aliment de base durant la dictature du général Suharto (1967-1998). “Le gouvernement veut

installer la culture du porang dans 15 provinces [sur 34] en l'associant à des industries de transformation", poursuit *Kompas*. Peu calorique, riche en fibres, le tubercule du *porang* a une teneur élevée en glucomannane, utilisé comme épaississant pour fabriquer du papier, de la colle, du gel et des cosmétiques. Le riz *porang*, appelé aussi "riz shirataki", est très prisé au Japon, indique le quotidien. Son prix de vente en Indonésie atteint 12 euros le kilo contre une fourchette allant de 1 à 3 euros pour le riz standard, avec des rendements bien supérieurs.

Recherche

Évitez le "végan transformé"

●●● Nuggets et hamburgers végétaux, faux bacon et substitut de shawarma pour les envies de kebab en fin de soirée... Les allées des supermarchés regorgent aujourd'hui de produits végans transformés. Sont-ils vraiment si bons que ça pour notre santé ? s'interroge le **New Scientist**. Les scientifiques ont certes montré que les régimes végétaliens à base de noix, graines, fruits, légumes et légumineuses non transformés font bel et bien diminuer les risques cardiovasculaires. Mais les produits végans ultra-transformés, comme les substituts de viande, contiennent beaucoup trop de sel et d'additifs, qui risquent d'annihiler ce bienfait et favorisent l'obésité. Or le problème, c'est que les nouveaux venus au véganisme, notamment les jeunes, en consomment de plus en plus. Une étude, conduite en France par l'équipe de Joséphine Gehring, de l'université Sorbonne Paris Nord, portant sur plus de 21 000 personnes, alerte : "La consommation d'aliments transformés par un végétalien pourrait l'emporter sur les avantages pour la santé suggérés par des études antérieures."



Kenya

Une agriculture adaptée aux zones arides

●●● Sous ses rangées de manguiers, Benedict Manyi cultive aujourd'hui des haricots verts, des niébé (légumineuse), des pois d'Angole, des citrouilles et du sorgho. Plus loin, ce fermier kényan mélange la luzerne et le séné [plante médicinale laxative] avec des légumes comme le chou frisé et des plantes comme le bananier ou le papayer. En 2016, rappelle le site d'information **Mongabay**, plus aucun brin d'herbe ne poussait dans sa ferme, située dans le comté de Makueni, région aride du sud-est du Kenya. Mais tout a changé depuis qu'il a adhéré, à l'instar de 35 000 autres agriculteurs kényans, au programme de développement des zones sèches DryDev. Ce projet a été lancé par l'ONG World Agroforestry en 2013 afin d'aider les paysans de plusieurs pays africains à reverdir leurs terres grâce à l'agroforesterie. La méthode est bien adaptée au Kenya, où 80 % du territoire est aride. Elle consiste à cultiver des

plantes fourragères ou comestibles sous les arbres fruitiers afin qu'elles bénéficient de leur ombre rafraîchissante. Le programme DryDev encourage aussi les paysans kényans à recourir au paillage, à la collecte des eaux de surface et au zaï. Une technique qui consiste à faire pousser des plantes dans des trous de la taille d'un bol afin d'y concentrer les eaux de pluie et des matières organiques. Grâce à l'agroforesterie en milieu sec, Benedict Manyi compte doubler sa production dans les cinq ans à venir. Et il se réjouit de voir les oiseaux et les abeilles revenir : "J'ai l'impression d'avoir redonné vie à une génération en voie de disparition."

← ↑ Photo Foodbites.





← Photo Foodbites.

L'agriculture 4.0 : utopie ou cauchemar ?

L'intelligence artificielle nous aidera à alimenter une population mondiale croissante. Mais il faut dès maintenant prêter attention au lien entre technologies et politiques agricoles : c'est aux robots de s'adapter à l'environnement, et non l'inverse.

Tracteurs, moissonneuses-batteuses, drones de surveillance : “Les outils agricoles actuels requièrent des environnements contrôlés pour fonctionner”, observe **Wired**. C'est-à-dire des environnements conçus pour être exploitables par ces machines. De fait, dans ce système, c'est “l'ensemble du processus de culture [qui] se plie aux besoins de la machine”, poursuit Patrick Baur, chercheur américain sur les systèmes alimentaires.

“Ne pourrions-nous pas inverser cette tendance qui fait tant de mal au paysage agricole ?” interroge Thomas Daum dans le magazine américain. Pour cet agroéconomiste allemand, l'intelligence artificielle et les engins autonomes sont

des outils formidables pour répondre au dérèglement climatique et au déclin massif de la biodiversité. “Plutôt que d'adapter l'environnement aux besoins des nouvelles technologies, nous pourrions programmer les technologies pour qu'elles répondent aux besoins de l'environnement.” Il faut permettre aux futurs robots agricoles de fonctionner dans des écosystèmes naturels,

Les futurs robots agricoles devront être plus intelligents que la génération actuelle, ce qui implique des coûts de conception plus élevés.

Décryptage

Le régime idéal pour sauver la planète

●●● Aujourd'hui, plus de 2 milliards de personnes sont en surpoids ou obèses dans le monde, alors que 811 millions souffrent de malnutrition, rappelle l'hebdomadaire scientifique **Nature**. En cause, notamment, le système alimentaire industrialisé occidental. Celui-ci, très carné, génère par ailleurs environ un quart des émissions de gaz à effet de serre de la planète. Un phénomène qui ne peut que s'accroître avec la croissance démographique mondiale. À moins que l'on ne change de régime. La commission EAT-Lancet, réunissant 37 experts de 16 pays, propose un régime idéal flexitarien : à base de végétaux, il réduit la consommation de viande à 100 g par semaine pour une personne de 30 ans, soit moins d'un quart de celle d'un Américain. Les aliments ultratransformés – boissons gazeuses, plats surgelés... – sont proscrits. Ce régime sauverait la vie d'environ 11 millions de personnes chaque année, selon la commission. Reste à l'adapter aux particularités de chaque pays, notamment les plus pauvres.



DANS NOS
ARCHIVES

courrierinternational.com

“Manger mieux”

En janvier 2020, *Courrier international* s'intéressait à nos assiettes. Les plats industriels, les repas à la va-vite ont fait du surpoids un problème mondial. Comment lutter contre la malbouffe ? En retrouvant du plaisir à table et en cuisine. Un dossier à consulter dans notre numéro 1525.

avance le chercheur. Ils pourront participer à l'entretien des haies le long des terres, ou faciliter la polyculture, une pratique durable mais coûteuse.

Mais “le déploiement de robots capables d'effectuer ce genre de tâches pose d'autres problèmes”, riposte *Wired*. Ils devront être plus intelligents que la génération actuelle de robots cueilleurs de laitues, ce qui implique des coûts de conception plus élevés. La construction de ces machines contribue à épuiser l'environnement, rappelle, par ailleurs, la géographe américaine Emily Reisman : “Il faut extraire des minéraux [pour les fabriquer], il faut de l'énergie pour stocker leurs systèmes, et il faudra trouver un moyen de s'en débarrasser à la fin de leur vie.”

Cette utopie écologique envisagée par Thomas Daum – un “jardin d'Éden futuriste” – pourrait finir par se révéler être une dystopie pour les travailleurs, met aussi en garde Emily Reisman. “Dans le meilleur des cas, l'innovation robotique pourrait simplement s'avérer inutile car les agroécologistes auront démontré que de petites exploitations agricoles riches en main-d'œuvre pouvaient être très productives tout en préservant la biodiversité. Dans le pire des cas, elle pourrait exacerber les problèmes déjà existants dans l'agriculture et les secteurs liés aux hautes technologies : l'exploitation dans les mines, des travailleurs programmant des algorithmes dans des conditions de travail indécentes, et le déplacement forcé d'ouvriers qui ne trouvent pas d'emploi.” —



Analyser

les points de vue de l'étranger sur la France



Comprendre

l'actualité du monde



Débattre

des grandes questions qui agitent le monde



Interpréter

les différents éclairages sur l'histoire



Apprendre

en puisant dans les meilleures sources d'information

9,90€
PAR MOIS
au lieu de 18,23 €*
+ 1 an (52 numéros)

VOTRE ABONNEMENT COMPREND :

1 an
(52 numéros)



l'accès au **site Internet** et au **Réveil Courrier** sur tous vos supports numériques.



EN CADEAU



Valeur 9,90 €

L'agenda 2022 de Courrier international

Bon d'abonnement

à retourner à : Courrier international - Service Abonnements A2100 - 62066 ARRAS Cedex 9

☐ **Oui, je profite de cette Offre liberté** pour **9,90 €** par mois au lieu de ~~18,23 €~~* et je recevrai **en cadeau** l'**agenda 2022** de Courrier international. Je complète le mandat SEPA ci-dessous.

☐ **Je préfère régler en une fois 119 €** au lieu de ~~218,80 €~~* et je recevrai l'**agenda 2022** par chèque bancaire à l'ordre de Courrier international

☐ Monsieur

☐ Madame

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

Réduction de plus de **45%****

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site : <https://abo.courrierinternational.com/2021auto1> ou téléphonez au 03.21.13.04.31 (du lundi au vendredi, de 9 heures à 18 heures)

RCO21BA1624

*Prix de vente au numéro. Offre réservée aux particuliers, valable jusqu'au 30/06/2022 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Etranger nous consulter. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.

Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-dessous et je joins un RIB.

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez Courrier international SA à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Courrier international SA. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec celle-ci. Une demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte pour un prélèvement autorisé.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement. Vos droits concernant le prélèvement sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque. Les informations contenues dans le présent mandat, qui doit être complété, sont destinées à n'être utilisées que par le créancier pour la gestion de sa relation avec son client. Elles pourront donner lieu à l'exercice, par ce dernier, de ses droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, de portabilité, de limitation des traitements, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

IBAN - Numéro d'identification international du compte bancaire
BIC - Code international d'identification de votre banque

RÉFÉRENCE UNIQUE DU MANDAT (RUM)

Sera rempli par Courrier international
Paiement récurrent
Fait à :
Le :

Signature obligatoire

Organisme créancier :

Courrier international - ICS : FR11ZZ396542
67, avenue Pierre-Mendès-France - 75013 Paris

trans-
versales.

techno

Économie 50
Signaux 51

Bricolage dans les nuages

Climat. De l'ensemencement des nuages au captage du dioxyde de carbone, les projets de géo-ingénierie foisonnent dans la zone Asie-Pacifique. Certains scientifiques s'en inquiètent.



IKON IMAGES

vaste – et controversée – menée dans la région Asie-Pacifique pour lutter contre le changement climatique en transformant artificiellement l'environnement. C'est ce que l'on nomme la géo-ingénierie, qui consiste également à modifier les précipitations et à retirer du dioxyde de carbone de l'atmosphère, par exemple.

La géo-ingénierie connaît un intérêt croissant dans les milieux scientifiques et parmi les responsables politiques, alarmés par l'état de la situation environnementale. Néanmoins, elle continue de laisser sceptiques de nombreux chercheurs et organisations environnementales, qui soulèvent cette importante question : les gouvernements et les entreprises ne risquent-ils pas d'utiliser l'atténuation des problèmes obtenue grâce à ces nouvelles technologies comme une excuse pour éviter de réduire drastiquement les émissions responsables du réchauffement de la planète ?

Les pionniers de la géo-ingénierie au niveau mondial insistent néanmoins sur le fait que cela pourrait faire partie des grandes solutions pour résoudre la crise climatique.

Refroidir la Terre. Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (le Giec) des Nations unies définit la géo-ingénierie comme *“un vaste ensemble de méthodes et de technologies mises en place à grande échelle dans le but de modifier délibérément le système climatique afin d'atténuer les effets du changement climatique”*.

On distingue souvent deux grandes catégories de techniques : d'une part, celles de gestion du rayonnement solaire (GRS), qui visent à refroidir temporairement la Terre en renvoyant le rayonnement solaire dans l'espace ; d'autre part, celles d'élimination du dioxyde de carbone, qui consistent à séquestrer physiquement le gaz à effet de serre présent dans l'atmosphère.

Le projet d'éclaircissement des nuages de la Grande Barrière de corail de Daniel Harrison n'en est qu'à ses débuts, avec une petite équipe et un budget modeste d'environ 300 000 dollars [266 000 euros] pour son premier essai mené en 2020. Mais celui-ci a déjà prouvé qu'il était possible de produire des gouttelettes

— **Nikkei Asia** (extraits)
Tokyo

Le blanchiment massif des coraux de la Grande Barrière de corail, dû à la hausse des températures mondiales, a poussé des scientifiques à mettre au point un nouveau moyen de défense impressionnant : recomposer les nuages pour mieux bloquer les rayons du soleil.

Les chercheurs ont utilisé une turbine montée à l'arrière d'un bateau pour projeter des panaches d'eau de mer au-dessus de la surface de l'océan. Ces embruns s'évaporent et le résidu salé monte vers les nuages de basse altitude, dans lesquels il favorise la formation de minuscules gouttelettes d'eau. La capacité de ces nuages à renvoyer le rayonnement solaire à ondes courtes [dans

l'espace] s'en trouve renforcée. Et cela empêche les rayons du soleil d'atteindre en grande quantité la mer de coraux située en dessous et de la réchauffer.

“Le récif est en train de se faire massacrer”, telle est l'explication nette et sans bavure que donne l'océanographe Daniel Harrison, maître de conférences à l'université Southern Cross [de Coffs Harbour, en Australie],

pour indiquer pourquoi il juge nécessaire de recourir à un procédé aussi extraordinaire, testé pour la première fois l'année dernière au large de la côte nord-est de l'Australie.

Daniel Harrison dirige des essais sur le terrain de cette technique connue sous le nom d'“éclaircissement des nuages marins”. Son travail s'inscrit dans le cadre d'une campagne plus

✍ *Dessin de Matt Kenyon
paru dans le Financial
Times, Londres.*

d'eau de mer en quantité suffisante grâce à ce procédé de fabrication de brouillard artificiel.

Le laboratoire de Daniel Harrison est le plus important de la planète à se consacrer à la Grande Barrière de corail. Celle-ci a failli être inscrite sur la liste du Patrimoine mondial en péril par les Nations unies en début d'année 2021, mais l'Australie est parvenue à éviter ce classement – et les responsabilités en matière de protection qui en découlent – grâce à un intense lobbying.

Daniel Harrison explique qu'il faudrait décupler le dispositif actuel (en utilisant environ 3 000 buses au lieu de 320) pour produire suffisamment de particules pour éclaircir les nuages voisins d'environ 30 %. D'après des modélisations effectuées par son équipe, cela permettrait de réduire de près de 6,5 % le rayonnement solaire touchant le récif sur une période d'environ deux mois pendant l'été.

Pour en arriver là, l'opération nécessiterait l'installation de 800 à 1 000 stations afin de couvrir les 2 300 kilomètres de la Grande Barrière de corail, ce qui prendra du temps : une dizaine d'années pour un essai complet, selon Daniel Harrison.

Mais sa technique d'éclaircissement des nuages ne convainc pas tout le monde. Ainsi, le climatologue Masahiro Sugiyama, professeur associé à l'université de Tokyo, fait partie de ceux qui réclament davantage d'études sur son efficacité et ses conséquences éventuelles. *"Un refroidissement ponctuel d'un endroit entraîne un changement des flux atmosphériques, et nous ne savons pas quels pourraient en être les effets négatifs"*, met-il en garde.

Malgré le scepticisme de certains, on assiste en Asie à une hausse de la demande de projets d'ingénierie des nuages. Les pouvoirs publics y voient en effet une arme potentielle pour lutter contre les incendies de forêt et les inondations. Cela pourrait également favoriser la production d'énergie hydroélectrique, selon Dwipa Wirawan, de l'Agence nationale indonésienne pour la recherche et l'innovation (la Brin).

Habituellement, l'ensemencement des nuages dans les climats froids consiste à injecter de l'iode d'argent ou une substance

similaire dans l'atmosphère pour imiter les noyaux de glace. Les nuages génèrent ainsi davantage de cristaux de glace, qui tombent ensuite sous forme de flocons de neige ou fondent en gouttes de pluie, en fonction de la température.

Dans les pays tropicaux comme l'Indonésie, la prédominance des nuages chauds implique de recourir à une technique différente. Du chlorure de sodium (autrement dit, du simple sel) est couramment utilisé comme semence pour les grosses gouttelettes d'eau. Lorsque celles-ci tombent, elles entrent en collision avec des gouttelettes plus petites sur leur chemin vers le sol, ce qui accroît l'intensité des précipitations. Ces dernières années, le pays a utilisé des fusées pyrotechniques pour envoyer des produits chimiques d'ensemencement directement dans les nuages.

Dwipa Wirawan et ses soixante collègues géo-ingénieurs du département de modification du temps de la Brin n'ont pas chômé cette année, passant leur temps à se rendre en avion d'une région à une autre. De mars à septembre, la prévention des incendies dans certaines parties de Sumatra et de Bornéo a représenté l'essentiel du travail de leur département. Au début de l'année, l'Indonésie a eu recours à l'ensemencement des nuages pour atténuer la gravité des inondations autour de l'agglomération de Jakarta, en déclenchant des pluies précoces avant que les nuages ne s'approchent de la capitale du pays.

L'opération, qui s'est déroulée de février à mars, a fait chuter les précipitations tombées sur l'agglomération de Jakarta à 112,8 millimètres, contre 188 millimètres les dix jours précédents. Un niveau inférieur à la moyenne de 114,2 millimètres enregistrée pour la même période au cours des dix dernières années, selon les données de la Brin.

L'ensemencement des nuages a aussi été utilisé inversement pour prévenir les incendies dans la province du Kalimantan du Sud, de mars à avril cette année. Cela a provoqué 186,4 millimètres de précipitations dans la province, soit plus de 50 % de plus que le mois précédent, et 17 % de plus que la moyenne enregistrée au cours de la même période de 2011 à 2020. Chaque

opération d'ensemencement de nuages prend en général une trentaine de jours et coûte plus de 10 000 dollars [8 900 euros] par jour, explique Dwipa Wirawan. S'ils trouvent le bon type de nuages, il y a *"80 % de chances que des pluies surviennent". Quand on ensemence les nuages le matin, la pluie tombe dans l'après-midi, et aussi plus tard dans la soirée, sous l'effet de réactions en chaîne."*

L'Indonésie déclenche des pluies précoces pour atténuer les inondations autour de Jakarta.

Dans l'ensemble, l'ensemencement des nuages a permis une hausse des précipitations de 20 à 30 % lors d'opérations visant à augmenter la production d'électricité et les capacités d'irrigation des lacs et des barrages, selon M. Sutrisno, le coordinateur des services de modification des conditions météorologiques à la Brin.

Au départ, l'Indonésie s'est inspirée de l'exemple de la Thaïlande dans ce domaine. Ce pays, déjà deuxième exportateur mondial de sucre, et qui aspire à devenir la "cuisine du monde", est un gros producteur de céréales, d'huile de palme, de maïs, de poisson, de bœuf et de poulet. Les pouvoirs publics thaïlandais

considèrent que les pluies artificielles sont essentielles pour prévenir les dommages pouvant être causés aux cultures par les aléas météorologiques. Le secteur agricole représentant environ 10 % du produit intérieur brut du pays, l'eau est donc essentielle à la subsistance d'environ 8 millions de familles.

Le Bureau royal de la fabrication de pluie et de l'aviation agricole a fait de la modification des conditions météorologiques une priorité, augmentant le budget qui lui est consacré de 30 % au cours des cinq dernières années. Il prévoit par ailleurs de mettre en place sept centres de production de pluie d'ici l'an prochain, dans une démarche visant à éliminer les pénuries d'eau dans presque toutes les régions touchées par la sécheresse, d'ici à 2037.

Cette année, les pouvoirs publics ont fait effectuer plus de 4 000 vols d'ensemencement des nuages entre février – date à laquelle la Thaïlande entre dans la saison sèche – et octobre. La pluie est tombée dans 64 des 76 provinces du pays sur une période de 221 jours, soit un taux de réussite de 80 %, selon le Bureau royal.

Par ailleurs, signe que les émissions de dioxyde de carbone restent hors de contrôle, on note un intérêt croissant pour les techniques de récupération de CO₂ libéré dans l'atmosphère.

Mais la technologie la plus avancée, connue sous le nom de "captage direct dans l'air" (CDA, ou DAC, en anglais), n'en est encore qu'à ses balbutiements, et certains la considèrent comme une stratégie de dernier recours pour une planète mal en point.

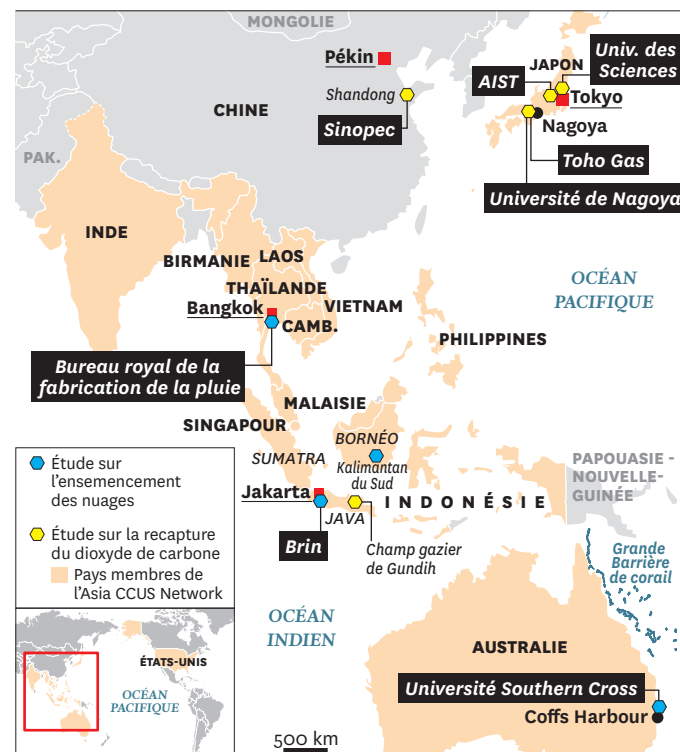
L'idée du CDA est d'extraire le dioxyde de carbone de l'air pour le réemployer. Le gaz peut être stocké dans des formations géologiques profondes ou utilisé pour fabriquer des produits tels que du carburant, des produits chimiques, des boissons gazeuses ou des matériaux de construction. Lorsque le gaz est enfoui sous la surface de la terre, il est définitivement retiré de l'atmosphère, ce qui peut même aboutir à des émissions négatives de CO₂.

Filtres chimiques. Diverses approches sont utilisées pour ce faire. Dans le cas d'un procédé par voie humide, on fait passer l'air à travers des solutions chimiques qui éliminent le dioxyde de carbone, tout en renvoyant les autres gaz constitutifs dans l'environnement. On peut aussi utiliser une technologie solide [ou voie sèche] de captage direct du CO₂ dans l'air par des filtres qui se lient chimiquement à lui. Une fois chauffés, ces filtres libèrent le gaz concentré, qui peut alors être capturé pour être stocké ou utilisé.

Pour Wim Thiery, climatologue à l'université belge Vrije Universiteit Brussel, l'élimination du dioxyde de carbone fait partie des outils nécessaires pour prévenir un changement climatique catastrophique : *"De nombreux scénarios tablent sur un réchauffement de 1,5 °C supposent des émissions nettes nulles vers 2050, puis des émissions nettes négatives dans la seconde moitié du XXI^e siècle."*

D'après les conclusions du Giec en 2018, il se peut qu'après 2050 on ait besoin de capturer et d'enfouir des milliards de tonnes de dioxyde de carbone.

Mais le CDA est beaucoup plus difficile à mettre en œuvre que les procédés déjà existants, qui prélèvent le dioxyde de carbone dès son émission dans des installations industrielles comme des centrales électriques au charbon. Le CDA est coûteux, plus difficile à développer à grande échelle et nécessite des technologies plus sophistiquées, car il traite des



47 ← concentrations de gaz bien plus faibles. Le captage et le stockage de CO₂ (CSC) dans l'industrie revient actuellement de 60 à 120 dollars [de 53 à 106 euros] la tonne de dioxyde de carbone capturé, indique Mhairidh Evans, analyste en chef chez Wood Mackenzie, contre 600 dollars [530 euros] ou plus par le CDA, car il faut énormément d'énergie pour porter l'air à très haute température pour extraire le CO₂.

Gaz recyclé. Ceux qui critiquent cette technologie pour son coût estiment également que ses bénéfices sont trop faibles. Selon un rapport publié en juin par la Coalition for Negative Emissions (CNE), les projets en cours de développement dans le monde ne permettraient d'éliminer qu'environ 150 millions de tonnes de dioxyde de carbone d'ici à 2025, ce qui ne fait vraiment pas grand-chose par rapport à l'ensemble des émissions mondiales, qui ont atteint le chiffre record de 59 milliards de tonnes en 2020.

Les groupes de défense de l'environnement craignent par ailleurs que le CSC ne fasse perdre à l'humanité un temps précieux, alors qu'elle ne peut pas se le permettre. Pour Greenpeace Japon, "il ne faudrait pas que le programme soit financé par des fonds publics au détriment des investissements dans les énergies renouvelables et en faveur de l'amélioration de la performance énergétique", ni servir de raison pour justifier la construction de nouvelles centrales électriques à combustibles fossiles.

Les projets de captage direct du CO₂ dans l'air constituent néanmoins [malgré leur coût] une composante importante de nouveaux axes de recherche comme le programme de R & D Moonshot, lancé par le Japon en 2020, un plan de 1 milliard de dollars qui s'intéresse notamment à la lutte contre le réchauffement climatique.

Parmi les recherches japonaises actuelles sur le CDA figure un projet mené conjointement par l'université de Nagoya, l'université des sciences de Tokyo et la société Toho Gas de Nagoya. Il vise à exploiter l'énergie libérée lors de la transformation du gaz naturel liquéfié (GNL) en gaz pour être acheminé dans les foyers et les entreprises. La technique CDA

employée consiste à absorber le dioxyde de carbone dans une solution alcaline, qui passe ensuite dans une tour de désorption pour libérer le gaz à basse pression. Après cela, le CO₂ est refroidi au GNL dans une cuve de sublimation où il se transforme en un solide : la neige carbonique (également appelée "glace sèche"). Cette neige carbonique, que l'on connaît parce qu'elle permet de créer le brouillard utilisé comme effet scénique dans les concerts et les pièces de théâtre, peut ensuite être utilisée à diverses fins industrielles ou être stockée.

Il existe au Japon un autre projet de CDA, en phase encore peu avancée, qui fait appel à des agents biologiques : à l'Institut national japonais des sciences et technologies industrielles avancées (l'AIST), Souichiro Kato tente de récupérer le dioxyde de carbone en modifiant génétiquement une bactérie, la *Ralstonia eutropha*. Grâce à cette technologie, on pourra "non seulement diminuer les quantités de dioxyde de carbone, mais aussi le transformer en une ressource" comme du bioplastique, assure le chercheur.

Des milliards de tonnes de CO₂ devront sans doute être capturées et enfouies après 2050.

Que faire des grandes quantités de dioxyde de carbone capturé ? C'est un épineux problème que s'attachent à résoudre les chercheurs au Japon. Le pays ne peut en effet stocker qu'environ 140 milliards de tonnes de ce gaz sur son territoire, selon l'Institut mondial du CSC ; il lui faut donc exploiter des capacités présentes dans d'autres pays. L'Asie du Sud-Est propose souvent des solutions intéressantes, car elle compte de nombreux gisements de pétrole et de gaz épuisés qui pourraient être utilisés pour injecter du dioxyde de carbone sous terre, nous a expliqué un responsable du ministère de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie japonais.

En juin, le Japon, les États-Unis, l'Australie et dix pays d'Asie du Sud-Est ont lancé l'Asia CCUS Network [réseau asiatique de CSUC, pour captage, stockage et utilisation du dioxyde de carbone]

afin de mettre en place une collaboration. "L'Asie du Sud-Est dispose d'un beau potentiel, mais elle n'a pas d'argent pour l'exploiter. Ce sont donc le Japon, les États-Unis et l'Australie qui apporteront les financements nécessaires", a précisé un responsable du gouvernement japonais.

Un autre projet du réseau concerne le lancement de la première opération de captage et de stockage du dioxyde de carbone d'origine industrielle en Asie du Sud-Est par des sociétés japonaises en partenariat avec des organismes indonésiens. L'objectif est de capturer le dioxyde de carbone issu de la production de gaz naturel dans le champ gazier indonésien de Gundih et de commencer à l'injecter sous terre d'ici à 2025.

Essais chinois. En Chine, premier pays émetteur mondial de gaz à effet de serre, le captage du CO₂ fait officiellement partie des efforts déployés pour atteindre l'objectif ambitieux de neutralité carbone d'ici à 2060. Mais l'engagement du pays en faveur de cette technologie laisse un peu dubitatif. "Les décideurs chinois font preuve d'une grande tiédeur [en matière de CSUC]. Seuls des projets pilotes ont été mis en place jusqu'à présent", a indiqué Yan Qin, analyste bilan carbone chez le fournisseur de données Refinitiv.

China Petrochemical a annoncé en juillet la construction d'un projet CSUC dans la province côtière du Shandong. Avec une capacité de captage annuelle de 1 million de tonnes, c'est de loin le plus grand des 40 projets CSUC en cours d'exploitation ou de construction en Chine, selon un rapport publié en juillet par l'Agence chinoise de planification de l'environnement.

Mais, même une fois achevé, il ne permettra de réaliser qu'une infime partie de l'objectif des 1,82 milliard de tonnes de dioxyde de carbone que Pékin a déclaré vouloir capturer d'ici à 2060. Cet écart abyssal en dit long sur le chemin qu'il reste à parcourir avant que la géo-ingénierie ne devienne une arme indispensable dans la lutte contre le réchauffement de la planète.

—Akane Okutsu,
Erwida Maulia, Apornrath
Phoonphongphiphat
et Ck Tan

Publié le 2 novembre

LA LETTRE TECH



Tous les quinze jours,
l'actualité de la Silicon
Valley vue des États-Unis

PHILIPPE COSTE, à New York

Un monde sans Amazon et l'embauche asynchrone

Bon, personne n'en est mort, et l'incident reste une brouille. Mais la panne, pendant toute la journée du 7 décembre, d'Amazon Web Services (AWS), la filiale de l'empire Amazon qui assure le tiers du réseau dans le cloud des entreprises américaines, a révélé l'emprise de la Big Tech. Au siège de l'ONU, à New York, les traductions simultanées ont été stoppées net en plein débat à l'Assemblée générale. Quartz raconte une journée où rien ne marchait : Alexa, vital pour des milliers de personnes âgées, a fait la sourde oreille, les conférences sur Meetup ont été annulées, les réservations de Delta et Southwest Airlines rendues inaccessibles. En prime, Netflix ne marchait plus. Toute la gamme de l'électroménager dit "intelligent" a vu son QI s'effondrer. Le cafouillage d'AWS a provoqué le chaos chez Amazon. Les centaines de milliers de livreurs, privés de feuille de route, ont tué le temps en tapant le carton. Amazon n'a toujours pas expliqué la panne, mais le débat sur la centralisation extrême des services informatiques est enfin ouvert.

Hôtel du bon cobalt

Vous cherchez la Samarcande du zéro carbone ? Le **New York Times** l'a trouvée à Kinshasa, au bord du fleuve Congo, dans un palace du même nom, mué en épicerie du négoce du cobalt. La République démocratique du Congo regorge de ce minerai essentiel pour les batteries de voitures électriques. Alors que son prix a doublé depuis cet été sous l'effet de la demande, dopée en grande partie par la nouvelle donne écologique des États-Unis, les businessmans se bousculent à l'hôtel Fleuve Congo. Le musicien Akon et Dikembe Mutombo, l'ancienne star américano-congolaise du basket, y croisent le sulfureux loueur de mercenaires Erik Prince et le financier texan

Gentry Beach, deux proches de Donald Trump, en quête de "mégadeals".

Transition féroce

La future géopolitique des énergies propres est magistralement décrite dans un article de **Foreign Affairs**. La transition énergétique promet des décennies de chaos où certains États pétroliers trouveront le moyen de s'enrichir malgré le déclin des énergies fossiles, tandis que le retour inévitable du nucléaire civil provoquera une concurrence féroce entre les Occidentaux et les leaders du secteur russes et chinois. La Chine, qui détient la majorité des matières premières indispensables, pourrait en faire un instrument de chantage. Le mirage d'un monde zéro carbone fraternel se dissipe.

L'avatar

Les entretiens d'embauche n'étaient pas assez stressants que voilà l'interview asynchrone. Le candidat répond en vidéo et en temps limité à des questions posées par un avatar ou un interlocuteur pré-enregistré. L'intelligence artificielle se charge d'analyser les mouvements, le ton et l'attitude générale du malheureux sujet pour en déduire ses qualités. Selon **The HR Digest**, la bible des ressources humaines, cette méthode "un peu déshumanisée" nourrit déjà des "coachs" spécialisés qui conseillent aux candidats de montrer "le plus d'enthousiasme possible". —



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

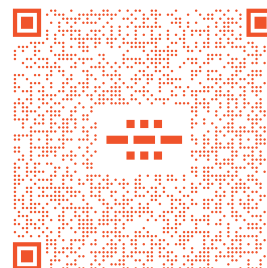
Inscrivez-vous sur notre site pour recevoir chaque mardi **La lettre tech**.

A photograph of a rescue operation on the sea. Three crew members in orange helmets and life jackets are on a red inflatable boat. One person is being pulled out of the water by a rope. The background is a calm blue sea under a clear sky.

RÉPONDEZ À CE SOS

SOS
MEDITERRANEE

Votre don est vital
pour sauver des vies.
don.sosmediterranee.org



ÉCONOMIE



La pandémie a creusé les inégalités

Patrimoine. Environ 3,5 % des richesses mondiales appartiennent à 2 750 milliardaires, contre 2 % aux 50 % les plus pauvres, selon le rapport 2022 sur les inégalités codirigé par Thomas Piketty. Revue de presse.

Un monde d'inégalités croissantes. Ils sont "environ 2 750 milliardaires à contrôler 3,5 % de la richesse dans le monde", selon le rapport sur les inégalités mondiales 2022 publié le 7 décembre, résume **Bloomberg**. Le Laboratoire sur les inégalités mondiales, codirigé par l'économiste français Thomas Piketty, affirme que "la part de la richesse mondiale détenue par les milliardaires a atteint un niveau record pendant la pandémie". Tandis que "la moitié la plus pauvre de la population mondiale est pratiquement dépourvue de patrimoine, puisqu'elle ne possède que 2 % du total".

Les conclusions de l'étude menée par une centaine d'économistes de tous les continents sous la double direction de l'École d'économie de Paris et de l'université de Californie à Berkeley "viennent alimenter le débat sur l'aggravation des inégalités au cours de la crise sanitaire, qui a davantage touché les économies en développement que les économies avancées", relève le média économique américain.

Les effets de la pandémie sur les inégalités "succèdent à des décennies de politiques souvent conçues pour les individus en haut de l'échelle et s'appuyant sur l'idée d'un

'ruissellement' qui permettrait à tout le monde d'en profiter", affirme Lucas Chancel, codirecteur du Laboratoire sur les inégalités mondiales. Il explique à **Bloomberg** que "cette polarisation est venue s'ajouter à un monde qui était déjà très inégalitaire avant la pandémie". Selon le coordinateur du rapport, "les milliardaires ont accumulé 3 600 milliards d'euros de patrimoine pendant cette crise". Dans le même temps, selon la Banque mondiale, "quelque 100 millions de personnes sont tombées dans l'extrême pauvreté".

"Les inégalités dans le monde sont aussi marquées qu'à l'apogée de l'impérialisme occidental au début du xx^e siècle", commente **The Guardian**, comme si "trente ans de mondialisation du commerce et de la finance avaient creusé le fossé entre les riches et les pauvres".

Les inégalités sont aussi de genre. "La part des revenus du travail perçue par les femmes dans le monde est inférieure à 35 % aujourd'hui", contre près de 30 % en 1990. Un résultat "toujours loin de la parité avec les hommes", constate la **BBC**. Le tableau général, qui établit que les 10 % les plus riches détiennent de 60 % à 80 % des richesses dans le monde, doit être nuancé par de "nettes disparités" régionales, note **Bloomberg**. Même si les inégalités ont diminué entre nations au cours des deux dernières décennies, elles se sont en effet creusées dans la plupart des pays. L'Amérique latine et le Moyen-Orient sont les régions les plus inégalitaires du monde, plus de 75 % de la richesse y étant détenue par les 10 % les plus riches. Suivent la Russie et l'Afrique subsaharienne, tandis que la région la plus égalitaire du monde est l'Europe.

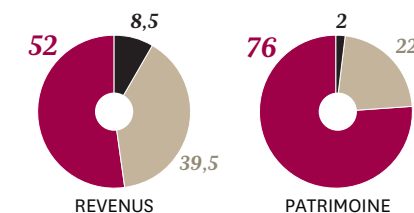
Endettement. Les écarts de richesse entre Américains pauvres et riches ne sont guère différents de ceux observés au début du xx^e siècle, constate la chaîne américaine **CBS**. Les citoyens américains "les plus pauvres prennent du retard par rapport à d'autres pays". En Inde, constate **The Indian Express**, "les 10 % les plus riches détiennent 57 % du revenu national total, tandis que la part des 50 % les plus pauvres n'est que de 13 % en 2021". Et "même si les pays se sont enrichis au cours des quarante dernières années, leurs gouvernements se sont considérablement appauvris, une tendance qui s'est amplifiée avec la pandémie", explique le quotidien indien. Selon les auteurs du rapport, "la part détenue par les acteurs publics est proche de zéro ou négative dans les pays riches, ce qui signifie que la totalité de la richesse est entre les mains du secteur privé". La pandémie, qui a vu les gouvernements s'endetter massivement pour mener leurs politiques de soutien à l'économie, a encore accentué le phénomène. Cependant, ces politiques de soutien ont été "essentiels pour contrer l'augmentation des inégalités". Lucas Chancel explique : "S'il y a une leçon à tirer, c'est que l'inégalité est toujours un choix politique."

—Courrier international

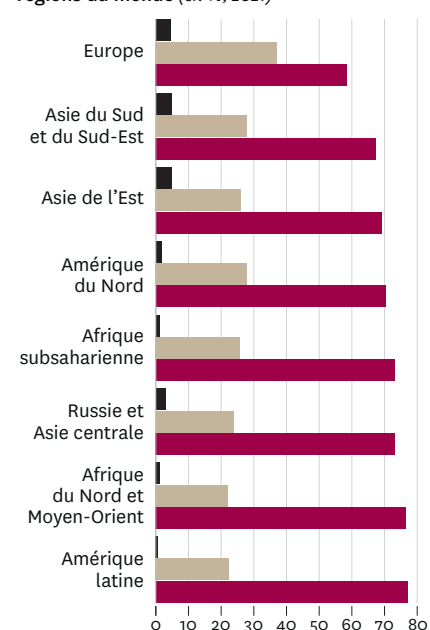
Les riches captent l'essentiel des richesses...

■ Les 10 % les plus riches
■ Les 40 % du milieu
■ Les 50 % les plus pauvres

Part des revenus ou du patrimoine dans le monde (en %, 2021)

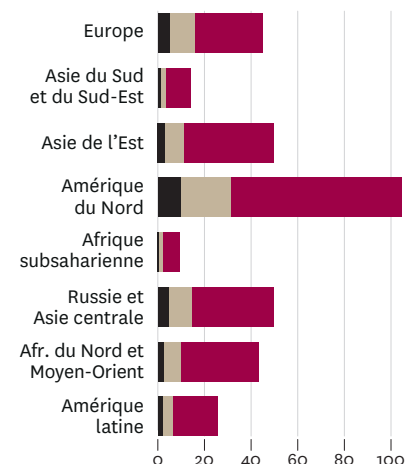


Part du patrimoine total dans les différentes régions du monde (en %, 2021)



... et polluent plus

Émissions de CO₂ par personne et par an (en tonnes, 2019)



SOURCE : RAPPORT MONDIAL SUR LES INÉGALITÉS 2022

Une collection
Le Monde

Dans le Londres des années 1900,
le roi des détectives
sonne le glas du crime parfait.

SHERLOCK HOLMES

COLLECTION

Redécouvrez les mythiques enquêtes
du plus célèbre des détectives privés

L'intégrale des affaires et énigmes dans une magnifique
édition illustrée, inspirée des publications originales de
« The Strand Magazine » et accompagnée de livrets
inédits sur Sherlock Holmes

Le volume 1 • le livret
« LE CHIEN DES BASKERVILLE »

3,99 €
SEULEMENT!

En vente sur www.collectionsherlockholmes.fr
Dès le mercredi 22 décembre chez votre marchand de journaux

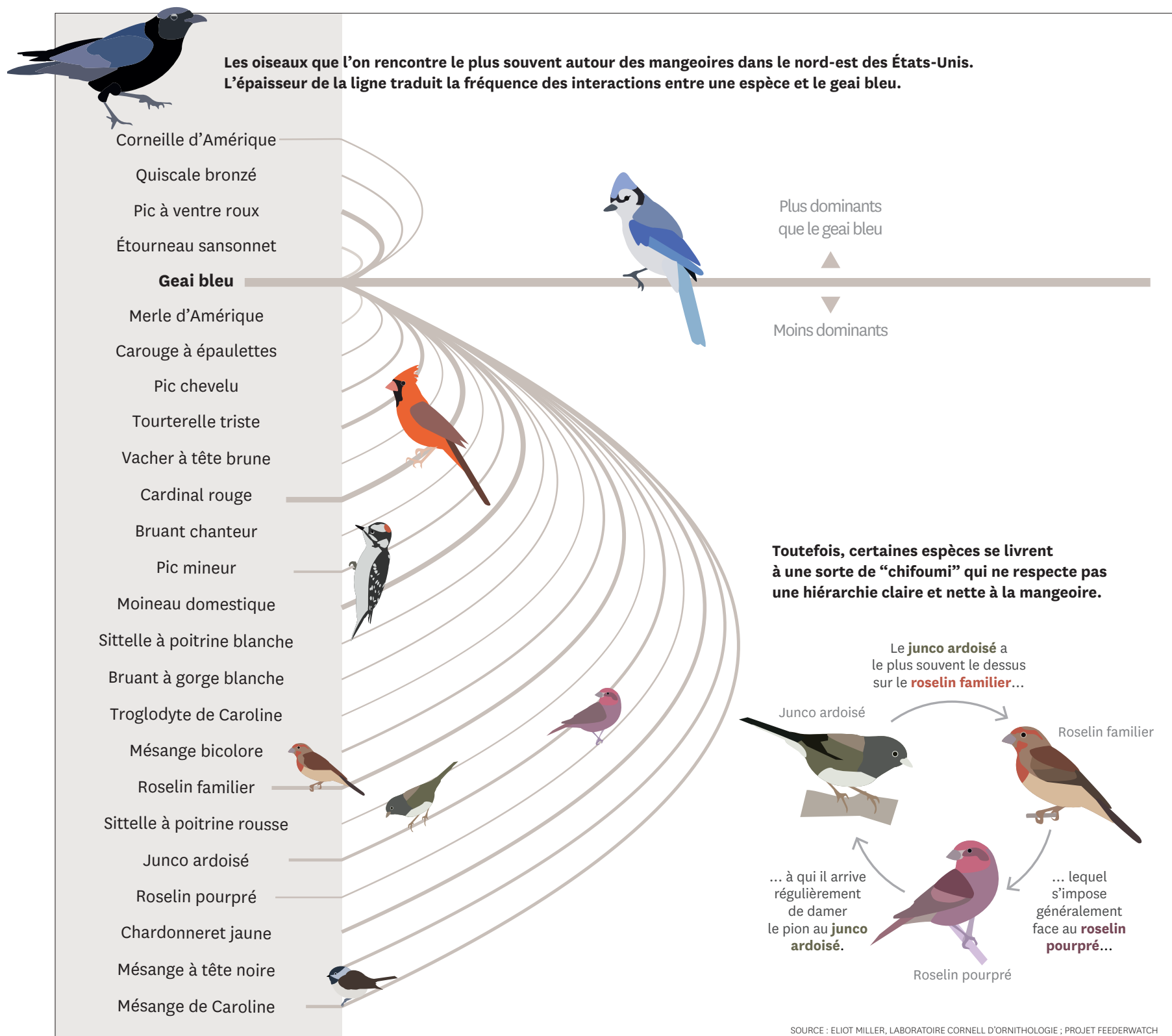


signaux

Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

C'est qui, le big boss de la mangeoire ?

Une hiérarchie très stricte commande l'accès à la mangeoire chez les oiseaux. Et le patron, c'est la corneille d'Amérique.



SOURCE : ELIOT MILLER, LABORATOIRE CORNELL D'ORNITHOLOGIE ; PROJET FEEDERWATCH



La source

THE WASHINGTON POST. Le quotidien a consacré un grand article et cette infographie, publiée le 28 novembre, à la hiérarchie qui gouverne l'accès à la mangeoire. Il s'est inspiré d'une étude basée sur l'analyse de 100 000 interactions

d'oiseaux. Au sommet de l'échelle, on trouve la corneille d'Amérique. Et en bas, la mésange. La violence n'est pas de mise : la plupart des interactions se terminent par une retraite rapide et non par un combat, indique le quotidien américain.

360



MAGAZINE

Berlin, me voilà ! • Voyage..... 56
 Les mystérieux guerriers des nuages • Histoire.. 58

Littérature, une année africaine

Au cours des mois écoulés, des écrivains africains ou issus de la diaspora ont raflé certains des plus prestigieux prix littéraires décernés dans le monde occidental. De quoi ces récompenses sont-elles le reflet ? Que disent ces succès de l'évolution du regard porté sur les auteurs du continent ?

— *The Guardian*, Londres

C'est une grande année pour la littérature africaine", a déclaré Damon Galgut en recevant, début novembre, le Booker Prize [l'un des prix littéraires les plus prestigieux du monde anglophone] pour son roman *The Promise*. Le livre raconte l'histoire d'une famille afrikaner prise dans la tourmente des bouleversements politiques et sociaux qui ont suivi la fin de l'apartheid. "C'est au nom de toutes les histoires racontées ou oubliées, des écrivains connus ou inconnus issus de ce remarquable continent d'où je viens, que j'aimerais accepter ce prix."

Ce n'était pas disproportionné. L'attribution du Booker à Galgut vient clore une année faste pour la littérature africaine. En juin, le deuxième roman de David Diop, *Frère d'âme* [paru en 2018 au Seuil], qui raconte une histoire poignante inspirée de la vie des tirailleurs sénégalais durant la Première Guerre mondiale [auxquels appartenait l'arrière-grand-père de l'écrivain français], a remporté l'International Booker Prize [qui récompense les romans traduits en anglais]. Ces dernières semaines, le Sénégal

a encore été à l'honneur avec le prix Goncourt attribué à Mohamed Mbougar Sarr pour *La Plus Secrète Mémoire des hommes* [éditions Philippe Rey et Jimsaan] – une première pour un auteur d'Afrique subsaharienne.

En octobre, le prix Nobel de littérature a été attribué à Abdulrazak Gurnah. Né sur l'île [tanzanienne] de Zanzibar, l'auteur est arrivé en Grande-Bretagne en 1968 pour fuir la révolution en cours dans son pays. Ses dix romans explorent les thèmes de l'exil et de la dislocation des liens. L'œuvre de Gurnah, qui comprend les romans *Paradis* et *Près de la mer* [traduits chez Denoël] ou encore, plus récemment, *Afterlives*, est reconnue par la critique pour la subtilité et la puissance de son analyse des "ravages tragiques" infligés à certains pays à l'époque postcoloniale. Grâce au Nobel, elle va pouvoir toucher un plus grand nombre de lecteurs.

Tout comme Galgut, la romancière sud-africaine Karen Jennings figurait sur la liste des finalistes du Booker cette année pour son roman *An Island*, qui narre la rencontre entre un gardien de phare et un réfugié. Cette sélection va également lui permettre d'élargir de façon importante son lectorat. Avant l'adoubement par le Booker, *An Island* avait été tiré à seulement 500 exemplaires [par la petite maison d'édition britannique Holland House Books]. Depuis, des milliers d'exemplaires supplémentaires ont été commandés. L'autrice britannico-somalienne

Nadifa Mohamed avait, elle aussi, été pressentie pour le Booker avec *The Fortune Men*, l'histoire d'un marin somalien accusé à tort de meurtre au pays de Galles, inspirée d'une erreur judiciaire qui avait secoué le quartier de Tiger Bay, à Cardiff.

Se projeter dans l'avenir à partir de ces triomphes est une tâche qui requiert toutefois de la prudence et nécessite d'importantes mises en garde. On parle de prix européens, avec tout ce que cela implique : leur histoire est intimement liée à la valorisation du roman en tant que création européenne – une forme d'art bourgeois, pourrait-on dire, qui a été façonnée au fil des siècles. Si les dépositaires autoproclamés du roman sont maintenant soucieux de reconnaître son potentiel plus large et d'élargir ses paramètres, on peut se poser ces questions : qui détermine ce processus et décrète qui est autorisé à parler ? À quel lectorat s'adresse-t-on ? Et, en parlant à la fois des "pays africains" et de la "diaspora africaine", quelles identités sont privilégiées et lesquelles sont laissées de côté ?

Les prix littéraires sont la partie visible d'un iceberg formé par les carrières des écrivains – souvent longues, fastidieuses et méconnues –, mais aussi par les efforts des éditeurs et des libraires, ainsi que par les environnements artistiques des pays, des langues ou des régions concernées. Comme le fait remarquer à propos des prix → 54





Dans le sens des aiguilles d'une montre,
en partant d'en bas, à gauche :
Abdulrazak Gurnah (Tanzanie), David Diop
(France), Damon Galgut (Afrique du Sud)
et Mohamed Mbougar Sarr (Sénégal).
Dessins d'Ale+Ale, Italie
pour **Courrier international**.

Profil

Abdulrazak Gurnah, l'écrivain migrateur

“En Tanzanie, le Nobel de littérature décerné [en octobre] à Gurnah suscite à la fois joie et débat”, relève, sur le site d'**Al-Jazeera**, le journaliste tanzanien Sammy Awami. Si la fierté est de mise pour certains, *“d'autres dans le pays se demandent à quel titre l'écrivain, installé en Angleterre, est l'un des leurs”*. Abdulrazak Gurnah est né à Zanzibar en 1948, dans une famille d'origine yéménite. L'île est alors un sultanat, elle n'est rattachée à la Tanzanie, nouvellement créée, qu'en 1964, dans la foulée d'une révolution qui met à bas la domination politique de la minorité arabe. Fuyant les violences raciales, le futur écrivain se réfugie au Royaume-Uni en 1968. C'est depuis l'Europe qu'il écrira une dizaine de romans (dont *Paradis* et *Près de la mer*, traduits en français chez Denoël) qui explorent les thèmes de la colonisation, de l'exil et du choc des cultures. Pour le quotidien tanzanien **The Citizen**, si la nouvelle du sacre de Gurnah a fait peu de bruit en Afrique de l'Ouest, c'est aussi que les Tanzaniens *“ne lisent pas de livres en anglais”*. Une prochaine traduction de *Paradis* en swahili, la langue nationale, pourrait changer les choses. À moins, comme le redoute *The Citizen*, que le problème ne soit que les Tanzaniens ne lisent pas tout court. *“Plutôt que de regarder Gurnah avec soupçon, nous devrions commencer par lire des livres. Et, pourquoi pas, à en écrire.”*



52 ← de cette année Ellah Wakatama (de la maison d'édition écossaise Canongate, également présidente du prix Caine, qui récompense des auteurs africains) : *“Ce n'est pas un événement qui s'est produit du jour au lendemain, mais le fruit d'un travail considérable pour élargir les perspectives.”* Et ce travail ne sera pas terminé, dit-elle, *“tant que nous n'aurons pas atteint le point où les auteurs seront publiés en quantité suffisante et seront sélectionnés pour le Booker parce qu'ils font partie de notre culture, et non parce qu'ils ont un côté exotique et rare”*.

Aboutissements d'un processus complexe, les prix littéraires en disent long sur la composition des jurys qui les décernent, l'évolution des goûts, la réceptivité à différents types d'œuvres. Mais il n'est pas toujours aussi simple ni immédiatement évident de définir ce qu'ils disent précisément de la littérature. En échangeant avec les écrivains concernés, deux éléments reviennent : toute discussion sur un éventuel “phénomène” doit englober la diversité des cultures littéraires ayant un héritage africain et doit être considérée comme le début d'une aventure plutôt que son point final. Selon les mots de Galgut : *“J'ose espérer que des prix de ce genre vont permettre aux gens d'approfondir leur réflexion afin que la qualité des œuvres puisse être remarquée et prise en compte.”*

Je demande à Gurnah s'il a le sentiment que le reste du monde est devenu plus réceptif à des histoires auxquelles il était réfractaire par le passé. *“Peut-être, répond-il. Je l'espère, bien sûr. Mais je pense que c'est sans doute le fruit d'un grand nombre de choses qui se sont produites récemment. Les gens sont plus sensibles à ce qui se passe ailleurs, pas seulement à ce qu'on peut lire dans les journaux. Il y a, à mon avis, une sorte de contre-discours qui se met en place; on ne se fie plus autant à l'histoire établie ou à l'histoire officielle.”* L'auteur fait ici référence aux réactions à ce qui s'est passé en Irak, en Syrie et en Libye, pays où les États-Unis et le Royaume-Uni sont massivement intervenus : *“Tous ces événements ont démontré la laideur et la cruauté des politiques et les souffrances infligées aux gouvernements plus faibles. Je pense aussi au mouvement Black Lives Matter, et à tout ce qui s'est passé au Royaume-Uni ces derniers mois, les guerres culturelles, le déboulonnement des statues... Tous ces faits entraînent probablement une sorte de plus grande prise de conscience. Mais je doute fort qu'ils soient à l'origine des prix littéraires. J'aime à penser que la raison pour laquelle ces prix ont été décernés est en grande partie liée au travail de ces écrivains.”*

Gurnah s'exprime avec acuité – et aussi un humour pince-sans-rire – sur les guerres culturelles auxquelles il fait allusion, les décrivant comme une *“conversation inutile entre des personnes qui, [lui] semble-t-il, résistent sans réfléchir à des choses qui vont de toute façon les balayer”* (il prend soin de préciser que ce coup de balai est purement intellectuel). Il ne leur accorde pas trop d'importance : *“Ils peuvent bien protester et contester, cela les regarde. Mais j'ai le sentiment que c'est un débat qui est perdu depuis au moins un siècle et demi. En ce sens qu'il n'existe plus aucune position morale qui puisse être défendue par de tels arguments. Et pourtant, ils trouvent toujours une tribune pour vociférer les mêmes vieilles bêtises. Qu'ils continuent de s'agiter, cela ne me dérange pas.”*

Néanmoins, il est évident que les romanciers ne sont pas indifférents au climat social et politique dans lequel ils créent leurs œuvres. En particulier en ce qui concerne la place accordée à la culture littéraire. Pour Galgut, la reconnaissance offerte par le jury du Booker se fait encore attendre en Afrique du Sud ; il n'a pas, par exemple, été

contacté par le ministère des Arts et de la Culture. Il ne s'offense pas à titre personnel de cette omission, mais elle en dit long sur la façon dont les auteurs sont considérés dans le pays. Toute reconnaissance serait de toute façon une illusion d'optique ; une étincelle qui viendrait éclairer brièvement un paysage politique des plus sombres. *“Mon côté cynique me dit que la plupart des politiques sud-africains n'en ont vraiment rien à faire”,* lance-t-il.

Comme de nombreux écrivains, Galgut rappelle régulièrement – et il l'a fait dans son discours de réception du Booker – la nécessité de soutenir et de renforcer la culture littéraire par des mesures concrètes. En s'attaquant, par exemple, au coût prohibitif des livres en les exonérant de TVA, comme le réclame une campagne menée en Afrique du Sud depuis des années.

Cela peut passer pour un détail technique, mais c'est indispensable pour nourrir la lecture et l'écriture et faire en sorte que la littérature ne soit pas considérée comme un passe-temps réservé aux élites – c'est-à-dire, bien souvent, comme l'explore *The Promise*, la popula-

“Des écrivains commencent à explorer d'autres rivages et d'autres manières de voir le monde.”

Timothy Ogene,
ROMANCIER NIGÉRIEN

tion blanche. *“Il faut créer une culture où la lecture et l'écriture sont valorisées, assure Galgut [qui est blanc], afin de permettre aux populations d'investir les très longues heures nécessaires pour y trouver du plaisir. Malheureusement, ce n'est pas une priorité.”*

Timothy Ogene, poète, universitaire et auteur qui a grandi au Nigeria et qui vit désormais aux États-Unis, offre, quant à lui, de nouvelles perspectives. Son dernier roman, *Seesaw*, est le récit satirique de la vie d'un romancier raté qu'un riche Américain blanc prend sous son aile et emmène à Boston pour “représenter” son pays. Comme Galgut, Ogene est parfaitement conscient de la richesse et des privilèges inhérents au milieu littéraire occidental : du monde de l'édition à la distribution, en passant par le financement des prix littéraires. Mais il pense également que les récentes moissons de récompenses mettent en lumière la variété des voix africaines ou issues de la diaspora en attirant l'attention, notamment, sur les cultures des Africains-Asiatiques et des Arabes d'Afrique ou de l'océan Indien. Mais qu'est-ce qui définit l'écriture africaine ? *“Nous avons toujours eu une définition très limitée de la littérature africaine qui vient des années 1950 et 1960, quand les Chinua Achebe [grand écrivain nigérian de langue anglaise, né en 1930 et mort en 2013, auteur notamment du best-seller Le monde s'effondre] et les Wole Soyinka [auteur écrivain nigérian majeur, Prix Nobel de littérature en 1986] ont commencé à se faire connaître, avance-t-il. Tout ce discours anticolonialiste et ses déclinaisons sont devenus ce que nous considérons aujourd'hui comme la littérature africaine. Mais c'est en train de changer, je pense. Un grand nombre d'écrivains contemporains commencent à explorer d'autres rivages, abordent d'autres thèmes comme l'identité africaine et d'autres manières de voir le monde.”*

La liberté est un aspect fondamental de la créativité, et, pour cela, il faut être capable de résister aux attentes extérieures et aux contraintes. Ogene raconte qu'il essaie d'explorer "des endroits généralement peu fréquentés par les auteurs africains" et donc de s'ouvrir à de "nouvelles façons de penser les questions de race et d'identité, ou d'être un Africain dans le monde". Pour lui, le défi consiste à sortir des catégories toutes faites. "Il est temps d'aller au-delà et de trouver des connexions, des liens qui ne soient pas uniquement idéologiques et politiques."

Le roman primé de Mohamed Mbougar Sarr raconte l'histoire d'un auteur tombé dans l'oubli, le "Rimbaud noir", redécouvert des années plus tard par un jeune romancier sénégalais. L'auteur a puisé son inspiration dans "l'accueil ambigu réservé aux auteurs africains noirs par le monde littéraire occidental", me dit-il. Il est frappant que son roman raconte l'histoire d'un écrivain bien réel, Yambo Ouologuem, un romancier malien qui, après avoir été primé, a été accusé de plagiat et qui est tombé ensuite dans l'oubli, et dont le travail pose des questions fascinantes sur la différence entre être auteur et faire autorité.

Aux yeux de Sarr, son dernier roman interroge cette "anomalie" apparente que constitue le fait de devenir le premier auteur d'Afrique subsaharienne à remporter le prix Goncourt depuis sa création, en 1903. C'est une exception qui soulève des "questions structurelles et des sujets de sociologie littéraire liés à la domination coloniale et à ses conséquences (le racisme, le mépris des éditeurs, l'ignorance, un manque d'intérêt du milieu littéraire et du public français pour les romans écrits par des auteurs venant du monde de la francophonie, notamment les Africains)". Si cette anomalie apparaît avoir été corrigée par le Goncourt, Sarr se montre plus réservé : "Pour moi, ce serait une erreur de l'interpréter comme un honneur aussi rare qu'exceptionnel, comme quelque chose d'inouï. Si c'est un cas unique, alors cela veut dire que rien n'a changé, que ce prix ne fait que confirmer la règle, et que, bientôt, nous reviendrons à l'ancien ordre établi."

La pluralité et l'empathie sont les caractéristiques des romans récompensés cette année. Pour l'avenir, l'enjeu est d'ouvrir encore plus largement les perspectives. Comme le dit Sarr : "Le prix Goncourt est un formidable encouragement pour moi et mon œuvre mais aussi pour les écrivains africains, surtout les jeunes. L'avenir leur appartient... Je ne veux surtout pas être une exception. En aucun cas. Jamais."

—Alex Clark

Publié le 20 novembre

* Sauf mention contraire, les livres évoqués ne sont pas traduits en français.

SOURCE



THE GUARDIAN

Londres, Royaume-Uni

Quotidien, 110 438 exemplaires (2020)

[theguardian.com](https://www.theguardian.com)

L'indépendance et la qualité définissent ce titre, né en 1821, qui compte dans ses rangs certains des chroniqueurs les plus respectés du Royaume-Uni. Il est le journal de référence de l'intelligentsia, des enseignants et des syndicalistes.



Zoom

La "renaissance sénégalaise"

Mohamed Mbougar Sarr n'est pas le seul auteur sénégalais à avoir brillé dans le monde des lettres en 2021, souligne **Le Quotidien**, à Dakar. Une semaine avant la proclamation du Goncourt, son compatriote Boubacar Boris Diop se voyait attribuer le Neustadt International Prize for Literature de l'université d'Oklahoma – un prix très prestigieux, souvent qualifié de "Nobel américain". Un peu plus tôt, en septembre, le prix Saint-Simon (un prix plus confidentiel, mais estimé, qui récompense chaque année un livre de Mémoires), avait été attribué au philosophe Souleymane Bachir Diagne pour *Le Fagot de ma mémoire* (éditions Philippe Rey). Autant de signes de la "renaissance culturelle et intellectuelle" que ce quotidien espère voir s'épanouir face aux obscurantismes qui menacent, au Sénégal comme ailleurs. Et qui permettent au pays, selon lui, "de retrouver son rang : un phare qui illumine le continent par sa démocratie et sa créativité culturelle et intellectuelle".

← Dessins d'Ale+Ale, Italie pour **Courrier international**.

Contexte

Dans l'édition, un élan encore fragile

Les initiatives se multiplient pour faire éditer des livres en Afrique. Mais le secteur souffre de problèmes structurels. Parmi eux, le manque de contrôle du droit d'auteur.

Longtemps disputé entre une poignée de grands éditeurs français, le prix Goncourt a pour la première fois été décerné cette année à un roman coédité à Paris, par les éditions Philippe Rey, et à Saint-Louis, au Sénégal, par l'éditeur Jimsaan. Cofondée en 2013 par trois figures de la vie intellectuelle sénégalaise (l'écrivaine Nafissatou Dia Diouf, l'économiste, philosophe et musicien Felwin Sarr et le romancier et essayiste Boubacar Boris Diop), cette maison, qui porte "le nom d'une rizière des îles du Saloum", au large du Sénégal, a dès le départ "créé un appel d'air", peut-on lire sur **Seneweb**. Un an seulement après son lancement, le site notait que "des manuscrits parviennent [à Jimsaan] de toute la région, jusque d'Algérie". Mis en lumière par le Goncourt, cet éditeur dynamique est à l'image d'un secteur en pleine structuration en Afrique francophone. De plus en plus, des auteurs édités en France choisissent de conserver leurs droits africains afin que des éditeurs locaux vendent leurs livres à des prix abordables. Certains ont créé leur propre structure, à l'image de Léonora Miano avec Quilombo Publishing, au Togo. À l'échelle du continent, la situation reste néanmoins contrastée. Ainsi que le souligne une universitaire sud-africaine sur **The Conversation**, en Afrique, le secteur doit faire face à de nombreux obstacles. À commencer par le contrôle souvent défaillant du droit d'auteur et les éditions pirates, qui "créent un manque à gagner sur les ventes légales". Également problématique, le sous-financement des bibliothèques, qui ne permet pas de mener une politique d'acquisition ambitieuse et ne favorise pas la promotion du livre en Afrique.



SUR NOTRE SITE

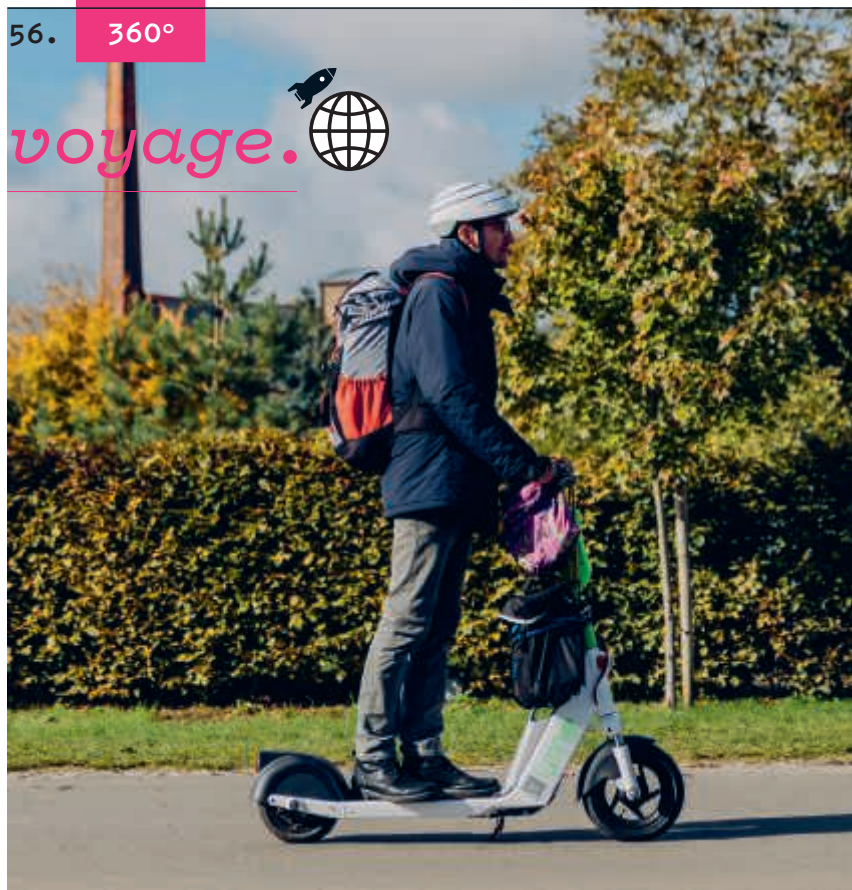
[courrierinternational.com](https://www.courrierinternational.com)

Retrouvez nos articles consacrés à l'édition et à la littérature africaines.

Ces auteurs qui se mobilisent pour faire éditer leurs livres en Afrique.

Article du **Guardian** (Londres), juin 2020.

Une nouvelle génération d'écrivains raconte le Cameroun en anglais. Article d'**Al-Jazeera English** (Doha), octobre 2021.

—Die Zeit *Hambourg*

Le chauffeur s'arrête à la limite de la ville de Hambourg, près d'un buisson de mûriers. On sort la trottinette du van blanc. Elle s'est renversée pendant le trajet. *Ce n'est pas grave*, déclare le chauffeur. *Elles en voient de bien pires.*

Qu'est-ce qui pourrait m'arriver dans les prochains jours? J'ai passé les scénarios dans ma tête : rupture de l'essieu, fracture, pluie permanente, accident de la route. Ma mère m'envoie un dernier message : *"Fais attention à toi, fais-moi signe tous les soirs."* J'ai sur moi cinq couches de vêtements en haut, un caleçon long et deux chaussettes à chaque pied.

La trottinette est là, debout. Dix kilos de bagages pendouillent du guidon. Fixés avec des tendeurs et des rubans pour cadeaux. Nous examinons EFY 045 (c'est ce qu'il y a écrit sur la plaque d'immatriculation) une dernière fois. *"Mon vieux, si tu mets ça sur TikTok, ça va devenir viral"*, déclare le chauffeur. Puis il remonte dans le van et nous laisse, EFY 045 et moi. Nous avons un long chemin devant nous : 306 kilomètres, quatre jours, cinq Länder à traverser. Une aventure. Un voyage de pionnier. Le premier voyage de Hambourg à Berlin à trottinette électrique.

J'en ai eu l'idée en lisant cette info récemment : un jeune homme de 24 ans a été vu sur l'autoroute à trottinette. Il a roulé tranquillement à 20 km/h de Bielefeld-Sud à Bielefeld-Ouest avant d'être arrêté par la police. Il a déclaré avoir simplement voulu tester la portée de son engin.

Bien entendu, c'est complètement dingue. Mais aussi un peu visionnaire. Ne serait-il pas temps que la trottinette électrique devienne un véhicule longue distance?

Berlin, me voilà !

Un journaliste allemand s'est lancé un défi : relier Hambourg à Berlin sur une trottinette électrique. Quatre jours de périple, 306 kilomètres, cinq Länder à traverser.

Dans les villes, elles encombre les voies, on trébuche dessus ou on se fait renverser le soir par des adolescents bourrés. Sur les longues distances, elles pourraient montrer leurs avantages : moins d'émissions que la voiture ou le bus, plus ponctuelles que le train, plus "swag" que le vélo électrique.

J'ai contacté deux loueurs de trottinettes électriques dont les appareils marchent avec une batterie rechargeable. Le fabricant américain au logo avec le citron vert a accepté.

Un tel périple n'a jamais été tenté avec un engin de location – je l'ai appris entre-temps. Le trajet moyen d'un utilisateur de trottinette est de 2 kilomètres. Je compte faire 80 kilomètres par jour. C'est-à-dire deux rechargements de batterie. J'ai donc deux lourdes batteries de réserve dans la sacoche de vélo qui est accrochée au guidon. Je serre encore les tendeurs en espérant qu'ils tiendront. Sac à dos sur les épaules, pouce sur l'accélérateur, mon voyage commence.

Kilomètre 1 : ça roule.

Kilomètre 3 : premier sentiment d'euphorie. La rosée du matin étincelle au soleil, des maisons défilent, la ville disparaît. La trottinette ronronne, je chantonne.

Kilomètre 5 : passage en revue des passants. Les balayeurs de rue arrêtent de balayer, les jardiniers paysagistes arrêtent de jardiner, les retraités font de la place. Regards : amusés, sceptiques.

Kilomètre 13 : carrefour à Geesthacht. Une femme à vélo électrique s'arrête à côté de moi. *"Alors, on roule électrique aussi?"* lui dis-je d'une voix flûtée. Elle rit et file.

Kilomètre 17 : une femme au chignon rêche pousse son vélo à côté de la route vers Lauenburg. Elle examine ma trottinette. *"Faut rester debout tout le temps – c'est nul, moi, je ne le ferais pas."* Puis elle ajoute : *"Tu vas avoir une révélation en chemin"*, et : *"Est-ce que tu crois en Jésus?"* Malheureusement, il faut que j'y aille.

Kilomètre 22 : les glands craquent, les feuilles bruissent, les flaques éclaboussent. Premier arrêt au stand. Changement de batterie à la main : trente secondes.

Kilomètre 40 : je fais une pause à Boizenburg, sur la rive gauche [de l'Elbe, qui traverse la commune]. Vieille ville aux

pavés hostiles à la trottinette. Sur la place du marché, je vais dans un café et branche mes batteries sur le secteur. Perplexité chez les clients. Un homme demande si ce sont des pièges à souris.

Pour tuer le temps, je fais une expérience sociale : je gare la trottinette au milieu de la place du marché. Les gens vont-ils tenter de se connecter? De la faucher? Respect, admiration ou crainte, les Boizenbourgeois gardent leurs distances. Un vieux monsieur passe en revue l'engin comme si c'était un monolithe. Personne ne regarde sur son portable s'il est disponible.

Kilomètre 50 : digue, digue, digue, aussi loin que porte le regard. Ce qui est rigolo : dépasser lentement les cyclistes qui luttent contre le vent. Le dépassement peut prendre cinq minutes. Regard apaisant vers la droite : désolé, je ne peux vraiment pas aller plus vite!

Kilomètre 60 : le fleuve étincelle sous le soleil couchant. Encore vingt kilomètres avant Hitzacker, l'objectif du jour, encore une heure avant le départ du dernier bac [pour traverser l'Elbe]. Je ne l'attrape que parce que j'ai supplié par téléphone le passeur de m'attendre. Je saute sur le pont comme James Bond. Une fois que j'ai embarqué, le passeur regarde ma trottinette. *"Eh ben! Jusqu'où on va aller?"* Trottinette électrique, il n'a pas ça sur sa liste des tarifs. Je passe en tant que cycliste, moyennant 2,80 euros.

Kilomètre 82 : début de journée très couvert. Check-up santé sur la trottinette : épaules, OK ; dos, OK ; pouce, réagit à la pression. Après tout, il ne cesse d'appuyer sur l'accélérateur, c'est-à-dire le bouton sur

← Maximilian König sur son fidèle destrier, puis en pause devant l'église de Ribbeck. Photos Marcel Maffei

le guidon. C'est le moment d'employer une astuce : j'enroule un élastique à cheveux sur la poignée. Mon régulateur de vitesse artisanal maintient l'engin à la vitesse maximale autorisée de 20 km/h. La trottinette électrique autonome est en vue.

Kilomètre 92 : sensation à Klein Gusborn. Je rencontre un homme avec une trottinette électrique noire. Elle est à lui, il ne l'a pas louée. À vue de nez, Ralf a le milieu de la quarantaine, et il porte un tee-shirt avec la mention *Germany* ["Allemagne", en anglais] et une chaîne de cou avec un pénis en argent. Il désigne mon guidon : "Tout ça, ça se démonte, en cinq minutes t'as plus de bécane", déclare-t-il. Il a été réparateur de trottinettes chez un opérateur de Berlin. La sienne va jusqu'à 40 km/h "grâce à une mise à jour du logiciel". C'est permis, ça, Ralf? "Pas vraiment."

Kilomètre 107 : pause à Gorleben, rechargement de la batterie au centre d'information de la Bundesgesellschaft für Endlagerung [la société fédérale chargée de stocker les déchets nucléaires]. Qui nous informe sur ses "sites de stockage provisoire". La classe de seconde du lycée de Gartow, en sortie scolaire, regarde la vue en coupe d'un conteneur Castor. Un compteur Geiger couine à l'arrière-plan. Je peux recharger mes batteries avec du courant écolo, ici? "Je ne crois pas", déclare la directrice.

Kilomètre 124 : un panneau annonce "Zone frontière-zone de nature". Le paysage devient plus austère [le journaliste se trouve sur le tracé de l'ancienne frontière Est-Ouest, rendu sur de larges portions à la végétation]. Je roule pendant une demi-heure tout seul sur des plaques de béton. Je passe une ancienne tour de guet, des auberges condamnées à l'enduit qui s'effrite. Des chiens de berger me suivent en aboyant derrière les clôtures.

Kilomètre 146 : une Golf électrique blanche se trouve à une borne de rechargement devant un point de vente de pierre naturelle. À l'intérieur, un homme écoute de la musique en remuant la tête en cadence. Je frappe à la fenêtre, la vitre descend. Il m'explique qu'il recharge sa batterie en quarante-cinq minutes, pour une autonomie de 230 kilomètres. Je lui raconte combien je fais avec ma batterie de trottinette. Il propose de me prendre avec lui.

Kilomètre 161 : un dernier bout de chemin sur la digue, puis virage en direction de Werben. "Dis donc, c'est quoi, ça?" me lance l'employée de la pension Biedermeier. Elle m'ouvre et s'en va. Je suis le seul client de cette vieille maison à colombages au plancher qui craque. C'est horrible. J'aimerais avoir ma trottinette allongée à côté de moi dans la chambre.

Massif montagneux, bilan provisoire. En traversant Pisselberg ou Nienwalde, j'ai l'impression d'être un envoyé du futur. Les gens interrompent leur conversation et me regardent. Quand ils apprennent mon grand objectif, ils rient, certains gloussent. "À Berlin? Mais pas avec ce truc?" Certains aimeraient bien avoir une trottinette électrique – parce qu'il y a trop peu de bus, parce que ça fait cool. À la campagne, la trottinette a droit à un respect qu'elle a depuis longtemps perdu en ville.

Kilomètre 169 : deuxième traversée de l'Elbe, à Râbel. Le passeur a des playmates à poil affichées dans sa cabine. Ma trottinette, "bon ben on va dire que c'est un vélo". Un oiseau décolle de l'eau. "C'est une grande aigrette – c'est la saison des amours en ce moment."

Kilomètre 172 : Havelberg! Bientôt plus que 100 kilomètres jusqu'à Berlin. Euphorique, j'arrive sur la place du marché et je fais le tour du stand de saucisses.

Kilomètre 187 : pour l'histoire, il serait bon maintenant que je me retrouve avec les batteries presque à plat et que je doive demander de l'électricité à une famille. Ça n'arrive pas. Mais le matin, il pleut comme vache qui pisse. Je me retire dans l'église à colombages octogonale de Garz et recharge les batteries avec l'autel en vue. Pour plus de tension, allez au kilomètre 241.

Kilomètre 199 : vendredi après-midi au restaurant Zur Linde de Schollene. Cuisine allemande, *Bauernfrühstück* ["petit-déjeuner fermier"] : pommes de terre rôties, œufs brouillés et lard] avec des cornichons. On fume. Des hommes vêtus de vestes couvertes de poussière entrent pour un "préchauffage" [un apéro anticipé]. Je répartis mes batteries dans la salle et demande à la patronne si elle serait prête à faire du Linde un resto sympa pour les trottinettes électriques. Elle regarde les chargeurs qui clignotent. "Pourquoi pas? Après tout, il faut juste des prises normales."

Kilomètre 233 : le merveilleux village de Kotzen [dont le nom veut dire "gerber"].

Kilomètre 241 : la lune est là, mais mon hébergement se trouve encore à 10 kilomètres. Google Maps me propose de passer un portail en grillage sur lequel il y a écrit "passage interdit". Le sentier est couvert d'herbe et mène à une ruine. Je préfère faire un détour. Je traverse un bout de forêt, il fait sombre, les arbres forment une voûte fantomatique au-dessus du chemin. J'arrive à une route nationale sans piste cyclable. Il fait complètement noir, le phare de ma trottinette n'éclaire pas à un mètre. Premier frisson. La route de mon hébergement est fermée par une entrée de chantier. Je passe quand même. J'arrive enfin à la Kinderbuerhof de Ribbeck [une ferme pédagogique] et je m'écroule dans le dernier lit libre de la ville. L'inconvénient des enfants dans un hébergement, c'est qu'ils se réveillent très tôt. Max et Aura se disputent pour un seau devant ma chambre. À la table du petit-déjeuner, on discute de savoir s'il faut mettre les pantalons de pluie. Je me demande ce que je vais mettre pour mon entrée triomphale par la porte de Brandebourg.

Kilomètre 274 : je glisse, je flotte, je surfe sur l'asphalte.

Kilomètre 277 : je rencontre Paul, 18 ans, et Lars, 17 ans. Ils font une pause sous un arbre avec leurs vélos. Nous comparons les détails de notre virée. Ils sont aussi de Hambourg. Ils veulent aussi aller à Berlin, passer sous la porte de Brandebourg, comme moi. Ils sont partis il y a quatre jours, comme moi. C'est la preuve que la trottinette électrique peut faire jeu égal avec le vélo.

Kilomètre 282 : Falkensee, quartier de Parkstadt. Je passe des marcheurs, des pratiquantes de marche nordique. Les gens reconnaissent la marque de la trottinette maintenant. "Mais il n'y en a qu'à Berlin, non?"

Kilomètre 289 : je viens de passer le panneau "Berlin" quand je les vois, juste devant moi, sur une étendue herbeuse : des trottinettes électriques de la concurrence, jetées là, comme ça.

Kilomètre 291 : Spandau, ça s'urbanise. Dans un parc, je passe par un halfpipe. Des jeunes en chaussures de skieurs en restent bouche bée. Je n'arrive pas à monter la rampe avec mes bagages.

Kilomètre 293 : je manque renverser un homme, il fait un bond de côté, effrayé. Est-ce que je suis devenu un de ces voyous à trottinette? J'enlève mon élastique à cheveux, mon régulateur de vitesse artisanal. **Kilomètre 303 :** des employés de la société de ma trottinette m'envoient des messages avec des drapeaux de la ligne d'arrivée, des poings victorieux – "you've made it!" ["T'as réussi!"].

Kilomètre 306 : jardin zoologique. Colonne de la Victoire. Fanfares dans mes oreilles.

Sous la porte de Brandebourg se tiennent effectivement Lars et Paul de Hambourg. Ils s'apprêtent à partir quand j'arrive. On fait des photos souvenir, puis je passe du côté est de la porte. Je déboule dans une demande en mariage : un homme en pantalon de jogging et casquette demande la main de sa copine. Des jeunes jouent au football, des touristes font des selfies. Une calèche passe, un groupe proteste en méditant contre le gouvernement chinois, quatre Suisses se prennent deux trottinettes. Je leur raconte ma virée, "No way! ["pas possible!"]", s'écrient-ils.

Je déshabille ma trottinette, retire la sacoche avec les batteries, défaits les bol-ducs. EFY 045 est maintenant toute nue. Elle témoigne des épreuves de notre voyage : le vernis du guidon s'est écaillé, la plateforme est pleine de terre, les roues couvertes de boue. Je reste un moment sans bouger. Puis je la laisse là. La voie est ouverte.

—Maximilian König
Publié le 3 novembre

Hambourg

Geesthacht
Lauenburg

Boizenburg

Hitzacker

Pisselberg
Klein Gusborn

Nienwalde

Gartow

Werben

Havelberg

Garz

Râbel

Schollene

Kotzen

Bredow

Ribbeck

Falkensee

Berlin

histoire.

Les mystérieux guerriers des nuages

ix^e-xv^e siècle — Pérou

De récentes découvertes archéologiques éclairent d'un jour nouveau l'histoire des Chachapoyas, un peuple du Pérou que les Incas eux-mêmes redoutaient.



— **History Today** (extraits) Londres

Six siècles avant les Incas, la culture chachapoya a prospéré à partir de 800 sur les hauts plateaux du nord du Pérou, région de plissures montagneuses, de canyons vertigineux et de somptueuses cascades, où les pentes orientales des Andes descendent vers l'Amazonie. C'est là que s'est implantée une constellation de *cacicazgos* (petits potentats), qui exploitaient des champs en terrasse et servaient d'intermédiaires dans les échanges entre Andes et Amazonie. La population, peut-être 500 000 âmes à son apogée, était rassemblée autour de puissants chamanes et animée d'un féroce esprit guerrier. Elle a évolué quasi sans connaître d'agression extérieure jusqu'à l'invasion inca dans les années 1470.

La culture chachapoya étant orale, ce que l'on en sait provient des vestiges archéologiques mis au jour sur des sites funéraires difficiles d'accès, dans les falaises calcaires qui se dressent au-dessus des forêts de nuages du Pérou. Ces *chullpas*, tombeaux de pierre, sont des mausolées semblables à des chaumières. Creusées dans la roche et décorées de motifs couleur rouille, elles contiennent des sarcophages ornés de visages humanoïdes. Imposantes, elles dominent toujours le paysage depuis des hauteurs isolées, preuve de l'existence d'une culture d'une vigoureuse indépendance, bien distincte de ses voisines andines. Au contraire d'autres civilisations sud-américaines, les Chachapoyas semblent avoir rejeté toute hiérarchie. Si elles étaient élaborées, leurs méthodes d'inhumation semblent assez égalitaires, et ce qui subsiste de leur architecture ne présente que peu de symboles de statut ou de pouvoir.

Beaucoup de *chullpas* ont été pillées, ce qui complique un peu plus les recherches. D'autres, comme celles découvertes sur le flanc d'une falaise qui surplombe le lac des Condors en 1996, ont été réutilisées par les Incas. La mise au jour de ce site a bouleversé le domaine de l'archéologie

péruvienne, car il laisse entrevoir le niveau de développement des Chachapoyas à l'arrivée des Incas, à la fin du xv^e siècle. Les archéologues ont retrouvé plus de deux cents momies de l'époque inca, ainsi que de la céramique simple, des objets en argent, des gravures sur bois et des textiles teints en rouge exceptionnels. Les Chachapoyas étaient des tisseurs réputés. Leurs étoffes aux motifs animaliers étaient prisées des Incas.

Des récits espagnols remontant au temps de la colonisation dépeignent les Chachapoyas comme blonds et blancs de peau, mais il s'agit sans doute de textes apocryphes, à l'origine de légendes fantastiques sur de mythiques explorateurs venus d'au-delà des mers. Des fouilles ultérieures sur le site du lac des Condors et ailleurs ont dissipé le mythe qui prétendait que les guerriers des nuages étaient des Vikings égarés. En revanche, ils étaient réputés pour leur ardeur au combat. Refusant de se soumettre à l'Empire inca, en pleine expan-

Une société très développée et bien organisée existait dans le nord du Pérou bien avant l'apparition des Incas.

sion au xv^e siècle, ils ont résisté avec acharnement depuis leurs forteresses des hauteurs avant d'être vaincus, vers 1475. Après avoir déposé les armes à contrecoeur, nombre d'entre eux ont été déportés dans des régions éloignées de l'empire afin de prévenir toute révolte. Ceux restés sur place ont préféré s'allier aux Espagnols à leur arrivée dans les années 1530, mais du fait des maladies européennes et du traitement impitoyable que leur ont infligé leurs nouveaux maîtres, la langue et la culture chachapoyas avaient pour ainsi dire disparu au début du xvii^e siècle.

Les vestiges les plus frappants de la civilisation chachapoya se trouvent à Kuélap, magnifiques ruines d'un site urbain, politique et religieux

juché à 3000 mètres au-dessus de la vallée de l'Utubamba, sur une crête montagneuse auréolée de brume, à l'abri derrière des murailles de 20 mètres de haut. Kuélap aurait été édifié au moins sept cents ans avant la citadelle de Machu Picchu; ses constructeurs semblent avoir été d'aussi habiles maçons que les Incas, plus tardifs. Toutefois, au lieu de construire des bâtiments rectangulaires, tels que l'on en voit dans d'autres civilisations d'Amérique du Sud, les Chachapoyas ont érigé des structures en calcaire circulaires, apparemment surmontées de toits de chaume coniques. Les frises rhomboïdes simples et les serpents sculptés ornant les façades de pierre sont tout aussi caractéristiques – on les retrouve dans une demi-douzaine d'autres sites de la région.

Occupé dès 500, Kuélap représente l'aboutissement d'un effort collectif de plusieurs siècles. Il prouve sans ambiguïté qu'une société très développée et organisée existait dans le nord du Pérou bien avant l'apparition des Incas. Les murs d'enceinte, massifs, contiennent des restes humains et servaient probablement de sites funéraires rituels. À l'intérieur des fortifications, 420 autres bâtiments ont été identifiés, depuis des demeures familiales jusqu'à une structure cylindrique qui aurait été le centre cérémoniel des lieux.

Kuélap a été abandonné à la fin des années 1500, peut-être à l'issue d'un massacre et d'un incendie. Il a été redécouvert par un magistrat péruvien en 1843 mais, éclipsé par la renommée touristique de Machu Picchu et étant difficile d'accès, il n'a fait l'objet de fouilles ambitieuses qu'à partir de la fin des années 1990. Les travaux se poursuivent et continuent de poser autant de questions qu'ils apportent de réponses. Si le monumentalisme est impressionnant, on ignore encore comment fonctionnait vraiment la citadelle au quotidien, quels étaient son statut et sa signification spirituelle pour l'ensemble de la culture chachapoya.

— **Brendan Sainsbury**

Publié le 2 février

➤ **Sarcophages creusés dans la roche, sur le site archéologique chachapoya de Carajia, dans la province péruvienne de Luya.**

Photo de Peter Giovannini/
imageBROKER/
Getty Images

AGAT FILMS
PRÉSENTE

MALI, 1962. UN PAYS DÉCOUVRE LA LIBERTÉ ...

STÉPHANE
BAK

ALICE
DA LUZ

TWIST À BAMAKO

UN FILM DE
ROBERT GUÉDIGUIAN

ÉCRIT PAR GILLES TAURAND ET ROBERT GUÉDIGUIAN

Avec SABA BALDE, BAKARY DIOMBERA, AHMED DRAMÉ, DIDOU KOMA, MIVEX PAKA, ISSA SAKADOGO

MUSIQUE ORIGINALE OLIVIER ALARY. IMAGE PIERRE WILON. A.C. MONTAGE BERNARD SASIA. DÉCORIS MAHAMOUDOU PAPA KOUYATÉ, OUMAR SALL. SON LAURENT LAFRAN. DIRECTEUR DE PRODUCTION MALEK HAMZADOU. 1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR DEMBA DIËYE, FÉROUNDO VERHAEGHE. RÉCÉ MAHAMOUDOU HADY DIA, BRUNO CHARIANI.
COSTUMES ANNE-MARIE GRACALONE. MAÎTRE FAGUEYE BA, ABDOU LAHAD GUËYE. MAQUILLAGE MARIEME NGOM. MONTAGE SON JEAN-MARC SCHICK, NICOLAS DAMBOISE. MONTAGE EMMANUEL CHROSET. PRODUIT PAR MARC BORDURE, ROBERT GUÉDIGUIAN, YANNICK LETOURNEAU, ANGELE DIABANG.
UNE PRODUCTION AGAT FILMS, PÉRIPHÉRIA, KARONINKA. EN CO-PRODUCTION AVEC FRANCE 3 CINÉMA, CANAL + INTERNATIONAL, AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS, CANAL +, CINE +, AVEC LE SOUTIEN DE EURIMAGES ET DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE.
Avec la participation de SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC, TÉLÉFILM CANADA, RADIO CANADA, MK2 FILMS, LA BANQUE POSTALE IMAGE 14, CINÉMAGE 15, SOUTIENS 7, AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR. DISTRIBUTION FRANCE DIAPHANA.

ae
agat films

PÉRIPHÉRIA

3cinéma

france-tv

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

canal +

CINE+

L'OBS

AU CINÉMA
LE 5 JANVIER

SENS
CRITIQUE

Télérama

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

Science, société, géopolitique... Les articles les plus marquants de l'année parus dans la presse étrangère.



 **Courrier international**
Hors-série Décembre 2021-janvier 2022
8,50 €

Les articles de la presse étrangère qui ont marqué l'année.

BEST OF 2021

En partenariat avec  France culture

Avec 11 pages de jeux conçues par le magazine  **l'éléphant**
la revue de culture générale

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

 **Courrier international**

2021 en cartoons



✎ Dessin
de Bénédicte,
paru dans 24 Heures,
Lausanne.

On y croyait, pourtant, cet été. On pensait bien voir le bout du tunnel. Mais le Covid-19 – avec ses multiples variants – est toujours là. Il faudra vivre avec, et avec le cafard qu'il inspire, nous rappelle la dessinatrice suisse Bénédicte. Nous vous proposons de revisiter quelques événements, petits et grands, de l'année 2021, passés au crible des dessinateurs de presse du monde entier. Crises politique et climatique, coups d'État, censure... C'est l'année en cartoons.

DECAPITOLE!

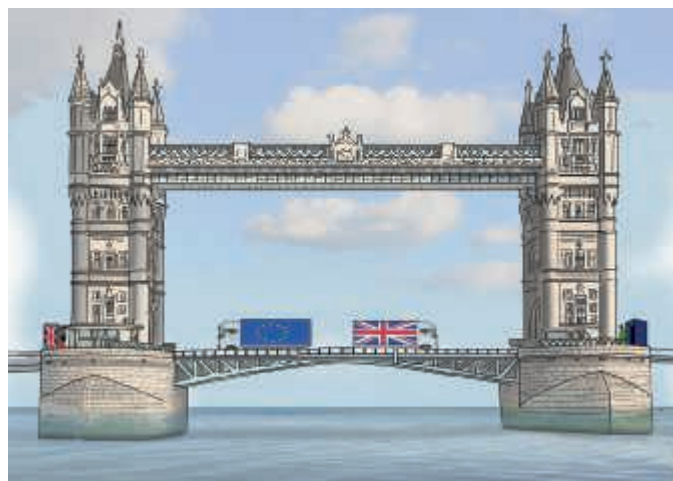


ÉTATS-UNIS

L'assaut

Le 6 janvier, alors que le Congrès américain, en session plénière, est en train de valider la victoire de Joe Biden à l'élection présidentielle, une foule de partisans pro-Trump envahit le Capitole. Bilan des troubles : cinq morts dont un policier. Peu avant l'ouverture de la session, le président Trump, toujours en fonction, avait publiquement demandé à son vice-président de refuser de reconnaître la victoire du démocrate et fustigé les "républicains faibles" qui refusaient de l'aider à renverser l'élection. Le pays est sous le choc.

← Dessin de Kichka paru dans i24News, Tel-Aviv.



CARTOON MOVEMENT

BREXIT

La rupture

Le 1^{er} janvier 2021, au terme de plus de quatre ans de négociations houleuses, le Royaume-Uni quitte l'Union européenne. Fini la liberté de mouvement, fini le marché unique, fini aussi les directives de Bruxelles ! Mais ce départ provoque des remous : difficultés d'approvisionnement, pénurie de main-d'œuvre et conflits à répétition avec le continent, et surtout la France, notamment sur les zones de pêche et les migrants.

↑ Dessin de Shahid Atiqullah, Afghanistan.

RUSSIE

La prison

De retour d'Allemagne où il était en convalescence, l'opposant Alexeï Navalny est arrêté le 17 janvier à son arrivée à Moscou, cinq mois après avoir été victime d'une tentative d'assassinat attribuée au Kremlin. La raison : "violation de sa liberté conditionnelle" pour une

ancienne affaire de fraude. Cette arrestation, puis sa condamnation, le 2 février, à trois ans et demi de colonie pénitentiaire, provoquent des manifestations de grande ampleur en Russie. Elles sont sévèrement réprimées.

← Dessin de Christo Komarnitski, Bulgarie.



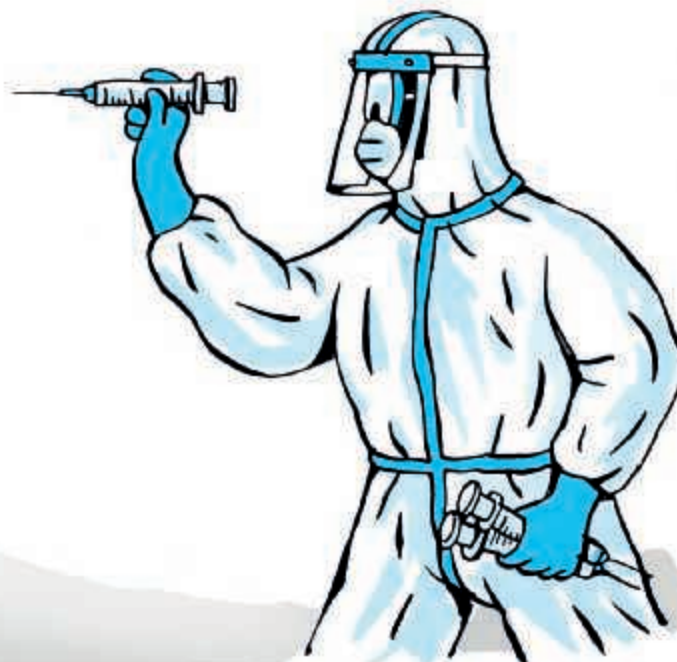
CAGLE CARTOONS

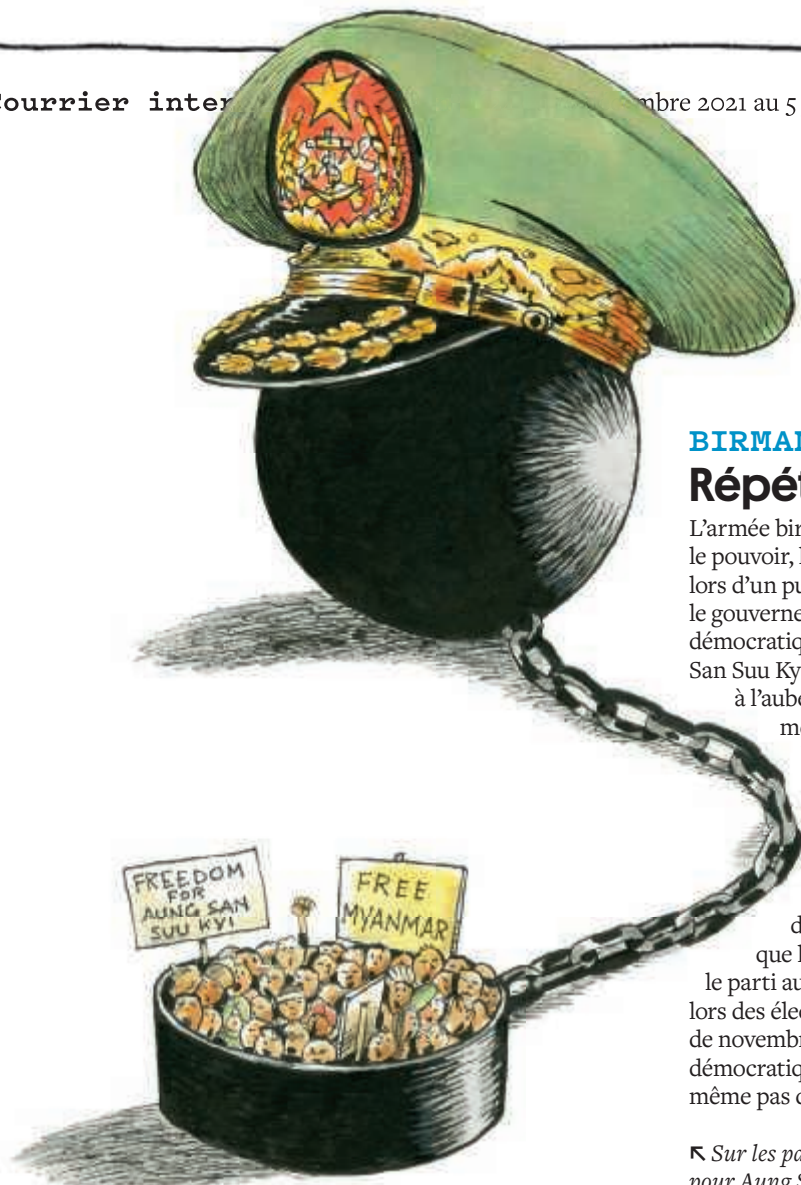
VACCIN

La course

Des États-Unis à la Chine, en passant par l'Italie ou l'Espagne, les campagnes de vaccination contre le Covid-19 démarrent dans nombre de pays, avec des formules et des efficacités diverses. Israël, qui a réservé – très tôt et au prix fort – de nombreuses doses auprès de Moderna, Pfizer et AstraZeneca, entre autres, a commencé en décembre, à très grande vitesse. C'est alors l'exemple à suivre : au 31 janvier, un tiers de la population du pays a déjà reçu au moins une dose.

→ Dessin de Lauzan, Chili.





BIRMANIE Répétition

L'armée birmane prend le pouvoir, le 1^{er} février, lors d'un putsch contre le gouvernement démocratiquement élu d'Aung San Suu Kyi. Celle-ci est arrêtée à l'aube avec plusieurs membres de son parti, la Ligue nationale pour la démocratie. La junte nomme le général Myint Swe président par intérim. Ce coup d'État survient après que la junte a accusé le parti au pouvoir de fraudes lors des élections législatives de novembre. La parenthèse démocratique du pays n'aura même pas duré dix ans.

☛ Sur les panneaux : Liberté pour Aung San Suu Kyi ; Birmanie libre.
Dessin de De Angelis, Italie.



AMAZON Reconversion

Jeff Bezos, le fondateur du géant du commerce en ligne, annonce le 2 février, dans une lettre adressée à 1,3 million d'employés, qu'il cédera la direction d'Amazon à Andy Jassy, qui dirige la branche de cloud du groupe, au troisième trimestre 2021. Après plus de

vingt-cinq ans passés à la tête d'Amazon, le milliardaire controversé affirme vouloir consacrer plus de temps à des projets personnels. Jeff Bezos sera, le 20 juillet, du premier vol touristique spatial de sa société Blue Origin. Coût de la place à son bord : 28 millions de dollars.

↑ Dessin de Dehousse paru dans Vigousse, Lausanne.



ALGÉRIE Mobilisation

Le 16 février, deux ans jour pour jour après le début du Hirak, la foule marche à nouveau dans les rues de Kherrata, en Kabylie. Le Hirak n'est pas mort, la mobilisation des manifestants contre le "système" Bouteflika, du nom de l'ancien président, est intacte dans les grandes villes du pays. Las, le nouveau président Abdelmadjid Tebboune, qui a pris ses fonctions deux mois plus tôt, va intensifier la répression. En novembre, il déclarera dans une interview au Spiegel : "Le Hirak, le soulèvement, c'est fini. Le Hirak, maintenant, c'est moi."

☛ Dessin de Dilem paru dans Liberté, Alger.

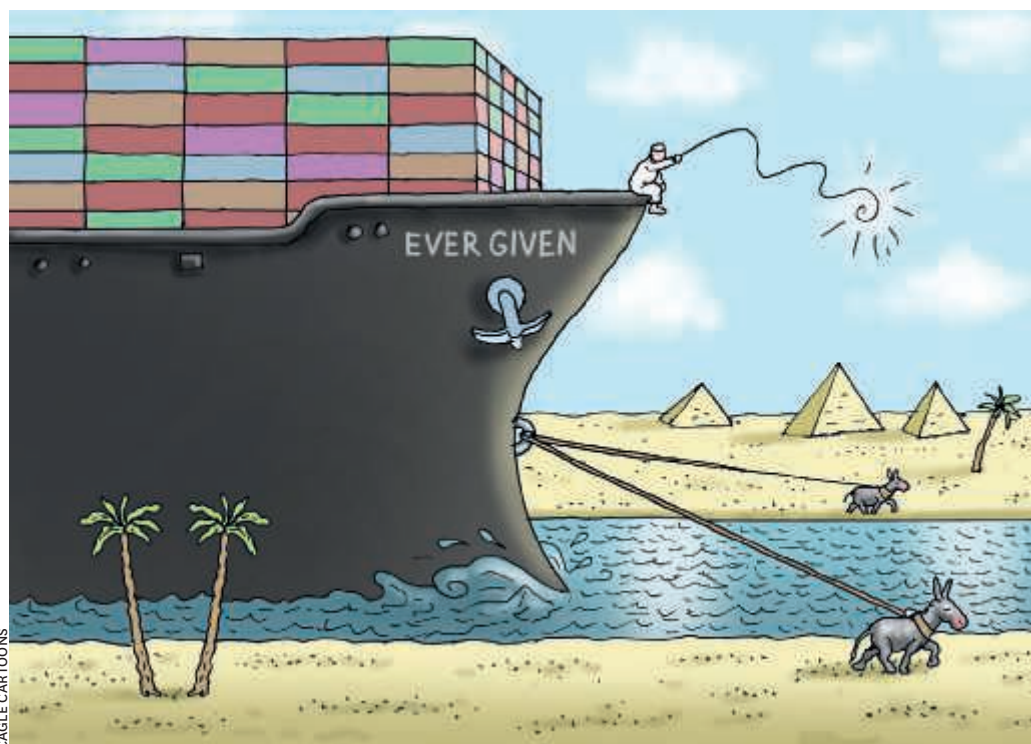


DAFT PUNK Séparation

Le célèbre duo de musique électronique formé en 1993 par Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo annonce sa séparation le 22 février. Avec les albums Homework,

Discovery ou encore Random Access Memory, les deux artistes, qui ont toujours caché leurs visages, ont largement contribué au succès de la french touch.

↑ Dessin d'Alex paru dans La Liberté, Fribourg.



ÉGYPTÉ

Trafic

Le 23 mars, le porte-conteneur *Ever Given* encastre sa proue dans la rive Est du canal de Suez. Le navire géant, battant pavillon panaméen et affrété par l'armateur taïwanais Evergreen Marine Corporation, bloque pendant six jours cette voie navigable, par laquelle transite 10 % du commerce mondial, empêchant le passage de 422 navires. Il sera ensuite saisi et retenu pendant plus de trois mois par l'Égypte, qui obtiendra 480 millions d'euros de réparations pour le manque à gagner.

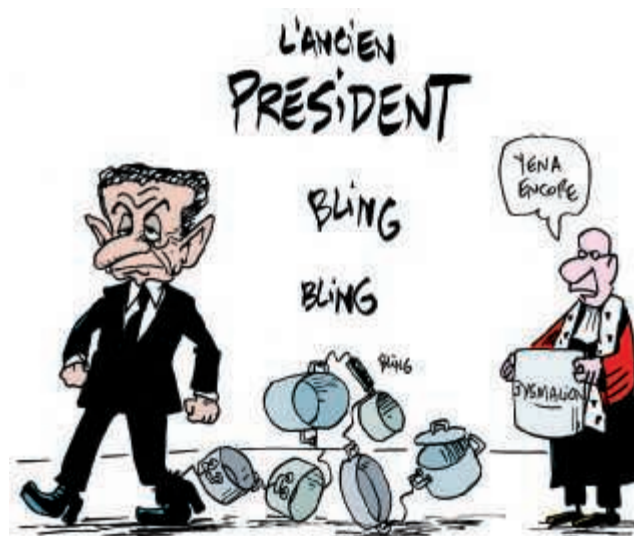
✎ Dessin de Marian Kamensky, Autriche.

FRANCE

Verdict

Le 1^{er} mars, l'ex-président de la République Nicolas Sarkozy est condamné à trois ans de prison, dont un ferme dans le procès de "l'affaire des écoutes", pour corruption et trafic d'influence. Une première. Il fait appel. Six mois plus tard, il est condamné à un an ferme dans l'affaire Bygmalion. Il fera aussi appel.

→ Dessin de Kroll paru dans *Le Soir*, Bruxelles.



PAPE

Visite

Le pape François effectue une visite historique en Irak, entre le 5 et le 8 mars. La première d'un souverain pontife dans ce pays. Venu soutenir une communauté chrétienne meurtrie et menacée, le pape s'entretient aussi avec l'ayatollah Sistani, le chef spirituel des chiites irakiens. Il ne rencontre en revanche aucun dignitaire sunnite.

↑ Dessin de De Angelis, Italie.



TURQUIE

Exit

Le 30 mars, le pays annonce qu'il sort de la convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique, dite convention d'Istanbul. "C'est un jour de fête pour les maris violents et les meurtriers des femmes", s'indigne le quotidien laïc et kémaliste *Sözcü*. Adopté en 2011 et entré en vigueur en 2014, ce traité international oblige les gouvernements à se doter d'une législation réprimant la violence domestique et les abus tels que le viol conjugal et la mutilation génitale féminine.

✎ Dessin de Hachfeld, Allemagne.



BIRMANIE Sans pitié

Depuis le coup d'État militaire du 1^{er} février qui a renversé le gouvernement civil d'Aung San Suu Kyi, la Birmanie est quotidiennement secouée par des manifestations. Mais la répression est sanglante : tirs à balles réelles sur les

manifestants, arrestations, torture... Au début d'avril, on compte au moins 618 civils tués, selon l'Association d'assistance aux prisonniers politiques. En août, ce nombre sera porté à plus d'un millier.

← Dessin de Chappatte paru dans **Neue Zürcher Zeitung**, Zurich.



ROYAUME-UNI So long, dear

Le duc d'Édimbourg, Philip Mountbatten, époux de la reine Élisabeth II, meurt le 9 avril à l'âge de 99 ans. Des funérailles militaires sont organisées le 17 avril en petit comité dans la chapelle du château de Windsor. L'image de la reine assise, seule, face au cercueil de celui qui fut son époux pendant plus de soixante-treize ans, fera la une de la presse mondiale.

← Dessin de Tayo, Royaume-Uni.

ITALIE

Sauve qui peut

Depuis la rupture de l'alliance de gouvernement entre le Mouvement 5 étoiles (antisystème), le Parti démocrate (centre gauche) et Italia Viva (centre) le 13 janvier, l'exécutif italien est en crise, alors que le pays est plongé dans la pandémie. Le 2 février, le président de la République italienne,

Sergio Mattarella, charge Mario Draghi de constituer un gouvernement. L'ancien gouverneur de la Banque d'Italie et ancien président de la Banque centrale européenne prend ses fonctions de Premier ministre le 12 février.

→ Dessin de Schrank paru dans **The Economist**, Londres.





Lukasjenko
Airways

BIÉLORUSSIE

Détourné

Un avion de la compagnie Ryanair à destination de Vilnius, en Lituanie, est forcé d'atterrir en urgence à Minsk, le 23 mai. Un coup de force orchestré par le pouvoir biélorusse pour s'emparer du journaliste Roman Protassevitch, fondateur du média d'opposition Nexta. Il est arrêté. Un mois plus tard, l'Union européenne décide de sanctions économiques contre le régime du président Alexandre Loukachenko.

← Dessin de **Niels Bo Bojesen** paru dans **Jyllands-Posten**, Danemark.



INDE

Désespérés

Le Covid-19 fait des ravages. En mai, l'épidémie atteint son pic, avec plus de 4 000 décès par jour : on manque d'oxygène, de lits, les corps sont enterrés à la va-vite ou jetés dans le Gange. C'est la "pire tragédie humaine que l'Inde ait connue depuis l'indépendance et la partition de 1947", écrit **India Today**. On compte 400 000 morts selon les statistiques officielles du gouvernement Modi. Un rapport américain paru en juin estime qu'il y en a eu sans doute dix fois plus.

↑ Dessin de **Cristina Sampaio**, Portugal.



BILL ET MELINDA GATES

Divorcés

C'est par un tweet commun que le couple annonce sa séparation, après vingt-sept ans de mariage. Le divorce sera officiel en juillet. Le milliardaire, cofondateur de Microsoft, et son ex-épouse disent vouloir continuer à travailler ensemble au sein de leur fondation philanthropique.

← Dessin de **Bénédicte** paru dans **24 heures**, Lausanne.



ISRAËL-PALESTINE

Bombardés

Après dix jours d'affrontements, le Hamas et l'armée israélienne entament un cessez-le-feu, le 21 mai. Cette guerre éclair, au cours de laquelle les frappes israéliennes ont pilonné l'enclave palestinienne et les tunnels dans lesquels la population s'était réfugiée, a coûté la vie à 248 Palestiniens, selon les autorités de Gaza. Côté israélien, les salves de roquettes tirées depuis Gaza ont tué 12 personnes.

← La paix est possible : un pays pour deux États. En bas à gauche : "Buuut de Messi !" Dessin de **Langer** paru dans **Mongolia**, Barcelone.



CANADA Violence

Le 24 juin, 750 tombes anonymes sont découvertes sur le site d'un ancien pensionnat dans la province de la Saskatchewan. Un mois avant, une enquête a confirmé que les restes découverts sur le site d'un ancien pensionnat de Colombie-Britannique, étaient ceux de 215 enfants autochtones. Ces écoles catholiques, financées par l'État, devaient évangéliser les enfants autochtones et les assimiler à la culture occidentale. Elles ont fonctionné de 1831 à 1996. L'Église du Canada présente ses excuses aux Premières Nations en septembre.

← 215 paires de souliers pour se souvenir. Dessin de Côté paru dans *Le Soleil*, Québec.



HONG KONG Silence

Le 24 juin, *Apple Daily*, "le dernier quotidien prodémocratie à Hong Kong", selon le site indépendant **Hong Kong Free Press**, imprime son dernier numéro. Son fondateur, Jimmy Lai, est derrière les barreaux, ses locaux ont été perquisitionnés, cinq membres de sa direction sont poursuivis en vertu de la loi sur la sécurité nationale, promulguée par Pékin, ses archives en ligne ont disparu et ses avoirs ont été gelés.

↑ Censure. Dessin de Martirena, Cuba.

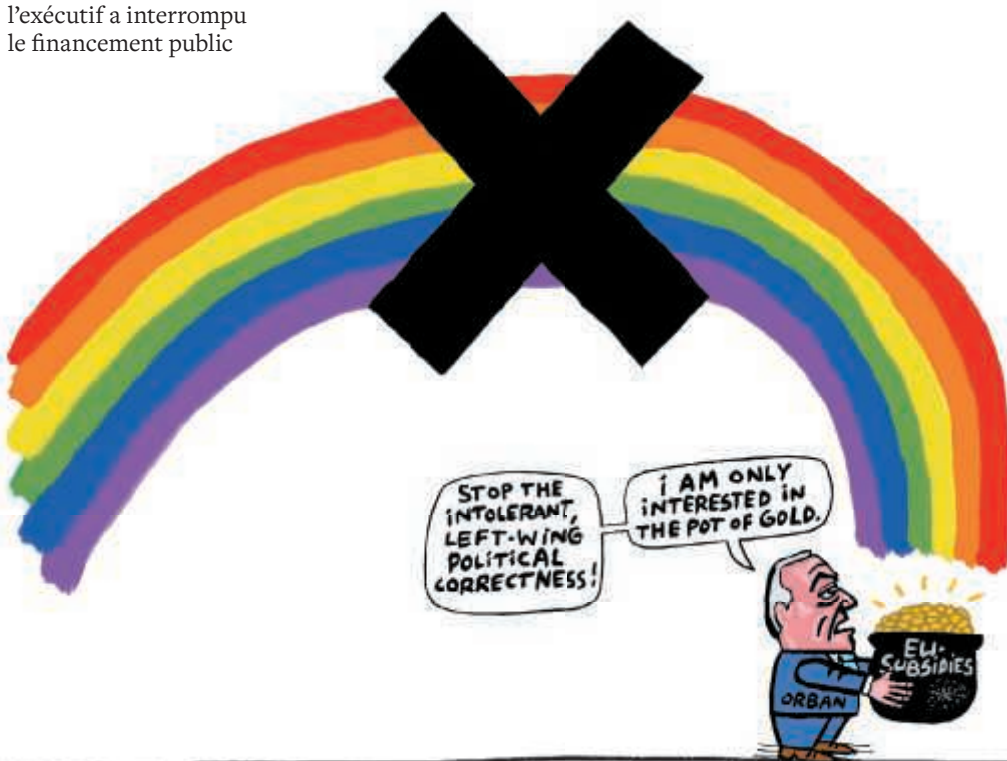
HONGRIE Intolérance

L'Assemblée nationale adopte le 15 juin une loi interdisant la "représentation" et la "promotion" de l'homosexualité auprès des mineurs. C'est une nouvelle offensive du gouvernement Orban contre la communauté LGBT. Lors de la rentrée 2018, l'exécutif a interrompu le financement public

des études de genre et les a supprimées de la liste des diplômes officiels. En mai 2020, une loi a mis fin à la reconnaissance juridique des personnes transgenres et intersexuées. Sept mois plus tard, une modification constitutionnelle a exclu les couples de même sexe du recours à l'adoption.

↓ "Stop à l'intolérance politiquement correcte de la gauche ! Tout ce qui m'intéresse, c'est le trésor !" Sur la marmite : subventions européennes.

Dessin de Schot, Pays-Bas.



IRAN Présidence

Ebrahim Raïssi est proclamé vainqueur de l'élection présidentielle iranienne, le 19 juin. Il succédera en août au modéré Hassan Rohani, dans un pays ravagé par une inflation galopante et un chômage élevé, et terriblement meurtri par la pandémie de Covid-19. Adoubé par le guide suprême Ali Khamenei et sans véritables adversaires, l'ancien chef de l'Autorité

judiciaire a recueilli près de 62 % des suffrages, selon les chiffres officiels. Mais le vote blanc a été massif et la participation de 48,8 % est la plus faible depuis la révolution de 1979. Qu'importe ! Tous les leviers du pouvoir sont désormais entre les mains des ultraconservateurs.

↑ Changement en Iran. "C'est lequel le nouveau ?" Dessin d'Ammer paru dans *NRC Handelsblad*, Amsterdam.

JEUX OLYMPIQUES

Sous bulle

Le 23 juillet s'ouvrent les Jeux de Tokyo, un an après la date initialement prévue. Ces "Jeux du Covid" sont très critiqués, surtout au Japon, "qui accueille les JO faute de pouvoir les annuler", écrit alors **Nikkei Asia**. Le journal égrène pêle-mêle l'absence de spectateurs, le plagiat du logo original, les scandales qui éclaboussent certains organisateurs, qui accusé de sexisme, qui de racisme. "Même les sponsors ont fini par partir", conclut-il amèrement.

↓ Dessin de Falco, Cuba.



CUBA

Sous tension

C'est la contestation la plus massive qu'on ait vue en soixante-deux ans de dictature. Le 11 juillet, des manifestations spontanées ont explosé dans tout le pays. Contre les pénuries alimentaires d'abord, mais

aussi contre un régime communiste depuis bien trop longtemps au pouvoir : "Une clique d'incompétents", estime depuis La Havane ce commentateur du site indépendant **Cubanet**. La réponse du pouvoir : la répression, brutale et sévère.

← Liberté. Dessin d'**Arcadio** paru dans **La Prensa Libre**, Costa Rica.

"very trendy nowadays.."

"..of course you have to stamp them in.."

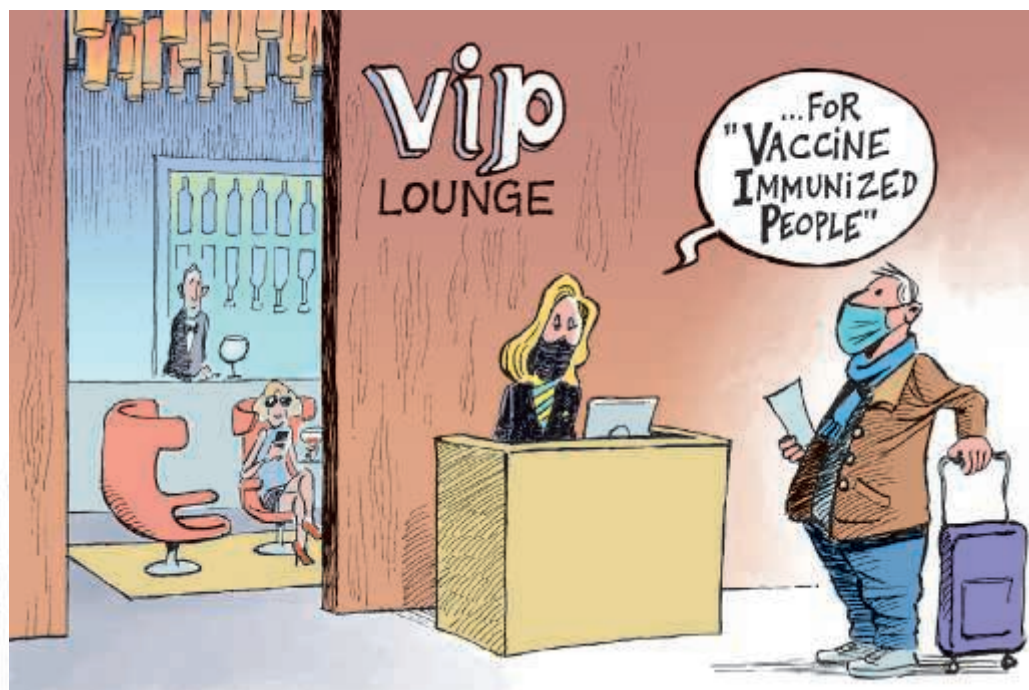


TUNISIE

Soutien

Le 25 juillet, le président de la République, Kaïs Saïed, annonce le gel des activités du Parlement et limoge le chef du gouvernement. Il concentre désormais tous les pouvoirs. Ce coup de force survient sur fond de crise politique, économique et sanitaire, et après des manifestations dans tout le pays. Il s'opère avec le soutien d'une majorité de Tunisiens. Bien que putschiste, ce chef d'État atypique, adversaire du parti islamiste Ennahda, est alors le plus populaire que la Tunisie ait connu en dix ans.

↗ "Très à la mode... Bien sûr, il faut qu'elles se fassent..." Sur la boîte : Bottes d'homme fort. Dessin de **Tom** paru dans **Trouw**, Amsterdam.



UNION EUROPÉENNE

Sous condition

Le passeport vaccinal est obligatoire depuis le 1^{er} juillet lors des contrôles aux frontières des pays européens. Ce document atteste d'une vaccination complète, d'un test virologique négatif récent ou d'un certificat de rétablissement de moins de six mois. En France, Emmanuel Macron annonce le 12 juillet qu'il sera obligatoire pour accéder à certains lieux publics,

aux bars et aux restaurants. Le but : inciter la population à se faire vacciner pour enrayer la nouvelle vague de contaminations par le variant Delta. Dans les quarante-huit heures qui suivent l'allocution présidentielle, 2,2 millions de Français prennent rendez-vous pour se faire vacciner.

← Salon VIP. "Pour Voyageurs Immunisés Prioritaires." Dessin de **Chappatte** paru dans **Neue Zürcher Zeitung**, Zurich.

FOOTBALL

Stupéfaction

Après vingt ans passés sous les couleurs du Barça, Lionel Messi quitte le club de Barcelone. L'annonce fait l'effet d'une bombe en Argentine, son pays, en Espagne et surtout en Catalogne. L'attaquant, qui décrochera son septième Ballon d'or à l'automne, rejoint le Paris-Saint-Germain le 10 août, sous les acclamations des supporters.

→ Dessin de Cajas paru dans *El Comercio*, Quito.



HAÏTI

Dévastation

Le 14 août, un séisme de magnitude 7,2 frappe Haïti. Il est suivi de nombreuses répliques. On compte plus de 2 200 morts et plus de 12 000 blessés. Les dégâts matériels sont importants dans un pays déjà

très fragilisé par la corruption, le trafic de drogue, la violence des gangs, et l'assassinat, le 7 juillet, du président Jovenel Moïse, à son domicile, par un commando armé. Un crime qui n'est toujours pas élucidé.

↑ Dessin de Schot, Pays-Bas.



CLIMAT

Accélération

Dans le premier volet du sixième rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec), publié le 9 août, António Guterres, le secrétaire général de l'ONU, avertit : "C'est une alerte rouge pour l'humanité." Le pire est à venir et plus vite qu'on ne le craignait.

Le réchauffement de la planète pourrait atteindre le seuil de +1,5 °C autour de 2030, dix ans plus tôt qu'estimé, menaçant l'humanité de nouveaux désastres. Plusieurs régions du monde subissent déjà, cet été 2021, des canicules et des inondations en série.

↑ Dessin de Willis, Tunisie.



AFGHANISTAN

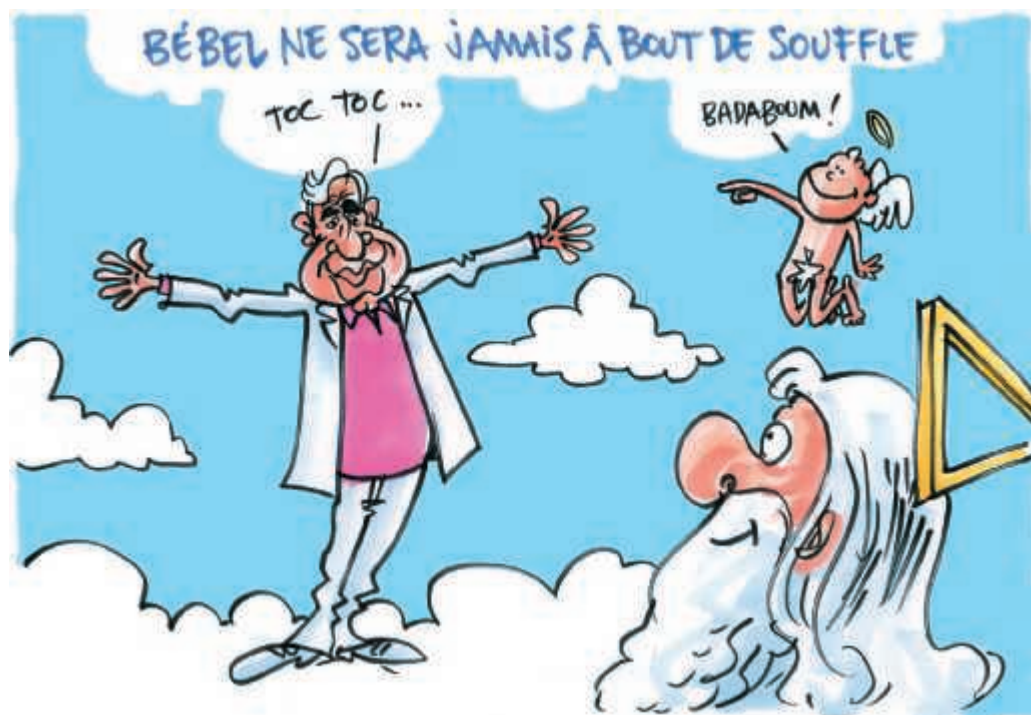
Capitulation

Le 15 août, Kaboul tombe aux mains des talibans presque sans résistance et, avec elle, ce qui pouvait rester de l'État afghan. C'est le chaos : les ressortissants étrangers et les citoyens afghans se précipitent sur les routes et les tarmacs d'aéroport pour échapper aux nouveaux maîtres de l'Afghanistan, entrés

sereins, souriants et conquérants dans la capitale. Quinze jours plus tard, les derniers soldats américains quittent le pays, après vingt ans de présence. Les talibans, eux, n'ont pas changé. Ils sont juste plus organisés et plus efficaces.

↑ Dessin de Cau Gomez, Brésil.





CINÉMA

L'as des as

Icône de la Nouvelle Vague passée au cinéma grand public, Jean-Paul Belmondo meurt le 6 septembre, à l'âge de 88 ans. En quelque soixante ans de carrière et plus de 80 films, il a incarné le cinéma français à travers le monde. La presse francophone rend hommage à ce "magnifique", "cet enfant gâté", cet "éternel filou".

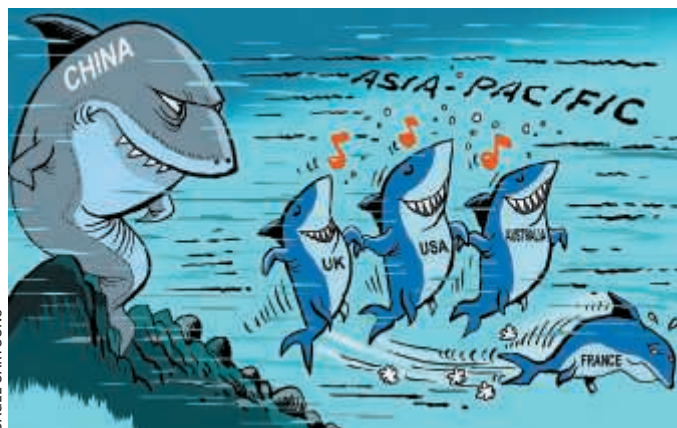
← Dessin de Sondron paru dans *L'Avenir*, Namur.

DIPLOMATIE

Nouveau trio

L'Australie, le Royaume-Uni et les États-Unis annoncent le 15 septembre avoir signé un pacte de sécurité dans la région indo-pacifique : l'Aukus. Cette alliance annihile l'engagement de Canberra d'acquiescer 12 sous-marins français. Un camouflet pour Paris et le début d'une crise diplomatique.

→ Dessin de Paresch Nath, Inde.



CAGLE CARTOONS

GUINÉE

Et de quatre...

Les militaires prennent le pouvoir, le 5 septembre, et capturent le président Alpha Condé. Le lieutenant-colonel Mamady Doumbouya, le nouvel homme fort du pays, qui commandait le Groupement des forces spéciales – soupçonné d'opérer comme la milice personnelle du président déchu – est un ancien légionnaire français, formé à l'École de guerre, à Paris. Il est nommé président douze jours plus tard. Après le Tchad, et le Mali (en deux fois), c'est le quatrième coup d'État en Afrique de l'Ouest en un peu plus d'un an.

↑ Dessin de Meddy, Tanzanie.



ÉTATS-UNIS

Vingt ans après

Alors que l'armée américaine effectue une retraite chaotique d'Afghanistan, le monde se souvient des tours jumelles. La presse mondiale et les dessinateurs commémorent les attentats du 11 septembre 2001, menés par des membres du réseau djihadiste Al-Qaida, qui ont provoqué la mort de près de 3 000 personnes aux États-Unis.

← Dessin de Kichka paru dans *i24News*, Tel-Aviv.



FRANCE

Révélations

Le 5 octobre, la France découvre, sous le choc, les conclusions du rapport Sauvé, du nom de ce haut fonctionnaire à la retraite qui a piloté pendant deux ans et demi une enquête sur

la pédocriminalité dans l'Église catholique. Le bilan est accablant : 2 % à 3 % du clergé – soit entre 2 900 et 3 200 prêtres français – se sont rendus coupables d'agressions dans des écoles et institutions catholiques entre 1950 et 2020. Cet état des lieux exhaustif recense

216 000 victimes, essentiellement des enfants âgés de 10 à 13 ans au moment des faits, et jusqu'à 330 000 au total si l'on ajoute aux abus des religieux ceux commis par des laïcs liés à l'Église.

↑ Dessin de Del Rosso, Italie.

FACEBOOK

Illusion

Le 28 octobre, Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, annonce lors d'une conférence de presse le nouveau nom de son groupe : il s'appellera désormais Meta. Un nom censé mieux refléter la diversité de son portefeuille et ses ambitions dans la réalité virtuelle. Ce changement intervient en pleine crise des Facebook Papers, ces documents transmis à la presse par Frances Haugen, ex-employée et lanceuse d'alerte, dévoilant les pratiques parfois douteuses du géant de la Silicon Valley, qui pèse près de 1 000 milliards de dollars en Bourse.

↓ Dessin de Hajo paru dans As Safir, Beyrouth.



CLIMAT

Déception

Après deux semaines de négociations difficiles, les 196 pays de la COP26, réunis à Glasgow, adoptent le 13 novembre un accord pour accélérer la lutte contre le réchauffement de la planète. Mais sans garantir le respect des objectifs de l'accord de Paris visant à limiter le réchauffement en deçà de 2 °C, ni répondre aux demandes d'aide des pays pauvres. Et ce en dépit d'un été marqué par les catastrophes climatiques et les alertes du Giec.

↗ Dessin d'Alex paru dans La Liberté, Fribourg.





BIÉLORUSSIE

Chantage

Des milliers de migrants se massent depuis des semaines, à la frontière entre la Biélorussie et la Pologne. Ils viennent du Moyen-Orient, dans des avions affrétés par Minsk, qui les aiderait ensuite à franchir les frontières de l'UE. Le président Loukachenko – dont la réélection en 2020 n'est pas reconnue par l'UE – utilise l'arme des réfugiés pour fragiliser l'Europe. Bruxelles annonce, le 15 novembre, de nouvelles sanctions. Trois jours après, la Biélorussie "vide" le camp à la frontière polonaise.

κ "Prends ça, Bruxelles!"
Dessin de Horsch paru dans Handelsblatt, Düsseldorf.



CAGLE CARTOONS



ÉTHIOPIE

Ravages

Le conflit s'intensifie en Éthiopie, où s'affrontent depuis des mois les forces du gouvernement d'Abiy Ahmed et celles du Front de libération du peuple du Tigré (TPLF).

Le 2 novembre, alors que les combattants tigréens s'approchent de la capitale, Addis-Abeba, le conseil des ministres déclare l'état d'urgence à l'échelle nationale et pour les six mois à venir. Le 22 novembre, le Premier ministre enfle son treillis

et se présente en chef de guerre. Les critiques de la communauté internationale se font de plus en plus vives à l'égard des actions du Premier ministre, prix Nobel de la Paix en 2019.

↑ Dessin de Gado, Kenya.

PANDEMIC

Séquençage

Le 26 novembre, l'Organisation mondiale de la santé annonce l'apparition d'un nouveau variant du Sars-CoV-2 considéré comme préoccupant. Baptisé Omicron, il a été prélevé pour la première fois sur deux patients deux semaines plus tôt en Afrique du Sud, et il présente plus de 30 mutations, qui le rendent apparemment beaucoup plus contagieux. Très vite, de nombreux pays suspendent les liaisons aériennes avec l'Afrique du Sud. Mais le virus est déjà présent à la fin de novembre dans plusieurs pays européens, qui accélèrent leurs campagnes de rappel vaccinal.

↑ Dessin de Marian Kamensky, Autriche.



ROYAUME-UNI - FRANCE

Naufrage

Dans la nuit du 24 au 25 novembre, 27 personnes se noient dans la Manche. Ces migrants, dont beaucoup venaient d'Irak ou d'Afghanistan, sont partis de Calais et ont tenté de rallier les côtes britanniques sur un canot pneumatique. Londres et Paris, en profond désaccord sur la gestion de la frontière franco-britannique depuis

le Brexit, se renvoient la responsabilité de ce drame : pour Londres, c'est à la France de lutter contre les passeurs – et donc les départs depuis ses côtes ; pour Paris, le Royaume-Uni et l'Union européenne doivent parvenir à un accord de migration post-Brexit, afin que le Royaume-Uni accepte un nombre minimal de migrants légaux.

← Dessin de Schneider, Suisse.

COMMANDEZ DÈS MAINTENANT



5,90€

1-Dessins en liberté

Découvrez ce livre, hommage aux dessinateurs libres.

• Format : 128 mm x 180 mm

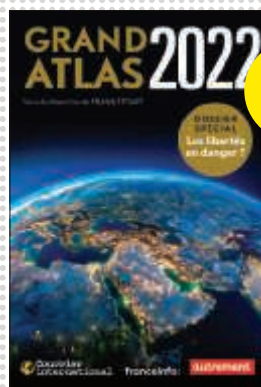


9,90€

2 - L'agenda 2022

La rédaction de *Courrier international* a imaginé pour vous un agenda

• Format : 145 mm x 210 mm



19,90€

3-Grand atlas 2022

Un outil indispensable pour comprendre le monde.

• Format : 203 mm x 296 mm



22€

4-BD Chappatte Au coeur de la vague

Les dessins de presse de Chappatte parus pendant la crise complètent avec humour le récit.

HORS-SÉRIES COURRIER INTERNATIONAL



8,50€

5-Le coup d'état numérique

Internet menace-t-il la démocratie ? Le Net est désormais un espace régi par la loi du plus fort, celle des géants de la tech.

• Format : 230 mm x 297 mm



8,50€

6-Moyen-Orient Les nouveaux maîtres du jeu

Ce hors-série fait le point sur les forces en présence et les alliances qui se dessinent aujourd'hui au Moyen-Orient.

• Format : 230 mm x 297 mm



8,50€

7-Atlas du réchauffement climatique

Des pôles à l'équateur, la planète brûle. Des cartes, des infographies et les analyses de la presse étrangère pour décrypter la crise.

• Format : 230 mm x 297 mm



8,50€

8-Comment le monde a basculé

De l'Afghanistan au Pacifique, la rivalité entre les États-Unis et la Chine redessine l'ordre mondial.

• Format : 230 mm x 297 mm

BON DE COMMANDE

À retourner accompagné de votre règlement à : *Courrier international* - Service VPC - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

ARTICLES	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL
1- Dessins en liberté	5,90 €		
2 -L'agenda 2022	9,90 €		
3 -Grand atlas 2022	19,90 €		
4 - BD Chappatte - Au coeur de la vague	22 €		
5 -Le coup d'état numérique	8,50 €		
6 -Moyen-Orient - Les nouveaux maîtres du jeu	8,50 €		
7 -Atlas du réchauffement climatique	8,50 €		
8 -Comment le monde a basculé	8,50 €		
Frais de port offerts :			0 €
Total :			

Mes coordonnées :

☐ Monsieur

☐ Madame

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CP VILLE

Je règle par chèque à l'ordre de *Courrier international*

VCO2IBA1624



Pour commander, scannez le QR code

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 30/06/2022 *Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.



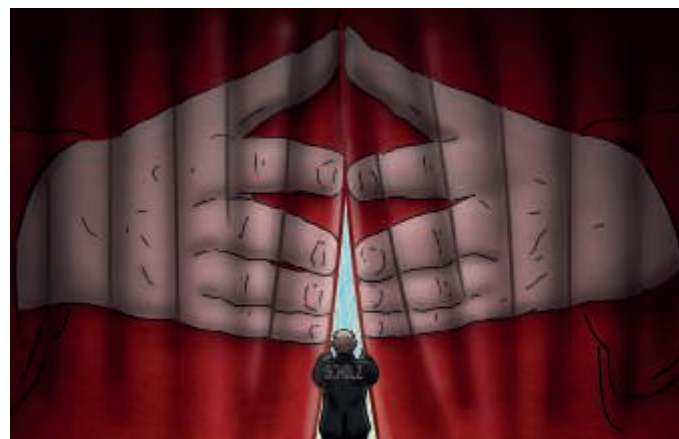
CHINE

Sanctions

Après avoir publiquement accusé, début novembre, un haut dignitaire du PCC de l'avoir violée, la championne de tennis chinoise Peng Shuai a disparu. Elle a depuis donné signe de vie, mais de sérieux doutes planent sur sa liberté de mouvement et de parole.

Pour protester, la Women's Tennis Association (WTA) annonce le 1^{er} décembre suspendre ses compétitions en Chine. Le 6 décembre, les États-Unis annoncent le boycott des Jeux olympiques d'hiver de Pékin, qui doivent se dérouler en février 2022.

← Dessin de Niels Bo Bojesen paru dans *Jyllands-Posten*, Danemark.



ALLEMAGNE

Succession

Pour Angela Merkel, l'heure du départ est arrivée. Le 8 décembre, le social-démocrate Olaf Scholz lui succède à la chancellerie. L'ancienne dirigeante

allemande quitte le Bundestag, où elle a siégé pendant plus de trente ans, dont seize en tant que chancelière.

↑ Dessin de Tjeerd Royaards, Pays-Bas.



FRANCE

Déclarations

Le 5 décembre, Éric Zemmour tient son premier meeting à Villepinte, en Île-de-France, dans une atmosphère tendue. L'ancien éditorialiste a déclaré cinq jours plus tôt, dans une vidéo qui explorait largement la théorie du grand remplacement, être candidat à la présidentielle.

À Villepinte, il déroule un discours "plus clivant que jamais", selon la presse internationale : une heure et demie essentiellement consacrée à l'immigration.

← Zemmour se déclare candidat. Dessin de Herrmann paru dans la *Tribune de Genève*, Suisse.

RUSSIE - UKRAINE

Tensions

Depuis l'été, la Russie déploie des forces militaires le long de sa frontière avec l'Ukraine : au 12 décembre, on compte 175 000 soldats russes au nord et à l'est de l'Ukraine.

La Russie, quant à elle, accuse le 1^{er} décembre l'Ukraine de masser ses troupes dans l'est du pays. Le pays de Vladimir Poutine tolère mal, par ailleurs, les manœuvres de l'Otan en mer Noire : la Russie a "le droit de protéger sa sécurité", affirme le président de la fédération de Russie le 8 décembre lors d'une conférence de presse.

Laisser l'Otan s'approcher de ses frontières sans réagir serait "criminel", a-t-il ajouté. Sept ans après l'annexion de la Crimée par la Russie, Kiev ne cesse d'alerter sur une possible invasion de l'Ukraine début 2022.

↗ Dessin de Kazanevsky, Ukraine.



FAIM CLIMATIQUE

**D'ICI 2080,
600 MILLIONS
DE PERSONNES
SUPPLÉMENTAIRES
SOUFFRIRONT DE LA FAIM.***

**ENSEMBLE, CHANGEONS
LES PRÉVISIONS**

FAITES UN DON
CCFD-TERRESOLIDAIRE.ORG



**TERRE
SOLIDAIRE**
Soyons les forces du changement



**Faites vos cadeaux de dernière minute
sans perdre une seconde !**



**Chez Hello bank! on fait tout
pour simplifier vos paiements avec Apple Pay.***



*Sous réserve de conditions d'éligibilité au service Apple Pay.
Hello bank! est l'offre 100% digitale de BNP Paribas SA - 16 bd des Italiens 75009 Paris - 662 042 449 RCS Paris.
Apple, le logo Apple, iPhone et Apple Pay sont des marques déposées aux États-Unis et dans d'autres pays.